This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

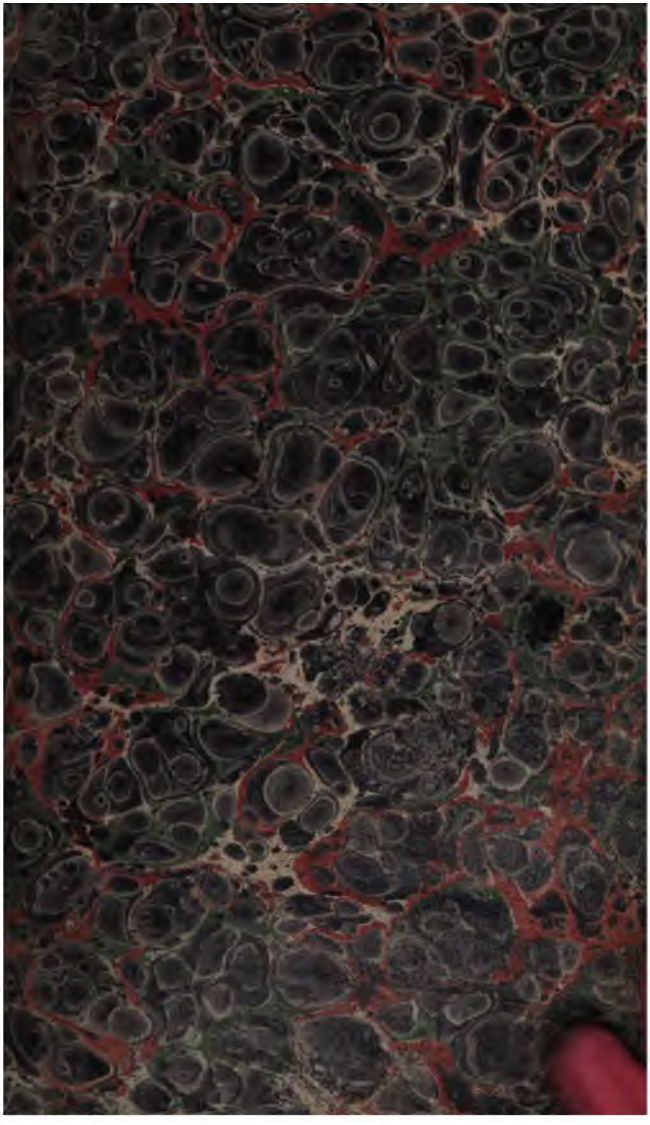
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

EX BIBLIOTHECA
F. MINORUM CAPUCINORUM
Conventus Lugdunensis

ttera E N° 48



ŒUVRES
SPIRITUELLES
DE BERTHIER.

RÉFLEXIONS.

TOME IV.

OEUVRES SPIRITUELLES

DU PÈRE

G. F. BERTHIER.

RÉFLEXIONS.

TOME QUATRIÈME.

A LYON,
CHEZ PERISSE FRÈRES, LIBRAIRES,
rue Mercière, n° 33.
A PARIS,
AU DÉPOT DE LIBRAIRIE DE PERISSE FRÈRES,
place Saint-André-des-Arts, n° 11.
1830

AU-1167

ŒUVRES SPIRITUELLES

DU P. BERTHIER.

CONSIDÉRATIONS

SUR LA MORT.

PRÉLUDE.

Je médite sur la mort, sur le premier fléau dont Dieu a frappé le genre humain, sur l'événement qui terminera mes jours et qui n'arrivera qu'une fois, sur le moment qui sera la dernière catastrophe du monde par rapport à moi, sur la nuit qui couvrira mon corps d'épaisses ténèbres, tandis que mon ame sera appelée au spectacle immense de l'éternité.

Je médite sur la mort : ô mon Dieu! c'est ici que toutes les différences de vous à moi se manifestent. Mes jours doivent s'éteindre ; et vous êtes le centre et la source de la lumière. Je recevrai le coup qui détruira toutes mes forces ; et vous ne cesserez point d'être le Tout-Puissant, le maître unique de cet univers : je serai réduit à la poussière du tombeau ; et vous régnerez éternellement au sein de la gloire : je

serai chargé du poids de mes iniquités ; et vous serez mon juge.

O Seigneur ! pénétrez-moi de toutes les vérités qu'entraîne la nécessité de mourir, et inspirez-moi tous les sentimens que je serois inconsolable, à la mort, de n'avoir point eus durant ma vie.

Je considère d'abord la mort physique, c'est-à-dire l'événement de la mort, et je m'occupe des réflexions que la pensée de cet événement fait naître en moi ; je passe ensuite à la mort mystique, c'est-à-dire, au plan de vie qu'un chrétien doit se tracer pour obtenir la grâce d'une sainte mort. Je ne mourrai réellement qu'une fois ; mais je dois mourir tous les jours au péché, à mes passions, à moi-même. C'est tout l'objet et le fruit de ces saints exercices.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

La mort est très-certaine et très-inconnue.

On ne prouve point aux hommes la nécessité de mourir : les sceptiques, qui ont prétendu répandre des nuages sur tous les principes des sciences, n'ont jamais mis en problème si l'homme mouroit ou ne mouroit pas. Tout parle de la mort : les générations humaines se succèdent et s'engloutissent les unes après les autres ; les anciens empires ont passé avec ceux qui les ont possédés.

J'entre dans le palais d'un grand ; j'y vois les statues ou les tableaux de ses ancêtres, et ce sont des hommes ensevelis dans la nuit du tombeau. Je parcours une immense bibliothèque, et je dis : Voilà des ouvrages sans nombre dont les auteurs ne sont plus. J'adore le Seigneur dans son temple, et de toutes parts les mausolées, les épitaphes me rappellent les ravages de la mort. Je suis témoin du traité solennel qui sert de base à l'union intime de deux personnes, et je remarque qu'on y stipule de concert avec la mort, qu'on y prévoit tous les événemens dont elle sera la cause.

Ah ! Seigneur, j'ouvre le plus ancien livre qui soit au monde, j'y trouve l'histoire des patriarches qui furent les ancêtres de votre peuple ; j'observe qu'ils ont vécu plusieurs siècles, qu'ils

ont eu une postérité nombreuse ; mais ce dernier trait qui les caractérise tous, sans exception, c'est qu'ils sont morts. Vous vous appelez, il est vrai, *le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob* ; vous dites que vous êtes *le Dieu des vivans, et non le Dieu des morts* (1) ; mais cet oracle, destiné à nous convaincre de l'immortalité de l'ame, n'empêche pas que ces saints hommes n'aient été soumis à la mort, que leurs dépouilles terrestres n'aient été la proie du tombeau. Toujours la mort exerce son empire dans les annales de votre peuple; et vous seul, Seigneur, vous seul paroissez, à toutes les pages de ce livre sacré, avec le titre auguste de *Dieu vivant*.

La certitude de la mort, par rapport à moi et à tous mes semblables, est donc un point sur lequel il n'y a point à disputer ; mais ne vivons-nous pas comme s'il étoit douteux ou même comme s'il étoit sûr que la mort n'entreprendroit rien sur nos jours ? Conduite étrange, et d'autant plus inconcevable que la mort nous est très-inconnue dans toutes les circonstances qui doivent l'accompagner : nous en ignorons le temps, le lieu, la manière.

Veillez, nous dit Jésus-Christ (2), *parce que vous ne savez ni le jour, ni l'heure. Soyez prêts, parce qu'au moment que vous y penserez le moins, le Fils de l'homme viendra.* Dieu a voulu nous cacher ce moment, afin que nous fussions toujours dans l'attente, toujours sur nos gardes. Il nous promet, dans ses saints livres, de nous

(1) Matth. 22. 32. (2) Matth. 25. 13 ; 24. 44.

ouvrir le sein de sa miséricorde quand nous retournerons sincèrement à lui ; mais il ne nous promet, en aucun endroit, de nous accorder le temps qu'il nous plaira de choisir pour ce retour.

Aujourd'hui, dit saint Paul, après le prophète David (1), *aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez point vos cœurs.* O Seigneur, qu'il y a de lumière dans cette exhortation de votre apôtre ! qu'elle nous arme puissamment contre l'incertitude du temps et des autres circonstances de la mort ! qu'elle dissipe avantageusement les faux prétextes que l'illusion des sens nous suggère pour différer notre conversion !

Il n'y a, ô mon Dieu, que deux *aujourd'hui* dans vos saintes Ecritures, celui de l'éternité où vous engendrez votre divin Verbe, et celui qui nous est accordé pour nous préparer à vous voir et à vous posséder dans cette même ineffable et incompréhensible éternité. Donnez-moi, par votre infinie miséricorde, d'être attentif à l'un et à l'autre, de bénir sans cesse votre éternel *aujourd'hui*, et de mettre à profit tous les instans de l'*autre aujourd'hui* qui m'échappe, et qui tient de si près au redoutable instant de ma mort.

(1) Ps. 94. 8; Hebr. 3. 7, 8; 4. 7.

SECONDE CONSIDÉRATION.

La mort est horrible en elle-même.

Je n'ai pas besoin de longues réflexions pour me convaincre que la mort, considérée en elle-même, est l'objet le plus horrible, l'événement le plus formidable, la catastrophe la plus cruelle. La mort sépare l'homme de tout ce qu'il a de plus cher au monde ; elle le prive pour jamais de ses biens, de ses dignités, de ses amusemens ; elle met une barrière éternelle entre lui et les enfans qu'il a élevés, et les amis qu'il a cultivés, et les protecteurs auxquels il a su plaire, et les travaux qu'il a commencés, et les projets qu'il a conçus ; elle frappe cette partie de nous-mêmes qui nous est si intimement unie.

A quel état la mort réduit-elle ce corps, l'objet perpétuel de nos soins ? Ah ! s'écrioit le saint homme Job, *j'ai dit à la pourriture, vous êtes mon père, et aux vers, vous êtes ma mère et mes sœurs* (1) ! C'est là toute la société, toute la famille du plus grand roi, quand il a subi l'arrêt funeste de la mort. Il possédoit d'immenses Etats ; et il est borné à l'enceinte étroite d'un tombeau. Il avoit armé des millions d'hommes pour satisfaire son ambition ; et il est abandonné aux soins de quelques serviteurs qui s'empressent de dérober son cadavre à la vue des hu-

(1) Job, 17. 14.

mains. Plus d'intervalle, plus de distinction entre lui et le plus vil de ses sujets; l'un et l'autre occupent une égale portion de terre; et si l'on fait l'éloge du premier, c'est souvent un monument de flaterie qui ne sert qu'à rappeler le souvenir des vertus qu'il auroit dû avoir, et des vices qui ont déshonoré sa vie.

Rien de plus effrayant que le spectacle de la mort; mais en même temps rien de plus salutaire. Qu'il est puissant pour dompter notre orgueil, pour réprimer notre ambition, pour mettre un frein à notre avarice, pour arrêter le cours de nos projets insensés! Mais qu'il est efficace surtout pour combattre l'inclination qui nous porte au plaisir! « Ah! disoit le pape saint » Grégoire (1), si vous êtes sensible aux char- » mes d'une beauté mortelle, pensez à ce qu'elle » sera dans la nuit du tombeau. Rien n'est plus » propre à éteindre les feux de la convoitise, » que de se représenter dans l'état de la mort, » ce qu'on aime revêtu du faux éclat de la vie. » Maxime excellente, et qui touchoit tellement un saint homme, qu'il avoit toujours sous les yeux l'image d'un cadavre, non consumé par le temps, mais à demi dévoré par les insectes qui exécutent sous la terre l'arrêt primitif de notre condamnation. Ne craignons point d'approfondir cette pensée et de réfléchir sur cet exemple. O Seigneur, l'imagination se trouble, l'esprit se confond, les sens frémissent! Quel spectacle, quelle horreur! mais aussi quelle révolution

(1) Moral. lib. XVI in cap. 24. Job, n.° 83.

dans les désirs ! l'ardeur du plaisir s'amortit, le feu d'une passion effrénée s'éteint. O mon Dieu ! votre grâce miséricordieuse tire de cette corruption le principe de la véritable vie qui est votre saint amour.

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

La mort est la suite et la peine du péché.

Dieu n'avoit pas créé l'homme sujet à la nécessité de mourir. Le chef du genre humain sortit des mains de son auteur, revêtu de tous les dons surnaturels. Le souffle du Très-Haut le rendoit supérieur à toutes les infirmités que nous éprouvons. Il n'étoit pas en possession de la souveraine béatitude ; mais, pour en acquérir la jouissance, il n'auroit pas subi le joug de la mort ; son passage dans l'éternité bienheureuse n'auroit été que le couronnement de ses vertus, que la perfection de ses lumières, que la contemplation fixe et immuable de l'essence divine.

Dieu exigea de lui un acte d'obéissance, et l'avertit que, s'il se rendoit infidèle, dès ce moment la mort seroit le châtiment de sa révolte. Cet homme si privilégié, et chargé des destinées de tous ses descendans, se laisse séduire ; il devient pécheur, et l'arrêt est prononcé sur-le-champ contre lui et contre toute sa postérité. La mort entre dans le monde, elle

s'empare de toutes les générations humaines, et Jésus-Christ lui-même, quoique sans tache et incapable d'en contracter aucune, est soumis à la loi, parce qu'il s'est fait victime du péché.

Si la mort nous paroît si effrayante, si la pensée seule de ce redoutable moment nous afflige, qu'est-ce donc que le péché qui a produit la mort, et qui la fait régner comme en souveraine dans tout cet univers?

Dieu est la vie essentielle, la *source de la vie*, comme s'exprime le Prophète (1) : l'homme créé à son image jouissoit aussi de la vie, et ce trait de ressemblance est détruit. Le péché nous a donné la mort, et avec elle toutes les infirmités qui en sont le gage et l'annonce. Il nous a réduits à ces trois états dont saint Augustin parloit si souvent à son peuple : « naître dans les » larmes, vivre dans les travaux, mourir dans » la douleur. » Nous nous ressouvenons encore des *priviléges* de notre origine. Nous ressemblons à un roi dépouillé de ses Etats, inconsolable de ne plus régner, toujours occupé de la perte qu'il a faite, et sans ressource pour la réparer. Nous sommes investis de la mort et du péché. Serions-nous assez inconséquens pour détester la mort, sans haïr le péché ; pour nous plaindre de la mort, sans nous armer de reproches contre le péché ; pour retarder, autant qu'il nous est possible, le moment de la mort, sans écarter les occasions du péché? Ah! plu-

(1) Ps. 35. 10.

tôt, disoit le pape saint Grégoire (1), « faisons, à l'égard du péché, ce que la mort fait » de notre corps : ensevelissons le péché, comme la mort ensevelit nos dépouilles mortelles ; et plaçons notre ame dans le sein de Jésus-Christ, qui a vaincu la mort, et détruit » le péché. »

QUATRIÈME CONSIDÉRATION.

La mort est un hommage que nous rendons à l'éternité de Dieu.

Si l'homme eût persévéré dans l'innocence, la vie eût été le prix de sa fidélité. Par là il eût représenté la vie de Dieu ; il eût glorifié d'une manière directe et positive l'attribut essentiel de l'être qui existe par lui-même. Ce beau plan n'est plus. Le péché a fait naître un ordre de providence où la justice de Dieu s'exerce de génération en génération. La mort exécute l'arrêt porté contre l'homme coupable ; mais il en résulte encore un moyen infaillible de rendre hommage à l'éternité de Dieu.

Le Prophète disoit (2) : *Mes jours s'évanouissent comme l'ombre, et je disparois comme l'herbe de la campagne : mais vous, Seigneur, vous subsistez éternellement, et la gloire de votre nom se perpétue de siècle en siècle. Les cieux mêmes périront et changeront de forme ; vous seul êtes*

(1) Lib. V, in cap. 4. Job, n.° 9. — (2) Ps. 101. 12, 13, 27, 28.

toujours le même, et votre durée ne s'altérera jamais. Ainsi l'homme condamné à la mort, mais s'élevant à la contemplation du grand attribut de Dieu, qui est l'existence nécessaire et la vie essentielle, se complaît dans la vue de sa mortalité. Il s'écrie avec le même prophète (1) : En votre présence, Seigneur, tout ce que je suis n'est rien. Vous ne m'avez accordé qu'un petit nombre de jours, et c'est un motif de plus pour moi de célébrer vos grandeurs, de publier partout qu'à vous seul appartient la gloire, l'honneur, et l'hommage de toutes les créatures.

Considérons le monde entier comme l'autel où tous les hommes sont immolés successivement à la durée éternelle de Dieu. Le premier moment de leur naissance est le premier pas vers le lieu du sacrifice, le premier coup que reçoit la victime. Tous, sans exception, consomment cet acte de dépendance ; tous disparoissent sous la main *du Dieu vivant.*

Ah ! que les patriarches, les prophètes, les apôtres ont bien connu ce contraste entre notre mortalité et la vie indestructible de l'Etre suprême ! Toujours ils nous parlent du Dieu vivant ; et l'Eglise, marchant sur leurs traces, ne termine aucune de ses prières sans ajouter : *ô vous qui vivez et régnez dans tous les siècles des siècles !*

Il fut dit à l'homme pécheur : *Vous êtes poussière, et vous retournerez dans la poussière.* (2)

(1) Ps. 38. 7. — (2) Genes. 3. 19.

Mais Dieu se manifestant à Moïse, lui dit : *Je suis l'Eternel, c'est là mon nom* (1) ; et l'apôtre saint Jean, étant inspiré d'écrire ses révélations, les commence par déclarer qu'il parle au nom de *celui qui est, qui étoit, et qui doit venir* (2) ; et saint Paul, voulant donner une idée juste de Jésus-Christ et de la perpétuité de son règne, dit qu'*il étoit hier*, qu'*il est aujourd'hui*, *et* qu'*il sera dans tous les siècles* (3); et Jésus-Christ lui-même achève son portrait en disant qu'il est *la vie* (4).

Je m'approcherai donc, ô mon Dieu, de la mort, en esprit de sacrifice ; je marcherai à l'autel, non comme une victime tremblante sous le glaive du sacrificateur, mais comme une hostie qui se dévoue à votre incompréhensible éternité. Je rendrai mon dernier soupir en disant avec votre apôtre : *O roi de tous les siècles, ô roi immortel et invincible* (5) ! j'abandonne mon corps aux ravages de la mort ; mais recevez mon ame, qui tout infidèle qu'elle a été, conserve cependant quelques traits de votre image, puisqu'elle est spirituelle et immortelle.

(1) Exod. 3. 14. — (2) Apoc. 1. 8. — (3) Hebr. 13. 8. — (4) Joan. 14. 6. — (5) 1 Tim. 1. 17.

CINQUIÈME CONSIDÉRATION.

La mort est très-aimable en Jésus-Christ.

Un des chefs-d'œuvre de la mission de Jésus-Christ est d'avoir répandu la douceur et l'onction sur tout ce qu'il y a de plus amer dans la condition de l'homme. Nous savons tous que les souffrances, la pauvreté, les humiliations révoltent notre amour-propre. Cependant Jésus-Christ pauvre, souffrant, couvert d'opprobres, fait l'occupation la plus délicieuse des justes sur la terre, et ils se sentent puissamment animés par son exemple à entrer dans la même voie.

La mort ne marche point sans ces trois saintes compagnes de Jésus-Christ : elle dépouille l'homme, elle l'accable de douleur, elle l'anéantit aux yeux de tout l'univers. Ce cortége de la mort fait trembler le *mondain*, *parce qu'il est hors* du point de vue de Jésus-Christ. Mais le disciple de cet Homme-Dieu trouve la mort très-aimable, parce qu'elle lui donne quelques traits de ressemblance avec son divin maître. Il admire comment la mort à laquelle s'est soumis Jésus-Christ a opéré les trois grandes merveilles qui comprennent toute la religion. Elle nous a rachetés du péché, elle nous délivrera un jour de la malheureuse inclination au péché, elle nous donne dès à présent le gage de notre résurrection future, malgré l'arrêt porté contre nous en conséquence du péché.

Ces trois grands avantages faisoient dire à saint Augustin (1), que le chrétien a besoin de patience pour vivre, et qu'il est rempli de consolation et de joie quand il meurt. Notre rançon est payée; mais l'aiguillon du péché subsiste, et ce n'est qu'au moment de la mort qu'il cesse de nous persécuter. Notre corps est destiné à entrer dans la poussière du tombeau, mais il a été le temple du Saint-Esprit: cette vertu divine ne l'abandonne pas, et elle l'investira de gloire au jour de Jésus-Christ. C'est pour cela que la mort n'est plus appelée qu'un *sommeil* par les apôtres, nos maîtres dans la foi (2).

Considérons donc la mort non en païens, non en mondains; sous ces rapports, elle conserve tous ses caractères de difformité et d'horreur: mais voyons-la dans Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, et chargée des fruits qu'elle nous procure par Jésus-Christ. « Portons en nous, disoit saint » Ambroise (3), la mort de Jésus-Christ; et » nous aurons en nous la vie de Jésus-Christ. »

Qu'il est consolant de voir mourir l'homme juste! « Sa mort, dit saint Bernard (4), est » bonne, parce qu'elle termine ses misères; elle » est meilleure encore, parce qu'elle le renou- » velle; elle est excellente, parce qu'elle l'éta- » blit dans une entière sécurité. » De ce lit de douleur, où il a mis le comble à ses vertus, il va prendre possession de la véritable terre des vivans. Jésus-Christ reconnoît pour son frère

(1) In Epist. Joan. Tract. 9. n.° 2. — (2) 1 Thess. 4. 12, 13. — (3) De Bono mortis. c. 3. n.° 9. — (4) Epist. 105.

et pour son ami, celui qui étoit mort au monde avant que de fermer les yeux à la lumière.

Ah ! Seigneur, pénétré de respect à la vue de ce juste mourant, je vous adresse cette prière qui n'eut que vous-même pour auteur, puisqu'elle sortit de la bouche d'un homme pervers (Balaam), mais que vous forçâtes d'annoncer de grandes vérités à votre peuple : *Que je meure de la mort des justes, et que ma fin soit semblable à la leur* (1).

SIXIEME CONSIDÉRATION.

La mort est une école de sagesse dans tous les événemens de la vie.

Un sage moraliste disoit : « Que feroient les » hommes s'ils ne devoient jamais mourir ? on » n'imagine pas qu'ils pussent faire autre chose » que ce *qu'ils font, c'est-à-dire, qu'ils pussent* » prendre plus de soin de leur fortune, se livrer » plus ardemment aux plaisirs, employer plus de » moyens pour satisfaire leur ambition. » Cette observation judicieuse peint d'un trait la folie des hommes. Ils sont destinés à la mort, et ils se conduisent, dans tout le cours de leur vie, comme s'ils ne devoient jamais mourir.

Pour les rendre sages, il suffiroit de les faire entrer dans la considération de leur dernière heure : car si, selon l'oracle du Saint-Esprit (2), *la crainte du Seigneur est le commencement de la*

(1) Num. 23. 10. — (2) Ps. 110. 10. Prov. 1. 7. Eccli. 1. 16.

sagesse, celui qui réfléchira sur la mort et sur ses suites, apprendra bientôt à craindre Dieu. Pourquoi? c'est qu'au moment de la mort, Dieu est terrible si l'on a négligé de le craindre durant la vie: *C'est une chose effroyable,* dit l'Apôtre (1), *que de tomber entre les mains du Dieu vivant.*

Plaçons-nous dans les divers événemens qui partagent nos jours: en est-il un seul où la pensée de la mort ne puisse être notre lumière ou notre guide? Dans la prospérité, elle nous apprendra que ce prétendu bonheur n'est qu'un piége tendu sous nos pas, qu'une tentation que nous devons redouter, et qu'après tout il est un moment où tout cet éclat de fortune doit disparoître. Dans l'adversité, elle nous dira, comme l'Apôtre, que *le temps est court* (2), et que ces orages passagers seront bientôt suivis d'un repos inaltérable.

Les philosophes prirent le change sur la pensée de la mort; ils prétendirent aussi l'ériger en école de sagesse; ils se piquèrent de conserver dans les différens états de la vie, et même à leur dernière heure, une constance stoïque; mais ce n'étoit dans eux qu'un langage de vanité, et qu'un fantôme de sagesse. Ils n'avoient point d'appui dans leur religion, et l'incertitude où ils vivoient par rapport aux suites de la mort, ne pouvoient contre-balancer l'amour naturel que l'homme a pour la vie.

Il n'en est pas de même dans la religion ré-

(1) Hebr. 10. 31. — (2) 1 Cor. 7. 29.

vélée. Dès les premiers âges du monde, et sous les ombres de la loi, saint Paul nous fait voir les patriarches et les prophètes vivant de la foi(1), et attendant une *meilleure patrie* que celle qui les avoit vus naître. Jésus-Christ a mis dans le plus grand jour ce dogme essentiel de la vie future, et c'est ce qui donne à la pensée de la mort tant d'autorité pour enseigner la sagesse.

Si j'écoute ses leçons, quel événement pourra me troubler en cette vie ? Je dirai, à la vérité, comme le saint patriarche Jacob (2), que *les jours de mon pélerinage sont courts et mauvais ;* mais ce terme même de *pélerinage* me fera ressouvenir que je marche vers la *cité permanente* (3), que j'arriverai bientôt au séjour où *il n'y a ni travail, ni deuil, ni douleur* (4). Je dirai, comme l'Apôtre (5), que *je vais être immolé, et que la fin de ma carrière est proche ;* mais j'ajouterai avec lui, que *je désire la dissolution de mon corps, pour jouir de la présence de Jésus-Christ* (6).

O pensée de la mort, que tu découvres de merveilles à l'ame chrétienne ! que tu t'élèves au-dessus des ténèbres de ce monde passager et séducteur ! C'est toi que je veux consulter dans tous mes projets, interroger dans tous mes doutes, écouter dans toutes mes traverses; c'est avec toi que je veux monter au Calvaire pour unir mes derniers soupirs avec ceux de mon Sauveur mourant.

(1) Hebr. 11. — (2) Gen. 47. 9. — (3) Hebr. 13. 14. — (4) Apoc. 21. 4. — (5) 2 Tim. 4. 6. (6) Philip. 1. 23.

SEPTIÈME CONSIDÉRATION.

La mort fait connoître le prix du temps.

Le temps est une sorte de mystère, si l'on en juge par la conduite des hommes. Ils le désirent, et ils le négligent. Ils tâchent d'en prolonger la durée, et ils le sacrifient à des objets qui ne sont rien. Ils veulent jouir dans le temps, et ils ne jouissent pas même du temps, ils le dissipent, ils le ravagent.

L'homme désœuvré est surchargé de son temps, il en est accablé comme d'un poids intolérable; et le temps se venge par l'ennui qu'il accumule sur tous les momens de ce mauvais économe du temps. L'homme le plus occupé n'est pas plus sage. Il se plaint de la brièveté et de la rapidité du temps, mais il ne tire aucun fruit solide de celui qu'il emploie. C'est un dissipateur laborieux; en se consumant de soins, il est la dupe de son temps et de son travail.

Qui nous donnera une idée juste de la valeur du temps? la mort. Quoi! la mort qui est la fin du temps, la mort qui détruit tout-à-fait le temps, la mort au moment de laquelle il n'y a plus de temps! Oui, Seigneur, parce que, selon votre sainte parole, *la nuit vient*, *et* qu'*alors il n'est plus possible de travailler* (1); parce que les vierges folles, qui ne pourvurent point à l'entretien

(1) Joan. 9. 4.

de leurs lampes, furent surprises, et perdirent le moment d'entrer dans la maison de l'époux; parce que le maître partageant son bien à ses serviteurs, leur a recommandé de le faire valoir jusqu'à son retour; parce que l'avare qui remplit sa maison de richesses est traité d'insensé, pour ne pas prévoir que la nuit suivante on lui redemandera son ame.

Toutes ces paraboles, ô mon Dieu! nous avertissent de nous préparer au passage de l'éternité: et comment serons-nous prêts, si nous ne savons pas estimer le temps, si nous abusons du temps, si, dans l'emploi du temps, nous nous écartons de la fin pour laquelle vous nous l'avez donné; et quelle est cette fin, sinon de parvenir à notre dernière heure comblés des dons de votre grâce, qui ne sont distribués que dans le temps?

Apprenons donc de la mort quel est le prix du temps; que la pensée de la mort nous inspire une noble avarice du temps; voyons dans toutes les divisions du temps l'annonce de la mort. Ah! s'écrioit un écrivain moderne, chaque ligne, chaque son qui nous avertit du progrès des heures, ressemble à cette écriture formidable que l'impie Balthasar vit tracée sur la muraille de l'appartement où il profanoit les vases du sanctuaire. Nous n'avons pas besoin d'un prophète pour nous développer le sens de ces caractères; ils nous disent: votre règne est passé, votre dernière heure approche, toutes vos possessions vont tomber en d'autres mains.

Mais, Seigneur, presque tous les hommes sont sourds à cette voix; il n'y a que vos amis qui l'entendent, et qui règlent leur temps d'après la pensée de la mort. Ils réfléchissent sur le temps, comme faisoit saint Augustin (1); ils le décomposent, ils l'analysent; ils remarquent que le passé n'est plus en leur pouvoir, que le futur n'y sera peut-être jamais, que le présent seul leur est utile pour se préparer à leur dernière heure : ils disent comme un saint homme (2) : Ce présent n'est ni le passé, ni le futur; il me représente donc l'éternité où tout existe sans différence de temps; ce n'est pas l'éternité dont on jouit dans le Ciel, puisque ce moment passera bientôt, mais c'est une sorte d'éternité pour moi, puisque je ne jouis que de ce moment actuel, et que ce moment m'est donné pour acquérir la grande et interminable éternité.

HUITIÈME CONSIDÉRATION.

La mort est un principe d'égalité entre les hommes.

Il y a une égalité naturelle entre tous les individus du genre humain; tous ont la même origine, tous sont sortis de la même tige, et les inégalités que nous remarquons dans les états qui partagent le monde, supposent des conven-

(1) Confess. L. XI. c. 14. et seq. — (2) Fénélon.

tions particulières, ou des événemens dont les passions ont souvent été la cause et l'occasion.

Quoiqu'au premier jour de notre existence l'égalité semble parfaite, puisque nous naissons tous aussi foibles les uns que les autres, l'ordre des sociétés une fois établi et reconnu exige cependant qu'on distingue, dès ce premier moment, les conditions des hommes. Les droits qu'on a accordés aux pères passent aux enfans; et malgré l'égalité de nature, on met de grandes différences entre la postérité des grands et celle des hommes vulgaires.

Il n'y a proprement que la mort qui égale, sans exception ni restriction, tous les membres de la grande famille du genre humain. Alors nuls droits, nulles prétentions, nuls rapports de supériorité et de dépendance. Le Prophète disoit aux grands de la terre (1): *Vous êtes comme des dieux en ce monde, on vous regarde comme les enfans du Très-Haut; mais vous mourrez comme les autres hommes; et fussiez-vous même sur le trône, le tombeau sera votre partage.*

Grande et importante leçon que donne la mort depuis l'origine du monde! Nous ne pouvons trop en méditer les conséquences. Quoi de plus propre à réprimer l'orgueil qu'inspirent si mal à propos la naissance, les dignités, les richesses? Eh! dit l'apôtre saint Jacques (2), *que le riche se glorifie; sa vanité ne sera que la preuve de sa bassesse; car il passera comme la fleur de la prairie. Le soleil vient, et dessèche par l'ardeur de*

(1) Ps. 81. 6. 7. — (2) Jac. 1. 10, 11.

ses rayons cette fleur passagère : ainsi le riche se flétrira au milieu de sa course. Alors quelle différence remarquera-t-on entre lui et le pauvre qu'il aura méprisé, et peut-être opprimé pendant la vie?

Egalité des hommes au moment de la mort : elle nous rappelle la première et la dernière leçon du Créateur, qui est de nous aider les uns les autres, de prendre part à la douleur de ceux qui souffrent, de diminuer le poids de la misère des pauvres, de n'oublier jamais, dans la manière de traiter avec le prochain, les égards qui sont dus à l'humanité.

J'entre dans la route de toute la terre, disoit Josué en mourant (1); David s'exprimoit de même à sa dernière heure (2) : l'un et l'autre avoient été les chefs du peuple de Dieu, et ils reconnoissoient qu'en terminant leur carrière ils n'avoient aucun avantage sur le reste des mortels ; qu'ils entroient dans la route ouverte à toutes les générations de la terre. Réfléchissons sur ce terme unique, et demandons-nous à nous-mêmes pourquoi, devant nous réunir tous à la mort, nous ne serions pas unis, pendant la vie, par les liens de la charité ; pourquoi nous ne regarderions pas comme nos frères en ce monde ceux qui le seront dans le monde futur.

Ah! Seigneur, quoique vous ayez vaincu la mort par le sacrifice de votre vie, je trouve cependant encore, dans la mort qui nous égale tous, une image de votre amour universel pour

(1) Jos. 23. 14. — (2) 3 Reg. 2. 2.

tous les hommes. Vous êtes mort pour tous, et la mort les frappe tous, afin qu'ils puissent tous recueillir les fruits de la rédemption dans la bienheureuse éternité. Si plusieurs sont privés de ce bonheur, c'est leur ingratitude, leur indocilité, leur peu de foi qu'il faut en accuser. Ce n'est pas le prix de vos mérites et de votre sang; ce n'est pas non plus la mort qui en fait des réprouvés; c'est la mort dans l'impénitence finale.

O Dieu de toute miséricorde! en qualité de frère de tous les hommes, je dois m'intéresser au salut de tous; je vous adresse des vœux pour la sanctification de tous. Heureux si, par le sacrifice de mes jours, je pouvois obtenir de votre grâce que tous fussent un jour admis dans le séjour de votre gloire!

NEUVIÈME CONSIDÉRATION.

La mort est l'interprète des vérités révélées.

Quand nous considérons les vérités qu'il a plu à Dieu de nous révéler dans les saints Livres, et que nous réfléchissons ensuite sur la nécessité de mourir, nous nous trouvons justifiés dans notre foi; nous reconnoissons la fin que Dieu s'est proposée dans toute l'économie de la religion.

Dieu a voulu convaincre les hommes d'un état futur après la mort, et il a manifesté ses

volontés pour les préparer au passage du temps à l'éternité. Si la mort n'étoit pas suivie d'une vie immortelle, tout ce qui est écrit dans les saints Livres seroit inutile; et si la mort nous faisoit entrer dans la vie qui n'a point de fin, sans que Dieu nous eût donné des lumières pour arriver heureusement à ce terme de nos destinées, il n'y auroit en Dieu ni providence, ni justice, ni bonté: supposition chimérique, mais qui nous conduit à saisir d'une manière plus sensible les rapports que Dieu a établis entre la révélation, qui nous est connue, et la nécessité de mourir, qui est inévitable.

Il n'y a pas un seul article de la loi de Dieu: que dis-je? pas un seul oracle des divines Ecritures qui ne nous avertisse des suites de la mort, c'est-à-dire, de cette vie future et éternelle qu'il nous importe si fort de méditer. Quand Dieu promettoit à son peuple des prospérités temporelles, ce n'étoient que des figures du bonheur destiné, après cette vie, aux fidèles observateurs de la loi. Quand les prophètes reprochoient à Israël ses égaremens, et qu'ils le menaçoient des fléaux de la colère divine, c'étoit afin de ramener ces ingrats dans les voies de la pénitence, avant que la mort les livrât à la vengeance du souverain juge. Quand les oracles de l'ancienne alliance parloient du Messie futur, et traçoient d'avance tous ses caractères, c'étoit parce que le genre humain avoit besoin d'un rédempteur, dont les mérites assureroient aux enfans de la foi une heureuse mort; et quand

ce

ce Messie a paru au monde, tous ses exemples et toutes ses leçons ont eu pour objet d'apprendre aux hommes l'obligation de veiller sur eux-mêmes, afin de mourir dans la paix du Seigneur. Tout l'Evangile de Jésus-Christ porte sur la mort, en ce sens, que toutes les promesses et toutes les menaces contenues dans ce saint Livre, doivent n'avoir leur entier accomplissement qu'au moment de la mort.

C'est donc la mort qui nous dévoile les motifs de tout ce que Dieu a révélé dans les deux alliances. C'est la mort qui met le sceau à ces grandes vérités. Oh! que la mort s'exprime éloquemment sur la doctrine du salut; qu'elle nous en développe magnifiquement les rapports! Les instructions qu'elle nous donne tiennent à l'origine du monde, se perpétuent de siècle en siècle, et ne cesseront de répandre leur lumière qu'au jour de la consommation générale.

Non, Seigneur, je n'aurai désormais que deux *objets d'étude*, vos saints *Livres et la mort*; vos saints Livres qui m'apprennent à bien mourir, et la mort qui me presse de bien vivre.

DIXIÈME CONSIDÉRATION.

La mort est la consolation des affligés.

Si la terre est couverte d'hommes affligés, pourquoi la mort est-elle pour la plupart un objet si redoutable? Cela ne peut s'expliquer que par deux raisons: la première est qu'ils ont

volontés pour les préparer au passage du temps à l'éternité. Si la mort n'étoit pas suivie d'une vie immortelle, tout ce qui est écrit dans les saints Livres seroit inutile; et si la mort nous faisoit entrer dans la vie qui n'a point de fin, sans que Dieu nous eût donné des lumières pour arriver heureusement à ce terme de nos destinées, il n'y auroit en Dieu ni providence, ni justice, ni bonté: supposition chimérique, mais qui nous conduit à saisir d'une manière plus sensible les rapports que Dieu a établis entre la révélation, qui nous est connue, et la nécessité de mourir, qui est inévitable.

Il n'y a pas un seul article de la loi de Dieu: que dis-je? pas un seul oracle des divines Ecritures qui ne nous avertisse des suites de la mort, c'est-à-dire, de cette vie future et éternelle qu'il nous importe si fort de méditer. Quand Dieu promettoit à son peuple des prospérités temporelles, ce n'étoient que des figures du bonheur destiné, après cette vie, aux fidèles observateurs de la loi. Quand les prophètes reprochoient à Israël ses égaremens, et qu'ils le menaçoient des fléaux de la colère divine, c'étoit afin de ramener ces ingrats dans les voies de la pénitence, avant que la mort les livrât à la vengeance du souverain juge. Quand les oracles de l'ancienne alliance parloient du Messie futur, et traçoient d'avance tous ses caractères, c'étoit parce que le genre humain avoit besoin d'un rédempteur, dont les mérites assureroient aux enfans de la foi une heureuse mort; et quand

ce

ce Messie a paru au monde, tous ses exemples et toutes ses leçons ont eu pour objet d'apprendre aux hommes l'obligation de veiller sur eux-mêmes, afin de mourir dans la paix du Seigneur. Tout l'Evangile de Jésus-Christ porte sur la mort, en ce sens, que toutes les promesses et toutes les menaces contenues dans ce saint Livre, doivent n'avoir leur entier accomplissement qu'au moment de la mort.

C'est donc la mort qui nous dévoile les motifs de tout ce que Dieu a révélé dans les deux alliances. C'est la mort qui met le sceau à ces grandes vérités. Oh! que la mort s'exprime éloquemment sur la doctrine du salut; qu'elle nous en développe magnifiquement les rapports! Les instructions qu'elle nous donne tiennent à l'origine du monde, se perpétuent de siècle en siècle, et ne cesseront de répandre leur lumière qu'au jour de la consommation générale.

Non, Seigneur, je n'aurai désormais que deux objets d'étude, vos saints Livres et la mort; vos saints Livres qui m'apprennent à bien mourir, et la mort qui me presse de bien vivre.

DIXIÈME CONSIDÉRATION.

La mort est la consolation des affligés.

Si la terre est couverte d'hommes affligés, pourquoi la mort est-elle pour la plupart un objet si redoutable? Cela ne peut s'expliquer que par deux raisons: la première est qu'ils ont

peu de foi, et la seconde est qu'ils sont esclaves de leurs sens. Ce défaut de foi et cet esclavage des sens ont fait tant d'illusion à quelques-uns, qui se piquoient même de philosophie, qu'ils ont osé dire que la somme des biens en ce monde l'emporte sur la somme des maux. Paradoxe étrange, dont tout homme qui pense sent la fausseté. Indépendamment du nombre presque infini de malheureux qui se trouvent partout, ceux qui passent pour les plus fortunés en ce monde ne jouissent jamais de la paix du cœur. Leurs désirs les tyrannisent, et leur opulence même ou leurs dignités les exposent à mille tempêtes. Ici-bas, disoit un profond moraliste, le plaisir, la grandeur, les richesses, sont trois démons qui partagent l'empire entr'eux. Par des secousses alternatives ils agitent le cœur de l'homme, ils en font leur jouet; jusqu'à ce que, par ces ébranlemens continuels, fatigué et harassé, il tombe dans la mélancolie ou dans le désespoir. Ici-bas il n'y a point de jour où l'homme qui réfléchit ne découvre quelque trahison, quelque mystère d'iniquité; point de jour qui ne fournisse de nouveaux reproches contre la vie, et qui ne fasse soupirer le sage en lui découvrant un fonds inépuisable de maux.

Le chrétien seul est consolé : mais comment? par l'espérance d'une meilleure vie promise aux vrais disciples de Jésus-Christ; et c'est la mort qui confirme et qui réalise cette promesse. « Il » faut, dit saint Ambroise (1), que la mort tra-

(1) De Bono mort. c. 3. n.° 9.

» vaille sur nous, afin que la vie, qui est Jésus-
» Christ, opère notre bonheur. » « Ce monde
» est la terre des mourans, dit S. Augustin (1);
» mais cette terre des mourans nous avertit qu'il
» y a une terre des vivans. » Excellente pensée, dont nous ne pouvons trop nous occuper !

Dieu n'a point créé la mort, elle est entrée par le péché; mais l'empire qu'elle exerce sur la terre, n'empêche pas que l'état de vie ne subsiste; et où subsiste-t-il, sinon dans le sein de Dieu qui est la vie essentielle? Et comment pourrons-nous entrer dans cet état de vie, sinon en quittant la terre où règne la mort? et qui est plus empressé, plus flatté de quitter cette région des morts, que celui qui n'y verse que des larmes?

Ah! c'est l'effet d'une aimable providence, qu'il y ait tant de traverses dans cette vie mortelle. « Le monde, dit encore excellemment saint
» Augustin (2), est agité d'orages, et vous
» avez encore la foiblesse de l'aimer : que se-
» roit-ce s'il étoit tranquille? Vous vous atta-
» chez à lui, malgré sa difformité : quels liens
» ne vous retiendroient pas captif s'il n'avoit
» que de la beauté! avec quel empressement
» cueilleriez-vous ses fleurs, vous qui avez
» l'imprudence de vous blesser en cueillant ses
» épines! »

Celui qui envisage la mort en vrai disciple de Jésus-Christ, tire donc de l'affliction même sa plus douce consolation. Il regarde la mort

(1) Serm. 45. n.° 4. — (2) Serm. 38. n.° 11.

comme la couronne de sa vie; c'est elle qui ferme ses plaies, qui rompt ses fers, qui l'établit pour toujours dans cette région délicieuse, d'où le séjour même de volupté où fut placé le chef du genre humain ne paroît qu'un désert ingrat et stérile. Si nous aimons la vie, pensons sans cesse à la terre des vivans; et si nous craignons la douleur, chérissons la mort qui nous en délivre.

ONZIÈME CONSIDÉRATION

La mort est l'objet perpétuel de l'attention des saints.

Les hommes regardent comme une grande vertu la prévoyance qui sait former des projets utiles, calculer des avantages, les distinguer des pures espérances, les préparer de loin, et les conserver malgré les contre-temps qui peuvent survenir. D'après ces principes, quel cas devons-nous faire de la conduite des saints? Ne devons-nous pas reconnoître qu'ils sont non-seulement les plus aimables des hommes, mais que personne ne les égale en sagesse, en prudence, il faudroit même dire en adresse et en industrie?

Ce n'est pas vers les biens de ce monde qu'ils dirigent leurs vues. Ils les mettent dans la balance de l'équité, et ils les trouvent, selon le texte original du Prophète (1), *plus légers que la vanité même*, quoique la vanité ne soit rien.

(1) Ps. 61. 10.

Que nous importeroit, disent-ils, d'après la maxime de l'Evangile (1), *de posséder le monde entier, si nous avons le malheur de perdre notre ame?* Mais comme le sort de cette ame dépend de l'état où elle doit se trouver à la mort, ce moment décisif est l'objet perpétuel de leur attention.

Quelle multitude de sentimens occupe ces sages, en réfléchissant sur leur dernière heure! Tantôt ils s'exercent, comme saint Ambroise, à imiter, par un renoncement total aux biens périssables de ce monde, ce que la mort opère dans le moment qu'elle rompt les liens du corps et de l'ame. « Imitons, disoit ce saint doc-
» teur (2), l'opération de la mort; délivrons
» notre ame de cette ténébreuse prison du
» corps; abandonnons tout ce qui est terres-
» tre, prenons les ailes de l'amour pour nous
» envoler vers ce qui est éternel. » Tantôt ils se fortifient contre la crainte de la mort par cette lumineuse instruction de saint Augustin :
« O hommes! qu'aimez-vous avec passion? la
» vie : Jésus-Christ vous l'a promise. Que crai-
» gnez-vous au-dessus de tout? la mort :
» Jésus-Christ vous a promis la vie éternelle (3).
» Pour ne point craindre la mort, aimez la
» véritable vie : et qu'est-ce que cette vérita-
» ble vie? le Père, le Fils, et le Saint-Es-
» prit (4). » Tantôt ils envisagent, avec le même saint docteur, le moment de la mort

(1) Matth. 16. 26. — (2) De Bono mort. c. 5. n.o 16. — (3) Serm. 127. n.o 2. — (4) Serm. 161. n.o 7.

comme le dernier jour du monde. « Ne deman-
» dez point, dit-il (1), quand sera ce dernier
» jour. Pour tout le genre humain, il peut être
» encore bien éloigné; mais pour chacun de
» nous il est fort près, puisque ce dernier jour
» est celui de notre mort. » Tantôt ils se considèrent en ce monde comme de simples voyageurs; et c'étoit ainsi que les patriarches vivoient sur la terre, sans établissement fixe, sans domicile qu'ils dussent laisser à leurs héritiers. « Que fait un voyageur, dit encore saint Au-
» gustin (2)? il se repose quelques momens, et
» il continue ensuite sa route, laissant la place
» à d'autres qui lui succéderont. Il en est de
» même de la vie : en la quittant on est rem-
» placé par d'autres qui auront aussi des suc-
» cesseurs, et ceux-ci ne seront pas les der-
» niers. » Tantôt, selon la pratique de saint Jean-Climaque (3), ils se lient à la pensée de la mort comme à une *épouse chérie;* ils ne l'abandonnent qu'au moment de leur entrée dans l'éternité.

Ce sujet est immense. Les saints n'épuisent pas la pensée de la mort : elle est sans bornes; elle présente toute sorte de faces, parce qu'elle tient d'une part à ce monde dont il faut combattre les illusions variées comme à l'infini, et de l'autre à la vie future qui est la vie même de Dieu, l'infini par essence. Mais si pour les saints la pensée de la mort est un abîme sans

(1) Serm. 170. n.° 10. — (2) Serm. 177. n.° 2. — (3) Scala Paradisi, Grad. III.

fond, ils savent tirer de cette source inépuisable tous les devoirs de leur état, tous les exercices de la vertu, toute la force pour résister aux tentations, toutes les manières de se décider dans leurs affaires, tous les remèdes à leurs maux, tous les encouragemens pour s'avancer dans l'amour de Dieu. Votre grâce, ô Seigneur, tombe en abondance sur cette pensée de la mort; et votre sang précieux, qui a fait périr le germe de la mort, rend féconde pour la vie la méditation de cette dernière heure.

DOUZIÈME CONSIDÉRATION.

La mort dit plus de choses aux grands qu'aux petits.

QUAND la mort frappe son coup, elle ne dit rien à la victime qu'elle immole; ce n'est plus le temps de l'instruction, c'est le moment d'abattre et de détruire. Mais la pensée de la mort dit tout aux hommes qui s'en occupent, et c'est aux grands plus qu'aux petits qu'elle donne des leçons salutaires.

Sous le titre de *grands*, on comprend tous ceux qui jouissent des faveurs de la fortune, qui possèdent des dignités ou des richesses; et les *petits* sont tous ceux qui n'ont aucun rang, aucune distinction dans le monde, qui luttent par la patience et par le travail contre la misère de leur état. La pensée de la mort dit de grandes vérités aux uns et aux autres; mais elle est bien

plus éloquente à l'égard des premiers qu'à l'égard des seconds. Pourquoi ? parce que les grands ont à la mort beaucoup plus de sacrifices à faire que les petits ; parce que les grands rencontrent plus d'obstacles que les petits pour franchir avec confiance le passage du temps à l'éternité ; parce que les grands, presque toujours entourés de flatteurs, ont infiniment plus de peine que les petits à reconnoître les égaremens de leur vie. Il faut que la pensée de la mort se charge, pour ainsi dire, de dissiper toutes les illusions de leur esprit ; qu'elle déchire le voile de mensonge qui les couvre presque dès l'enfance ; qu'elle fasse taire une infinité de préjugés que la vanité a fait naître et que l'exemple a comme érigés en principes. Les deux courtisans, dont parle saint Augustin au huitième livre de ses Confessions, se convertirent à la lecture de la vie de saint Antoine. Et quel fut le premier rayon de lumière qui les éclaira ? celui qui partit de l'attention qu'ils donnèrent à la vie future où l'on n'entre qu'au moment de la mort. Ils comparèrent l'état qui leur étoit destiné dans l'éternité avec les fausses espérances qui les avoient retenus si long-temps à la cour. « Qu'attendons-nous, dirent-ils (1), et » où nous conduiront toutes nos assiduités, » toutes les peines que nous prenons pour plaire » à l'empereur ? » Dès ce moment, quelle révolution se fit dans leurs esprits ! le monde dis-

(1) Confess. liv. VIII, c. 6.

parut à leurs yeux ; la grâce leur découvrit les charmes de la solitude qui avoit sanctifié Antoine ; le désir de plaire à Dieu en cette vie, et de le posséder en l'autre, fit de ces deux esclaves de la fortune deux fervens disciples de Jésus-Christ.

Le monde et l'enfer, toujours ennemis de l'Evangile, n'ont point trouvé de moyen plus efficace pour retenir les grands dans la route de perdition, que de les distraire du souvenir de la mort. Quelquefois cette pensée se réveille dans leur esprit, quelquefois même elle commence à y jeter un trouble salutaire. Mais bientôt ceux qui les approchent font jouer mille ressorts pour les empêcher de réfléchir plus sérieusement sur leurs destinées futures. On présente l'amorce des plaisirs, on suggère des projets d'ambition, on prétexte la nécessité des affaires ; on tâche, par toute sorte d'artifices, d'élever des barrières insurmontables entre une conscience alarmée et la sainte pensée de la mort.

O Seigneur! quel est donc le malheur des grands et des riches de la terre! Ils vivent la plupart sans penser à la mort, ils meurent sans y avoir pensé ; ils entrent dans l'éternité, où, selon l'observation d'un saint homme, *ils ne connoissent personne*, et où ils ne sont connus de vous que comme des ingrats qui ont abusé de vos bienfaits, et comme des téméraires qui ont bravé votre justice. O Dieu saint et terrible! préservez-moi de cet aveuglement. Que la

pensée de ma dernière heure m'occupe sans cesse, et qu'elle m'apprenne le grand art de mourir à tout en cette vie, afin de vivre éternellement en votre divine présence!

Ainsi soit-il.

CONSIDÉRATIONS

SUR LA MORT MYSTIQUE.

PRÉLUDE.

Avant que d'entrer dans ces Considérations, je dois écarter du terme de *mystique* l'idée qu'on s'en forme quelquefois, au préjudice de la vraie piété. On croit que tout ce qui porte le nom de *mystique* est l'effet de l'imagination ou de l'enthousiasme des personnes dévotes; qu'au moins la voie que suivent ou qu'enseignent ces personnes, n'est point celle où doivent entrer tous les chrétiens pour faire leur salut. Ainsi, le titre seul d'ouvrage ou d'exercice mystique inspire de la défiance ou du mépris. Il semble que ce soit un piége tendu à la bonne foi des simples fidèles, un champ ouvert à l'illusion, une doctrine témérairement ajoutée à l'Evangile.

Ces imputations, très-fausses dans leur généralité, seroient tout-à-fait injustes par rapport aux Considérations qu'on propose ici. On n'entend par la *mort mystique*, que la mort spirituelle, que l'exercice de la vigilance chrétienne pour réprimer tout ce qui s'oppose dans l'homme à l'amour de Dieu : exercice nécessaire

à tout chrétien pour parvenir au salut, exercice qui n'est que le développement et l'application des leçons évangéliques. La *mort mystique* est le frein des passions, comme on va le voir dans le détail des Considérations suivantes.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Qu'est-ce que la mort mystique ou spirituelle ?

La réponse à cette question dépend de l'idée nette et distincte qu'on doit se faire du règne de Dieu dans l'ame du chrétien. Ce règne consiste dans l'amour de Dieu ; et cet amour est la vie de l'ame, non-seulement dans les justes qui vivent sur la terre, mais plus parfaitement encore dans les saints qui jouissent de la béatitude céleste. A l'égard de ceux-ci, rien ne s'oppose à ce saint amour : mais, sur la terre, les justes sont exposés à de continuels combats ; les trois convoitises, si clairement énoncées par l'apôtre saint Jean, luttent sans cesse contre le cœur humain. La convoitise de la chair ou l'amour du plaisir, la convoitise des yeux ou le désir des richesses, l'orgueil de la vie ou la soif des honneurs, forment en nous ce que saint Paul appelle notre *vieil homme* (1), toujours opposé à l'homme nouveau qui est Jésus-Christ, et à l'amour de Dieu que Jésus-Christ est venu établir dans nous par les mérites de son sang.

(1) Coloss. 3. 9.

S'il nous étoit possible, sur la terre, de détruire entièrement ces trois convoitises, nous serions pleinement dans la mort spirituelle par rapport à ces trois grands ennemis du salut, et dans la vie spirituelle par rapport à l'amour de Dieu. Mais, depuis la désobéissance de notre chef, cette perfection est au-dessus de notre état : elle n'est propre que de l'état des bienheureux, parce qu'ils n'ont plus d'ennemis à combattre, parce qu'ils sont au centre de la paix, jouissant pour toujours et sans partage de la vue de Dieu qui absorbe tous leurs désirs. « Il nous reste donc, jusqu'à la mort, » comme le remarque saint Augustin (1), quel- » que chose du vieil homme ; » et tout ce que nous pouvons faire en cette vie, par la puissance de la grâce, et par notre fidélité à suivre ses impressions, c'est de réduire les trois convoitises, toujours ennemies de notre salut, à ne nous pas vaincre, à ne pas dépouiller notre ame du saint amour de Dieu.

Si nous parvenons à cet heureux état, nous serons encore dans la mort spirituelle, et plus nous avancerons dans cette voie, plus notre mort sera parfaite. L'Apôtre disoit aux Colossiens (2), qu'ils étoient *morts, et* que *leur vie étoit cachée en Dieu avec Jésus-Christ.* Il n'entendoit pas que ces nouveaux fidèles n'eussent plus à éprouver les attaques de leurs ennemis domestiques ; qu'ils ne fussent plus tentés par l'amorce des

(1) Serm. 32. n.° 16. — (2) Coloss. 3. 3.

sont pas le véritable bien, et qui ne peuvent la rendre heureuse. Dieu seul est capable de faire son bonheur, parce que Dieu seul est un bien parfait. Dieu seul, par conséquent, mérite les affections de notre ame. Quand nous n'aimons que Dieu, notre ame est dans la véritable vie. Nous ne parvenons jamais sur la terre à cette vie parfaite, parce que, sur la terre nous ne pouvons posséder Dieu pleinement; c'est le partage des habitans du Ciel : mais il n'en est pas moins vrai, qu'en aimant Dieu seul en ce monde, nous vivons d'une manière digne de notre ame.

Dans le Ciel, les saints n'ont rien qui combatte leur amour. Dieu seul, vu immédiatement et sans voile, fixe leurs désirs. Mais (je ne puis trop rappeler cette vérité capitale) tandis que je suis sur la terre, je dois écarter tout ce qui s'oppose à l'amour de Dieu, je dois mourir à tout ce qui n'est pas Dieu ou qui ne tend pas à Dieu. C'est ce que Jésus-Christ faisoit entendre à ses disciples, quand il leur disoit que *personne ne peut servir deux maîtres* (1), parce qu'il faudroit nécessairement abandonner l'un pour l'autre, aimer l'un, et n'avoir que de l'indifférence pour l'autre. D'où il concluoit qu'*on ne peut servir Dieu et le démon des richesses*. Disons la même chose des honneurs, des plaisirs, et en général de tous les biens créés : ils sont faits pour notre usage, et non

(1) Matth. 6. 24.

pour notre amour ; pour nous élever à Dieu, et non pour fixer nos inclinations.

C'est une chose étonnante que nous aimions si ardemment la vie, et que nous ignorions presque toujours en quoi consiste la véritable vie. C'est une chose étonnante que nous soyons toujours dans l'exercice de l'amour, et que nous sachions si peu quel est le véritable objet de notre amour. C'est une chose étonnante que nous ayons tant de crainte de la mort physique, et que nous ne prenions aucun soin de nous exercer à la mort spirituelle. Un illustre auteur disoit (1) : « Que vous serez heureux si vous ap-
» prenez ce que c'est que l'occupation de l'a-
» mour ! » et je dois me dire aussi à moi-même : Que je serois heureux si j'apprenois ce que c'est que l'occupation de la mort mystique ! Cette occupation, considérée en elle-même, n'est pas aussi douce que celle de l'amour ; mais elle prépare à l'occupation de l'amour ; mais elle est soutenue et adoucie par l'occupation de l'amour ; mais, après bien des combats, elle parvient à n'être plus l'occupation de la mort, et à n'être que l'occupation de l'amour. Cela n'arrive, il est vrai, qu'au moment de la mort physique : mais jusqu'à ce moment l'ame a vécu, autant qu'il lui a été possible, de la vie d'amour ; elle s'est chargée des dépouilles de ses passions, et elle en a fait hommage à l'amour ; elle passe dans le séjour de l'éternité sous la conduite de l'amour.

(1) Fénélon, Lettre VII.

Oh! quelle occupation, Seigneur, que celle de la mort mystique, jointe à celle de votre saint amour! Rien n'est au-dessus de ce noble travail, que la possession de votre royaume éternel. Quel heureux emploi du temps, que celui de combattre les ennemis de mon salut sous les auspices de votre amour! C'étoit là ce qui remplissoit de joie votre grand Apôtre quand il disoit à Timothée (1) : *Le temps de ma mort approche; mais j'ai combattu avec courage. J'ai achevé ma course; j'ai été fidèle jusqu'au bout. Du reste la couronne de justice m'est réservée; et le Seigneur, dont l'équité est infaillible, me la donnera au jour qu'il a marqué* pour rendre à chacun selon ses œuvres.

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Parallèle de la mort mystique avec la mort physique.

Pour m'affermir de plus en plus dans l'estime de la mort mystique, je la compare avec la mort physique. Tout est à l'avantage de la première. La mort physique nous prive de tous les biens dont nous avions joui dans le cours de notre vie; et la mort mystique nous maintient, sous la protection de la grâce, dans la possession de la véritable vie, qui est le saint amour de Dieu. La mort physique dépouille l'homme de

(1) 2 Tim. 4. 6, 7, 8.

toutes ses facultés corporelles ; et la mort mystique fortifie toutes les puissance de l'homme intérieur. La mort physique détruit tout le commerce que nous avions avec les habitans de ce monde ; et la mort mystique nous élève à l'union avec Dieu, avec les anges et avec les saints. La mort physique dépeuple les villes et les provinces ; et la mort mystique multiplie le nombre des vrais enfans de Dieu. Il y a autant de différence entre la mort du corps et la mort spirituelle, qu'entre l'objet le plus difforme et la plus excellente beauté. L'homme réduit aux ténèbres du tombeau n'est qu'un amas d'ordure et de corruption ; au lieu que tout l'éclat des vertus se trouve rassemblé dans celui qui s'est le plus appliqué aux travaux de la mort spirituelle, c'est-à-dire, qui a remporté les plus grandes victoires sur ses passions.

Il faut cependant convenir que ces deux morts se réunissent dans le moment le plus favorable à l'homme juste : c'est quand la mort physique met le sceau à la mort mystique, quand la dernière heure termine les combats qu'on a livrés aux ennemis du salut. Alors la mort physique ouvre le passage de la gloire au vainqueur. La mort mystique se change pleinement en vie, ou plutôt elle cesse d'exister, pour ne laisser la couronne qu'au saint amour dont elle a été la compagne et la coopératrice fidèle. La mort physique étend encore ses droits sur les dépouilles terrestres de l'homme juste, mais sans les priver du titre qu'elles ont pour ressusciter

un jour dans l'état le plus glorieux ; et c'est la mort mystique qui a conservé et fortifié ce titre, qui l'a déposé dans le sein de l'Eternel, pour être mis en valeur au dernier jour.

Tout cela, Seigneur, est le chef-d'œuvre de votre grâce. Vous soutenez l'homme dans les travaux de la mort mystique; et vous lui faites le don inestimable de la mort physique, quand il est parvenu au point de ne plus vivre que de votre amour ; vous l'enlevez de ce monde quand les ennemis de son salut cessent d'attaquer son cœur, ou quand leurs attaques ne sont que des efforts impuissans, et la matière même de nouveaux triomphes. Oh! que votre miséricorde est admirable dans le concours de ces deux morts! C'est là le don de la persévérance finale, don infiniment précieux, qu'il n'est au pouvoir de personne de mériter, et que l'homme tient de votre pure munificence. Puis-je donc craindre, Seigneur, le coup qui me fera passer de cette terre des mourans dans la région où tout est vie, parce que c'est votre éternelle demeure? Puis-je, d'un autre côté, me refuser aux combats de la mort spirituelle, puisqu'ils doivent être suivis de la possession de vous-même?

QUATRIÈME CONSIDÉRATION.

Etendue de la mort mystique.

Dans l'instruction que l'apôtre saint Jean nous donne sur les ennemis du salut, il ne parle que de la convoitise de la chair, de la convoitise des yeux, et de l'orgueil de la vie; mais il nous avertit que tout ce qu'il y a dans le monde se rapporte à ces trois principes de corruption. D'où nous devons conclure que tout ce qu'il y a de vicieux, ou même d'imparfait, dans chaque homme, vient de ces trois sources, ou de quelqu'une d'elles, et qu'ainsi quiconque entreprend de s'établir dans la mort mystique, doit compter sur une guerre générale contre tout lui-même.

« Le moi, disoit un grand homme (1), est le » grand séducteur; il séduit plus que le serpent » séducteur d'Eve: » ce moi n'est autre chose que l'amour-propre; et où ne se trouve-t-il pas? Il est dans les sens, pour les flatter; dans l'imagination, pour la troubler; dans l'esprit, pour l'obscurcir; dans la volonté, pour la corrompre. Il est dans la solitude, où l'on se renferme par dépit ou par oisiveté; dans les œuvres de charité qu'on entreprend par ostentation, ou pour satisfaire son activité naturelle; dans les longues prières qu'on récite sans esprit inté-

(1) Fénélon, Lettre CLXVII.

rieur, ou au préjudice de ses affaires; dans l'étude de la religion à laquelle on se livre par vanité, ou dont on ne se sert qu'avec un zèle plein d'amertume; dans les assemblées de piété, où l'on veut tenir le premier rang; dans un train de dévotion où l'on ne porte que de l'inquiétude, de l'enthousiasme, ou du mépris pour ceux qui ne suivent pas la même route; dans un mélange de bonnes œuvres et de mondanité, où l'on ne plaît ni à Dieu, ni au monde; dans un cercle de scrupules, où l'on ne veut ni obéir ni entendre raison.

Ah! que celui qui embrasse la mort mystique a de combats à livrer! Qu'il a besoin d'humilité, pour se croire incapable de vaincre, si Dieu ne l'assiste puissamment de sa grâce! Qu'il lui importe de veiller sur lui-même pour découvrir les ruses secrètes du vieil homme! Qu'il doit fixer souvent les yeux sur Jésus-Christ vainqueur de tous les monstres qui assiégent le cœur humain! Hélas! nous ne pouvons nous répondre d'un moment de fidélité et de constance. Un accès de jalousie rend Caïn fourbe et fratricide; un coup d'œil fait du Roi prophète un adultère et un meurtrier; un mouvement de crainte porte le prince des apôtres à renier son divin Maître; une tentation d'avarice plonge un autre apôtre dans le plus grand des crimes, qu'il consomme par le désespoir. « Tout est » semé de piéges autour de nous, disoit saint » Ambroise (1); il y en a dans notre corps, dans

(1) Expos. Evang. sec. Luc. lib. IV. n.° 10.

» nos penchans, dans nos possessions, dans
» nos exercices de piété, dans les précautions
» que nous prenons pour conserver la chaste-
» té. » Si nous voulons faire des progrès dans la mort spirituelle, nous devons ne nous flatter sur rien, ne nous rassurer ni sur notre âge, ni sur notre dégoût du monde, ni sur notre éloignement de certains vices. Paul, après avoir été élevé au troisième Ciel, ressentoit encore l'aiguillon de la chair; et Jérôme, consumé de veilles et de jeûnes dans le désert, étoit transporté par son imagination au milieu des assemblées profanes de Rome (1).

Oh! qu'il est donc vrai, Seigneur, que *je dois opérer mon salut avec crainte et avec tremblement* (2)! Qu'il doit m'en coûter pour mourir tout-à-fait à moi-même, et pour ne vivre que de vous! Mais que votre grâce est puissante! Sous sa direction, les déserts se sont peuplés de morts; et au milieu même du monde, on a vu des hommes détachés de tout, et capables de dire, comme votre Apôtre, qu'ils étoient *crucifiés avec vous*. Opérez en moi ce prodige de miséricorde; et puisque vous me découvrez toute l'étendue de cette bienheureuse mort qui est la véritable vie, faites que toutes mes inclinations perverses soient immolées sur l'autel de votre saint amour.

(1) Epist. 18. ad Eustoch. — (2) Phil. 2. 12.

CINQUIÈME CONSIDÉRATION.

Ce qu'il y a de plus difficile dans la mort mystique.

Aux trois convoitises, sources de tous nos péchés, sont opposées les trois saintes compagnes de Jésus-Christ : les souffrances à l'amour du plaisir, la pauvreté au désir des richesses, l'abjection à la recherche des vains honneurs du monde. De ces trois compagnes du Sauveur, la plus affligeante, pour le moment où elle se fait sentir, est l'épreuve des souffrances ; la plus exposée aux mépris des mondains est la pauvreté ; la plus contraire à l'amour-propre, la plus difficile à embrasser, à pratiquer, à conserver, est l'abjection ou l'amour des humiliations. La patience peut fournir des ressources pour soutenir la douleur et la pauvreté ; mais toutes les vertus sont nécessaires pour vivre en paix et sans murmure dans l'abjection. Par les macérations du corps, on peut réduire le corps en servitude ; par le renoncement aux biens temporels, on peut acquérir le mérite de la pauvreté : mais savoir se mépriser soi-même, se croire le dernier de tous, et être bien aise de passer pour tel aux yeux des autres hommes, c'est le plus haut degré de la science du salut, c'est la sublime perfection de la mort spirituelle.

O Dieu ! je m'occupe de ce sujet en votre sainte

sainte présence, et déjà toutes mes pensées se troublent, tous mes sens se révoltent, tout mon intérieur est, en quelque sorte, à la torture. Il y a dans moi un fonds de vanité qui me fait aspirer à une considération distinguée parmi mes pareils. Si je suis borné à une sphère étroite d'amis et de connoissances, je veux du moins être estimé et honoré de ce petit nombre de personnes. A vos pieds, Seigneur, je conviendrai, peut-être avec quelque sentiment de persuasion, que je ne suis rien ; que mes misères et mes défauts me rendent digne du mépris de tous les hommes ; que je suis très-aveugle dans mes projets, très-précipité dans mes démarches, très-négligent dans la pratique de tous mes devoirs. Je ferai mille aveux semblables dans votre saint temple, ou dans le silence de ma solitude; mais que mes proches, mes amis, mes ennemis, ou qui que ce soit au monde, me disent la centième partie de ce que je me reproche à moi-même, sur-le-champ l'amertume se répand dans mon ame ; c'est un coup qui perce jusqu'au vif. Ma mémoire me représente ce mot comme un trait d'injustice; mon esprit se replie sur mon prétendu mérite; mon cœur médite une vengeance ou des représailles; toutes mes facultés se réunissent pour faire, au moins en secret, mon apologie.

O Seigneur! que je connois donc peu ce qui fait le caractère principal de la mort mystique! c'est l'amour de la sainte abjection; c'est de vous voir rassasié d'opprobres sur le Calvaire, et de

me conformer à vos exemples ; c'est d'embrasser volontiers la qualité de *dernier des hommes* que vous avez prise pour guérir mon orgueil. Mais, quoi ! loin de me placer ainsi au rang de vos imitateurs, j'aurois l'ambition de vouloir dominer partout ! J'ai le mauvais esprit d'estimer peu les autres hommes, et tout à la fois le désir de leur plaire et d'enlever leurs suffrages. Je les juge à la rigueur, je leur impute même des défauts qu'ils n'ont pas, et je ne puis souffrir qu'ils découvrent, beaucoup moins encore qu'ils publient ceux que j'ai.

Voilà, ô mon Dieu, l'état de mon cœur, tout pénétré d'orgueil, tout rempli de présomption, tout injuste à l'égard des autres, et tout indulgent à l'égard de moi-même. Changez donc ce cœur, ô Jésus anéanti pour mon amour ! Découvrez à mon esprit l'excellence de vos saintes humiliations. Que je commence aujourd'hui, éclairé par votre lumière, à détruire cette portion du vieil homme qui vit tout entier en moi. C'est le fonds principal de mes misères, la cause primitive de mes chutes, l'obstacle continuel que j'oppose à votre amour.

SIXIÈME CONSIDÉRATION.

La mort mystique est une source de paix avec nous-mêmes.

Qu'est-ce qui s'oppose le plus à la paix de notre cœur ? Nous croyons que se sont les re-

vers de la fortune, l'altération de notre santé, la mort de nos proches et de nos protecteurs, l'abandon de nos amis, la fureur de nos ennemis, en un mot, tout ce que nous appelons les orages et les calamités de ce monde. De là nos inquiétudes, nos murmures, nos invectives continuelles contre le siècle où nous vivons. « Les temps sont mauvais, disons-nous sans » cesse; et c'est une erreur, répond saint Au- » gustin (1) : les temps ne sont mauvais que » parce que nous le sommes nous-mêmes : ce » sont nos vices et nos passions qui rendent » les temps mauvais. Détruisons ces vices, ré- » primons ces passions, et les temps seront » bons, » et nous posséderons le trésor de la paix.

Détruire les vices, et réprimer les passions, c'est s'établir dans la mort mystique. Ainsi, la paix de notre ame dépend de cette heureuse mort; et c'est ce que l'Apôtre enseignoit clairement aux Colossiens: *Dépouillez-vous du vieil homme avec ses œuvres; revêtez-vous de l'homme nouveau, de cet homme qui se perfectionne selon le modèle de celui qui l'a creé;... et que la paix de Jésus-Christ triomphe dans vos cœurs* (2). Sentons-nous la force de ces expressions? Le triomphe suppose que l'ennemi n'existe plus, ou qu'il est réduit à ne pouvoir plus rien entreprendre. Notre vieil homme est notre ennemi; c'est lui qui nous trouble, qui nous agite, qui répand

(1) Serm. 80. n° 8, et alibi passim. — (2) Coloss. 3. 9. et seq.

l'amertume sur nos jours. Dans l'adversité, tout le révolte ; dans la prospérité, rien ne le contente. Il cherche perpétuellement des remèdes contre l'adversité, il ne jouit jamais de la prospérité, il imagine toujours quelques nouveaux moyens d'augmenter son prétendu bonheur, et cette recherche ne lui laisse pas un moment de repos.

Ces tempêtes, qui bouleversent le cœur des mondains, s'étendent, du moins en partie, jusqu'à ceux-mêmes qui font profession de piété, quand ils ne travaillent pas efficacement à s'établir dans la mort spirituelle. Ils ne se livrent pas, comme les mondains, à des plaisirs, mais ils se procurent des sociétés agréables ; et dans leurs dévotions, ils voudroient toujours être avec Jésus-Christ sur le Thabor, et jamais avec lui sur le Calvaire. Ils n'aspirent pas à des dignités dont ils connoissent la vanité et les dangers ; mais ils veulent qu'on les distingue des ames vulgaires, qu'on leur tienne compte de leurs bonnes œuvres, qu'on ne manque à aucun des égards qu'ils imaginent leur être dus. Ils n'accumulent pas des trésors, comme les avares de profession, mais ils sont attachés à tout ce qu'ils possèdent ; ils éclateroient en murmures, si on les privoit de l'état d'aisance où ils ont soin de se maintenir ; ils seroient inconsolables, si la Providence les réduisoit aux rigueurs de la pauvreté. Quel empressement d'ailleurs ne portent-ils pas dans leurs entreprises de charité ou de zèle! Quelle curiosité à l'égard

de tout ce qui se passe autour d'eux! quelle intempérance dans les paroles! quels accès d'humeur! quelle inégalité dans le caractère! Tous ces prétendus dévots ne sont point des hommes morts; leur vieil homme vit tout entier, et les tourmente sans cesse. Ils ne jouissent pas *de la paix qui*, selon l'Apôtre, *surpasse tout sentiment.*

Dans qui se trouve cette paix délicieuse? dans celui, répond l'illustre auteur déjà cité plus haut, qui se « dépouille jusqu'à la plus extrême » nudité pour être revêtu de Jésus-Christ (1); » qui ne tient ni à sa santé, ni à sa liberté, ni » à sa patrie, ni à ses amis, ni à aucune sorte de » consolation (2); qui sait mourir aux goûts » flatteurs de l'amour-propre, s'humilier, ai- » mer l'obscurité et le mépris, et qui ne tend » qu'à Dieu seul (3). »

O Seigneur! que je suis ennemi de moi-même quand je cherche la paix dans moi et hors de vous; quand je crois trouver le repos dans le cercle de mes passions, qui l'une après l'autre me séduisent et me troublent! Ah! je conçois que, pour obtenir la véritable paix, je dois imiter, dans le cours de ma vie, ce que vous opérerez sur moi au dernier de mes jours. Alors vous exécuterez sur mon corps la sentence de justice portée contre tous les enfans d'un père rebelle; et il est de mon intérêt, autant que de mon devoir, d'exécuter aussi contre moi-

(1) Fénélon, Lettre 167. — (2) Lettre 247. — (3) Lettre

de Dieu et du prochain toutes ses inclinations vicieuses? ne sera-t-il pas chargé des dépouilles de son amour-propre? Ah! c'est ici que la sainte charité détruit jusqu'à la dernière fibre du vieil homme : mais ce n'est point là, Seigneur, un fruit que la terre produise.

Il n'appartient qu'à votre grâce de nous délivrer de notre orgueil, de nos prétentions, de notre faux point d'honneur, de cet esprit observateur et malin que nous portons dans les sociétés du monde, de ce ton de raillerie que nous savons prendre à tout propos sur la conduite et sur les manières du prochain; de cette rigueur avec laquelle nous exigeons les services de ceux qui dépendent de nous, de cette curiosité malheureuse qui nous rend si attentifs à recueillir toutes les anecdotes scandaleuses d'une ville et d'une province. Que dirois-je, Seigneur, pour tenir un compte exact, en votre présence, de toutes les méchancetés de mon cœur, de tous les excès de ma langue, de tous les procédés injustes que je me suis permis tant de fois à l'égard de mes frères?

Vous seul, encore une fois, vous seul pouvez étouffer en moi tous ces monstres qui conspirent à l'envi contre votre divine charité. Vous n'opérerez point ce prodige de votre grâce sans me placer dans la mort spirituelle, puisque tous ces mauvais penchans forment en moi la vie du vieil homme que vous m'ordonnez de détruire. Alors je serai en pleine paix avec tous mes frères, quelles que puissent être leurs imperfections et

leurs injustices. Un autre de vos apôtres disoit à quelques-uns des nouveaux fidèles : *D'où viennent parmi vous les dissensions et les querelles? N'est-ce pas des convoitises qui font la guerre dans vos membres* (1)? Voilà, en effet, ce qui empêchera toujours les hommes de vivre en paix les uns avec les autres. Tant que les convoitises ou les passions agiteront leur cœur, ils seront toujours armés pour se combattre et pour se détruire. Il n'y a que la mort de ces convoitises qui puisse resserrer parmi eux les liens de la sainte charité; et cette mort est et ne peut être autre chose que la mort mystique dont je m'occupe en votre présence. O mon Dieu! donnez-la moi, Seigneur, cette mort vivifiante; faites que je sois fidèle à cette instruction d'un de vos serviteurs : « Soyez, disoit-il (2), sans hau-
» teur, ni décision, ni critique, ni dédain, ni
» délicatesse, ni tour de passe-passe d'amour-
» propre. Soyez vrai, ingénu, en défiance de
» votre propre sens. Soyez fidèle à renoncer à
» votre vanité et aux sensibilités de votre amour-
» propre. » Voilà en peu de mots la mort mystique, et le nœud de la paix avec le prochain. Voilà ce qu'on devroit être, ce qu'on voudroit être, et ce qu'on n'est presque jamais.

(1) Jac. 4. 1 — (2) Fénélon, Lettre 148.

HUITIÈME CONSIDÉRATION.

La mort mystique a été enseignée par Jésus-Christ et par les apôtres.

Seigneur, en commençant cet exercice, je m'occupe encore de tous les principes de la mort mystique. Je fais l'analyse, s'il m'est permis de parler ainsi, de cette grande vérité qui tient de si près à mon salut. Ah! mon Dieu, pénétrez-moi des leçons que vous m'avez données vous-même sur ce point, et que vos saints apôtres ont recueillies avec tant de zèle et de fidélité.

Jésus-Christ est venu sur la terre pour y établir le royaume de Dieu, et ce royaume tout spirituel a pour fondement principal la charité; et cette sainte charité a pour adversaire continuel l'amour déréglé de nous-mêmes; et cet amour, qui ne sera totalement détruit que dans la vie future, doit être combattu, réprimé, assujetti dans la vie présente; et cette opération, fruit de la grâce et de notre vigilance, est proprement la mort mystique ou spirituelle. Le royaume de Dieu ne peut donc s'établir dans nos ames sans cette mort.

Aussi Jésus-Christ répète-t-il sans cesse, qu'il n'est pas venu apporter la paix, mais le glaive; que celui qui ne renonce pas à tout, et qui ne porte pas sa croix, ne peut être son disciple; que celui qui hait son ame en ce monde, la con-

servera pour la vie éternelle : que la voie qui conduit à la vie est étroite, etc. Tous ces oracles annoncent l'obligation de mourir à notre amour-propre : non pas à l'amour de notre bien, au désir de notre bonheur, ce sentiment est nécessaire et invincible en nous ; mais à l'amour de nous-mêmes, en tant que cet amour nous écarte de notre centre, qui est Dieu seul, auteur de tout bien, principe et terme de notre bonheur.

Les apôtres, qui ont bien connu la doctrine de leur divin Maître, et qui nous l'ont rendue sous la direction du Saint-Esprit, rapportent tout le fond et même tous les détails de leur morale à la mort spirituelle. *Si vous vivez selon la chair*, dit saint Paul, *vous mourrez ; mais vous aurez la vie, si vous mortifiez les œuvres de la chair par l'esprit* (1)... *N'ayez point d'égard pour votre chair en ce qui regarde ses convoitises* (2)... *Marchez selon l'esprit, et vous n'accomplirez point les œuvres de la chair* (3)... *Mes bien-aimés*, dit saint Pierre, *je vous conjure, comme étrangers et voyageurs, de vous abstenir des œuvres de la chair, qui font la guerre à l'esprit* (4)... *Celui qui est mort à la chair, a cessé de pécher, afin que tout le temps qui lui reste à vivre dans la chair, il vive non selon les passions de l'homme, mais selon la volonté de Dieu* (5).

Saint Jean condamne les trois convoitises, qui sont les trois principaux tyrans de notre cœur. Saint Jacques attribue toutes les dissen-

(1) Rom. 8. 13. — (2) *Ibid.* 13. 14. — (3) Gal. 5. 16. — (4) 1 Petr. 2. 11. (5) *Ibid.* 4. 1, 2.

sions et toutes les querelles aux désirs corrompus qui nous dominent. Saint Jude s'élève avec force contre ceux qui *marchent au gré de leurs passions* (3) ; il trouve dans cette malheureuse source la cause de toutes les impiétés.

Mais d'ailleurs toutes les leçons que nous ont laissées ces saints disciples de Jésus-Christ, sur la pratique des vertus, ne supposent-elles pas la victoire de tous nos mauvais penchans? Ils donnent des règles de conduite à tous les états qui partagent le monde, aux jeunes gens et aux vieillards, aux pères de famille et aux enfans, aux maris et aux femmes, aux veuves et aux vierges, aux riches et aux pauvres, aux ministres de la religion et aux simples fidèles. Ils recommandent sans cesse la modestie, la tempérance, la patience, la fuite du monde, la vérité dans les paroles, la pureté dans les pensées, la docilité dans les matières de foi, la ferveur dans la prière, la compassion à l'égard de ceux qui souffrent, l'obéissance à l'égard des puissances de la terre, la fidélité à l'égard des maîtres, la bonté et la douceur à l'égard des inférieurs, l'attente des biens futurs, le mépris des biens périssables de cette vie, et au-dessus de tout l'amour de Dieu, l'amour et l'imitation de Jésus-Christ. Qui remplira tous ces devoirs sans se faire une continuelle violence à soi-même, sans mourir tous les jours à soi-même?

Grande et funeste illusion de la plupart des chrétiens, qui croient que la mort spirituelle

(1) Jud. 16.

n'est que de conseil, et qu'on ne doit l'enseigner qu'à ceux qui tendent à la perfection! Jésus-Christ donnoit une loi générale, et qui regardoit les fidèles de tous les états et de tous les siècles, quand il parloit de la haine qu'on doit avoir pour soi-même. Les leçons des apôtres contre les vices, et sur la pratique des vertus, étoient sans restriction ni exception. Pourquoi? parce que tous les hommes sont obligés de conserver l'amour de Dieu, de préférer ce saint amour à tous les désirs de la nature corrompue : or, ces désirs se trouvent dans tous les hommes; c'est le mauvais fruit d'une plante viciée dès l'origine du monde. Il y a divers degrès de corruption dans ces désirs, parce que la volonté est plus ou moins rebelle à la loi de Dieu; mais ils sont tous les ennemis de notre ame, ils combattent tous le saint amour, ils sont tous par conséquent l'objet de la mort spirituelle, à laquelle nous devons tendre et travailler sans cesse.

Seigneur Jésus, que vos leçons et celles de vos apôtres sont précises et étendues à l'égard de cette précieuse mort! Vous me les faites connoître aujourd'hui; préparez de même mon cœur à s'y soumettre, afin que désormais je meure à tout ce qui n'est pas vous, et que je vive uniquement de vous et pour vous.

NEUVIÈME CONSIDÉRATION.

La mort mystique a été embrassée par tous les saints.

Les saints, durant leur vie mortelle, se faisoient un plan admirable de conduite. Ils voyoient autour d'eux trois sortes de vies, et trois sortes de morts correspondantes; la vie naturelle, à laquelle répond la mort physique; la vie des mondains, à laquelle répond la mort du péché; la vie en Jésus-Christ, à laquelle répond la mort spirituelle.

La vie naturelle ne leur paroissoit estimable que par le bon emploi qu'on en peut faire pour acquérir la bienheureuse éternité; la mort naturelle ne les effrayoit point, parce qu'ils ne la regardoient que comme la fin de leurs misères et le commencement de leur bonheur. La vie des mondains se présentoit à eux comme le centre de la déraison, comme un accès de frénésie perpétuelle; la mort du péché les faisoit frémir d'horreur. La vie en Jésus-Christ les transportoit d'amour pour ce divin objet; la mort spirituelle, quoique redoutable à la nature, les remplissoit de joie et de consolation.

Ces sages réunissoient, comme l'Apôtre, toutes les forces de leur esprit, toute l'activité de leurs sentimens *pour connoître Jésus-Christ, afin d'entrer en part de ses souffrances, et d'exprimer en eux l'image de sa mort* (1). Ils oppo-

(1) Philip. 3. 10.

soient aux trois convoitises qui règnent dans le monde, les trois saintes compagnes de Jésus-Christ, déjà citées dans ces exercices; la douleur, aux désirs charnels; la pauvreté, à l'amour des richesses; l'abjection, à la recherche des honneurs.

Jetons les yeux sur la multitude innombrable des saints habitans du Ciel. Il n'en est pas un seul qui n'ait marché par cette route; et ceux dont on sait le moins de choses, sont censés y avoir marché à plus grands pas, puisqu'ils ont pris tant de soin de se cacher. Nous ignorons ce que Paul, le patriarche des anachorètes, fit dans le désert pendant près d'un siècle; mais nous n'en concluons qu'avec plus de certitude, que Paul fut très-parfait dans la science et dans la pratique de la mort spirituelle.

Et quand la Providence a voulu que les actions des saints eussent de l'éclat dans le monde, elle nous a toujours fait connoître que leurs entreprises et leurs succès avoient pour base l'imitation de Jésus-Christ souffrant, dépouillé, anéanti pour le salut du genre humain. Thérèse fit de grandes choses pour la réforme de son ordre; mais, dans toutes ses opérations, on voit l'image de la mort de Jésus-Christ. Toujours des veilles, des tribulations, des contradictions; toujours les épreuves de la pauvreté; toujours la crainte de voir renverser le saint édifice, au moment qu'il paroissoit solidement établi. Qu'étoit-ce que Jean de la Croix, disciple et coopérateur fidèle de Thérèse? un mo-

dèle parfait de la mort mystique ; un homme qui ne demandoit d'autre récompense de ses travaux, que de souffrir et d'être méprisé pour Jésus-Christ; un homme qui avoit pris pour maxime que, pour être dans le tout de Dieu, il faut avoir perpétuellement la volonté de n'être rien en toutes choses.

La mort mystique est bien un fruit de la grâce et des mérites de Jésus-Christ; mais il ne fut pas borné à ne croître que dans la nouvelle alliance. Les saints de l'ancienne le cultivèrent, le goûtèrent, le transmirent à leurs disciples. Dans le chapitre admirable où l'Apôtre fait l'éloge de ces saints, on voit des hommes *dont le monde n'étoit pas digne*, parce qu'ils étoient morts au monde, et qu'ils ne vivoient que de la foi. *Ils menèrent une vie errante, dans l'indigence, dans l'oppression, dans la misère. Ils habitoient des déserts, des montagnes, des antres et des creux de rochers* (1); et cette succession d'hommes morts à tous les objets créés, s'est perpétuée jusqu'à Jean-Baptiste, précurseur de celui qui devoit donner la vie en sacrifiant la sienne, et en apprenant à ses disciples l'art sublime de mourir à eux-mêmes.

Quelle est donc, Seigneur, l'importance et la nécessité de la mort mystique puisque tous vos saints l'ont embrassée, pratiquée et enseignée ! A la vue *d'une si grande nuée de témoins*, ne dois-je pas dire, après votre Apôtre (2) ? Ah ! il est temps de *me délivrer de tout ce qui*

(1) Hebr. 11. 37, 38. — (2) *Ibid.* 12. 1, 2.

me charge, de renoncer aux amorces du péché qui m'environne de toutes parts, de courir par la patience au combat qui m'est proposé. Je *fixe les yeux sur vous, ô Jésus, auteur et consommateur de ma foi! Vous avez soutenu le tourment de la croix, sans vous mettre en peine de l'ignominie, et vous êtes assis sur le trône de Dieu à sa droite.*

C'est de là, Seigneur, que me viendront les secours puissans de votre grâce, pour entreprendre ce que vos amis de tous les siècles ont exécuté avec tant de courage et de succès. C'est sur vous seul que je fonde mes espérances; soutenez ma foiblesse, et apprenez-moi, comme à Augustin (1), que, sous votre divine protection et avec votre saint amour, je puis faire ce que tant d'autres ont fait quoiqu'ils fussent aussi foibles que moi. Ainsi soit-il.

DIXIÈME CONSIDÉRATION.

La solitude, premier moyen pour entrer dans la mort mystique.

Tous les exercices de la piété et de la mortification chrétienne sont des moyens pour entrer dans la mort mystique, parce qu'ils contribuent tous à réprimer nos passions. Mais cela n'empêche pas qu'on ne puisse en distinguer quelques-uns comme plus efficaces, ou plus assortis à la nature des combats que nous de-

(1) Confes. l. VIII, c. 11.

vons livrer à l'amour-propre, qui est le plus rebelle et le plus subtil de nos ennemis domestiques. Je pense d'abord à la solitude, et je pèse les avantages qui en résultent par rapport à cette mort spirituelle qu'il m'importe si fort d'établir en moi-même.

Ce qui s'y oppose le plus, c'est premièrement l'illusion des objets extérieurs, en second lieu; l'ignorance de ce qui se passe dans votre propre cœur, enfin l'extrême penchant que nous avons à nous estimer nous-mêmes. Les objets extérieurs nourrissent nos passions; l'ignorance de notre cœur nous empêche de connoître ses misères, sa foiblesse, son inconstance; l'estime de nous-mêmes nous laisse dans les ténèbres sur ce que Dieu attend de nous, et sur le besoin que nous avons de la grâce pour vaincre notre amour-propre. Or, la solitude lève ces trois grands obstacles. Elle est, dit saint Ephrem, notre mur et notre rempart contre les assauts du monde; elle nous apprend à discerner les mouvemens de notre cœur; elle nous fournit des remèdes certains contre la vanité.

Une des plus grandes preuves de notre corruption originelle, est l'opposition que nous éprouvons pour la solitude. Depuis que les sens ont repris l'ascendant sur nous, les objets sensibles nous enchantent. Nous voulons tout voir, tout entendre, essayer de tout, raisonner de tout, hors de ce qui concerne l'état de notre ame, et l'intérêt de notre salut. L'ennui succède bientôt à cette curiosité, parce que tout

ce qui nous environne est non-seulement borné, mais vaut beaucoup moins qu'une seule pensée de notre esprit, qu'un seul acte de notre volonté. Pour charmer cet ennui, nous courons après d'autres amusemens. Si nous sommes nés dans la grandeur et dans l'opulence, une foule de gens travaille à nous distraire. Si nous ne sommes que des hommes vulgaires, nous nous renfermons dans un cercle de riens; et toujours l'indigence du cœur se fait sentir, toujours nous roulons de désirs en désirs sans trouver jamais le repos; et nous parvenons au terme de notre carrière, vides de vertus, chargés de vices, comptables à Dieu de tous les momens perdus, c'est-à-dire, de la vie tout entière.

Au reste, on a beau faire des projets de piété ou même de perfection, sans la solitude on ne mourra jamais à soi-même : et pourquoi? c'est que, malgré les exercices de piété, on sera curieux de tout, ennemi du recueillement, plein de son propre mérite, jaloux du mérite des autres, délicat sur le point d'honneur, et jamais dans l'amour de l'abjection, qui est essentiel à la mort mystique. Oui, c'est la solitude qui donne le premier coup à l'amour-propre. Rendu à soi-même, on dit, dans le secret de son cœur : Qui suis-je? d'où suis-je venu? à qui dois-je retourner? qu'ai-je fait jusqu'ici? qu'ai-je gagné à m'égarer dans les sentiers du monde? où trouverai-je le vrai repos de mon ame? que m'importe l'estime du monde qui m'envi-

ronne? La lumière divine suggère une infinité d'autres pensées pleines de sagesse ; et cette solitude, si affligeante d'abord pour l'amour-propre, se change en un séjour délicieux.

« O solitude, s'écrioit saint Ephrem, échelle » du Ciel, source de la douceur, lumière de » l'ame, repos du cœur, joug léger, fardeau » agréable, frein des passions, école de la prière ! » « Oh ! qu'y a-t-il de plus charmant, » disoit saint Grégoire de Nazianze (1), qu'une » vie où, séparé du commerce des hommes, » fermant la porte de ses sens, recueilli en » soi-même, dégagé en quelque sorte des liens » du corps, on s'entretient avec Dieu, on reçoit en soi les impressions pures de la divinité, on devient comme le miroir de Dieu » même, on s'avance de lumière en lumière, » on s'élève jusqu'à converser avec les anges ? » Si quelqu'un de vous a éprouvé quelquefois » cet amour de la solitude, il comprend ce que » je dis. »

ONZIÈME CONSIDÉRATION.

L'oraison et l'exercice de la présence de Dieu, second moyen pour entrer dans la mort mystique.

Cette mort si précieuse et si nécessaire porte sur la connoissance de Dieu et de nous-mêmes ; « deux objets, dit saint François-de-Sales (2),

(1) Orat. 1. — (2) Lettre 820.

» dont l'un ravit à la dilection souveraine, et » l'autre ravale à l'abjection extrême. » J'approfondis, Seigneur, en votre sainte présence, cette pensée du saint évêque. Si je vous connois autant qu'il m'est possible avec le secours de votre grâce, j'aurai infailliblement l'avantage de vous aimer d'un amour généreux, d'un amour tendre, d'un amour constant; et si je me connois par la même lumière que vous me donnerez, il me sera impossible de ne pas avoir pour moi-même un mépris universel, et non pas un mépris borné à mes propres sentimens, mais le désir réel et effectif d'être méprisé de tout le monde.

Dans cette situation, au-dessus de laquelle, ô mon Dieu, il n'y a que la possession de votre royaume, mon amour-propre se réduit à ne plus exciter d'orages contre moi. Il frémira sans doute, mais comme un ennemi enchaîné; il fera des efforts pour rompre sa chaîne, mais votre saint amour la resserrera de plus en plus, et avec le mépris que j'aurai de moi-même, j'insulterai encore à ses efforts impuissans.

Je serai donc alors, Seigneur, dans la mort spirituelle, et ma vie sera cachée en vous. Or, sans l'oraison et sans l'exercice continuel de votre sainte présence, parviendrai-je jamais à ce degré sublime de perfection? Cela est aussi impossible qu'il l'est, dit saint Grégoire, de faire jaillir l'eau d'une fontaine sans la resserrer dans un canal d'où elle puisse remonter à la hauteur de la source dont elle descend.

Il n'y a de morts spirituels en ce monde que les hommes d'oraison, parce qu'il n'y a qu'eux qui se connoissent eux-mêmes, qui aiment Dieu, et qui se méprisent eux-mêmes. Quand saint Paul donnoit des leçons aux Colossiens, pour leur apprendre à se maintenir dans la mort mystique où ils étoient entrés par le saint baptême, il leur disoit : *Que la parole de Jésus-Christ soit en vous dans toute sa plénitude.... Instruisez-vous et animez-vous les uns les autres par des psaumes, par des hymnes, et par des cantiques spirituels, chantant à l'honneur de Dieu, du fond de vos cœurs, et faites tout au nom de Jésus-Christ* (1). Et quand le même apôtre donnoit aux Ephésiens toutes les armes spirituelles dont ils avoient besoin pour repousser et pour vaincre les ennemis du salut, il ajoutoit : *Faites sans cesse en esprit toutes sortes d'oraisons et de prières, employant même à cet exercice vos veilles avec toute la constance possible* (2). Voilà l'oraison assidue; voilà le saint usage de la présence de Dieu.

Sans l'oraison et la présence de Dieu, la solitude ne sera que le séjour de l'oisiveté ou de la misanthropie. Sans l'oraison et la présence de Dieu, les œuvres de charité ne seront que les fruits de l'empressement et de l'activité naturelle, quelquefois de la vanité et de l'ambition. Sans l'oraison et la présence de Dieu, les austérités du corps ressembleront aux sacrifices des Juifs charnels, qui, sans entrer dans l'esprit de

(1) Coloss. 3. 16, 17. — (2) Ephes. 6. 18.

la loi, se contentoient de répandre le sang des animaux sur l'autel du Seigneur. Sans l'oraison et la présence de Dieu, la prédication de l'Evangile ne sera, pour me servir des termes de l'Apôtre, que *comme un airain sonnant, et une cymbale retentissante* (1). Sans l'oraison et la présence de Dieu, l'étude des divines Ecritures ne sera qu'un exercice de curiosité propre à nourrir l'amour-propre. « Ce sera, dit saint Grégoire (2), » se remplir de la plénitude du livre, et non de » la plénitude de la parole de Dieu. »

Ah! Seigneur, l'époque de ma mort spirituelle et de ma vie sera celle de mon assiduité à l'oraison, et de ma fidélité à l'exercice de votre sainte présence. Je sens la vérité de ce principe, qui est sans équivoque et sans restriction. M'est-il donc si difficile d'en faire, avec votre sainte grâce, l'application à ma conduite? Eh! mon Dieu, « vous êtes toujours près de moi (3); » vous vous offrez toujours vous-même, disoit » votre serviteur Augustin; je n'ai qu'à vous » aimer, et vous vous approchez; je n'ai qu'à » vous aimer, et vous habitez dans moi (4). Je » n'ai qu'à vous désirer, et je suis en oraison (5). » Ah! je serois trop avare si vous ne me suffi- » siez pas (6), si les promesses de Jésus-Christ » ne remplissoient pas tous mes désirs (7). » C'en est fait, ô mon Dieu, j'entre dans la voie où vos saints s'étoient avancés à si grands pas. Faites

(1) 1 Cor. 13. 1. — (2) Lib. IV, in 1 Reg. n.° 49. — (3) Serm. 21. n.° 2. — (4) Serm. 34. n.° 5. — (5) Serm. 80. n.° 7. — (6) Serm. 19. n.° 5. — (7) Serm. 78. n.° 5.

qu'à l'exemple de votre grand Apôtre, *l'homme intérieur se renouvelle en moi de jour en jour, tandis que l'extérieur s'affoiblit :* donnez-moi l'esprit d'oraison, afin que *je ne considère plus les choses visibles et temporelles, mais uniquement les choses invisibles, les biens de l'éternité* (1).

DOUZIÈME CONSIDÉRATION.

La sainte communion, troisième moyen pour entrer dans la mort mystique.

JÉSUS-CHRIST, voulant laisser aux hommes le sacrement de son corps et de son sang, commença par faire ces admirables promesses : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous.... Celui qui mange ma chair et boit mon sang, a la vie éternelle : il demeure en moi, et moi en lui.... Comme le Père, qui est vivant, m'a envoyé, et que je vis pour le Père ; de même celui qui me mange vivra aussi pour moi.... Celui qui mange de ce pain-ci vivra éternellement* (2).

Ces oracles sacrés nous sont très-connus. Nous savons qu'ils sont le fondement du dogme sublime de la présence de Jésus-Christ dans l'eucharistie. Nous entrons dans les sentimens d'une profonde vénération à l'égard de cet auguste mystère, où notre Dieu et notre Sauveur opère tant de miracles pour se donner à nous.

(1) 2 Cor. 4. 16, 18. — (2) Joan. 4. 54, 59.

Nous

Nous regardons le sacrement de nos autels comme le plus précieux trésor de l'Eglise.

Mais pensons-nous que ce banquet céleste soit pour nous le principe de la mort spirituelle ; qu'en y participant, nous prenions l'engagement de mourir à nous-mêmes pour ne vivre qu'à Jésus-Christ ; que nous trouvions dans cette manne sacrée un des moyens les plus efficaces pour dompter les ennemis qui s'opposent avec tant de force à l'établissement du royaume de Dieu en nous ? Il est cependant très-facile de saisir ces grandes vérités.

Puisque Jésus-Christ, quand nous le recevons dans son sacrement, demeure en nous et que nous demeurons en lui, il doit donc remplir toute la capacité de notre cœur, et l'amour déréglé de nous-mêmes doit lui céder la place. Saint Augustin explique cela en style allégorique, mais d'une manière très-sensible (1) : « Faites attention, dit-il, à l'amour de l'homme ; » c'est la main de son ame. Si cette main tient » déjà quelque chose, elle ne peut en tenir une » autre. Pour qu'elle puisse tenir ce qu'on lui » présente, il est nécessaire qu'elle abandonne » ce qu'elle tenoit auparavant. Ainsi celui qui » aime le siècle ne peut aimer Dieu : sa main » est occupée ; il faut qu'elle renonce à cet » amour du siècle, si elle veut commencer à aimer Dieu. » D'après ce raisonnement, il est visible que, pour préparer une demeure en nous à Jésus-Christ présent dans l'eucharistie, il faut

(1) Serm. 125. n.° 7.

que l'amour déréglé de nous-mêmes sorte de notre ame. Et voici d'abord comment nous devons être morts au péché, avant que de nous asseoir à la table de Jésus-Christ.

Cette première mort n'empêcheroit pas que nos passions, qui tendent toujours aux biens terrestres et à l'excès, ne fissent de grands efforts pour rentrer dans notre cœur, et pour y tenir le premier rang : mais la présence de Jésus-Christ réprime ces ennemis domestiques; elle nous unit à lui par les liens d'un amour tout contraire à celui de notre vieil homme; elle augmente la vie de notre ame, elle frappe des coups de mort sur nos penchans vicieux : et c'est là le grand avantage de la communion fréquente, pourvu que nous sachions répondre par notre ferveur, qui est encore un don de Jésus-Christ, aux vues de miséricorde que ce divin maître a sur nous. Ainsi, la mort mystique se perfectionne, les passions se taisent peu à peu, l'amour-propre se ralentit, le *moi* charnel et corrompu succombe sous les traits de l'amour divin.

Oh! quels miracles ne produit pas le corps adorable de Jésus-Christ dans les ames qui ont la sainte ambition de s'établir, autant qu'il leur est possible, dans la mort mystique! C'étoient, dit saint Augustin (1), analysant le texte de l'Evangile, où le père de famille appelle un grand nombre de personnes à son festin (2), « c'étoient des mendians, et ils se sont enrichis à

(1) Serm. 112. n.° 8. — (2) Luc. 14. 16.

» la table de celui qui s'est fait pauvre pour
» nous. C'étoient des malades, et ils ont été
» guéris en prenant place au festin de celui qui
» a dit qu'il étoit venu non pour ceux qui se
» portent bien, mais pour les infirmes. C'étoient
» des aveugles qui ont dit, en s'asseyant par-
» mi les convives du père de famille : Seigneur,
» éclairez nos yeux, comme ceux du Prophète,
» afin que nous ne soyons pas ensevelis dans
» le sommeil de la mort! » Et que pensoit saint Jean Chrysostôme des fruits de la divine eucharistie? Ah! disoit-il (1), « ceux qui sortent
» de la table de Jésus-Christ ne respirent que
» le feu du saint amour; ils sont, contre les
» ennemis du salut, comme des lions, ils font
» trembler toutes les puissances de l'enfer. »
Et quand ce saint docteur vouloit exhorter son peuple à réprimer les mouvemens impétueux des passions : « Pensez, disoit-il (2), à la table sa-
» crée où vous vous êtes présentés, à la nour-
» riture céleste que vous avez prise, aux saints
» anges qui vous ont accompagnés dans la par-
» ticipation des saints mystères, au baiser du
» Seigneur que vous avez reçu. » Comment s'exprimoit saint Cyrille d'Alexandrie sur les effets admirables de ce sacrement? « Jésus-Christ qui
» demeure en nous, apaise les révoltes de no-
» tre chair, fortifie la piété, dissipe les trou-
» bles de l'ame, guérit ses maladies, la relève
» de ses chutes (3). » Saint Bernard ne faisoit

(1) Homil. 46. al. 45. in Joan. n.° 3. — (2) Homil. in diem nat. J. C. n.° 7. — (3) Comment. in Joan. l. IV, cap. 2, ad fin.

point difficulté de dire que « si nous nous sen-
» tions moins portés à la colère, à l'envie, à
» l'impureté, en un mot, à quelques mouvemens
» déréglés que ce fût, nous devions en rendre
» grâces au corps et au sang de Jésus-Christ,
» parce que c'est une preuve que la vertu du
» sacrement opère dans nous (1). »

Ces saints docteurs étoient donc persuadés qu'un des moyens les plus propres à vaincre nos passions, à redresser nos penchans déréglés, et par conséquent à nous établir dans la mort spirituelle, est la participation de la divine eucharistie, pourvu, comme ils le supposent toujours, et comme saint François de Sales l'observe après eux, « qu'on s'en approche avec la
» foi, la pureté et la dévotion convenables (2). »

Ah! c'est surtout le défaut de foi qui nous empêche de recueillir tous les fruits de cet adorable sacrement : c'est ce qui faisoit gémir saint Pierre Chrysologue ; sa pensée est admirable, et ne devroit jamais sortir de notre mémoire. Après avoir expliqué l'Evangile où est racontée la guérison de cette femme qui toucha simplement la robe de Jésus-Christ, et qui fut délivrée du mal dont elle étoit tourmentée depuis douze ans (3), le saint docteur s'écrie (4) : « Malheureux que nous sommes! nous rece-
» vons tous les jours le corps du Seigneur, et
» nous ne sommes pas guéris de nos blessures.
» Ce n'est pas Jésus-Christ qui manque aux mala-

(1) Serm. in Cœn. Dom. n.° 3.—(2) Lettre 257.—(3) Matth. 9, 20, 21, 22.—(4) Serm. 33 et 34.

» des ; ce sont les malades qui manquent de foi.
» Voyez, chrétiens, ce que vous enseigne l'exem-
» ple de cette femme : elle saisit l'occasion du
» passage de Jésus-Christ ; elle touche en secret
» le bas de sa robe, elle est guérie sur-le-champ;
» et Jésus-Christ, qui demeure dans vous par
» la communion de son corps et de son sang,
» ne guériroit pas vos plaies si vous aviez au-
» tant de foi que cette malade ? »

Ceci me touche, Seigneur, et me fait connoître la cause principale de mes misères. Il me semble que je désire mourir à moi-même. Je sens l'excès des maux que l'amour-propre fait naître et entretient dans mon ame. J'approche de vos saints mystères, et je me trouve encore tout vivant de ma vie naturelle et mondaine. Pourquoi ? c'est que je ne mets pas, comme cette femme de l'Evangile, toute ma confiance en vous ; c'est que je ne vous demande pas avec humilité la délivrance de mes infirmités spirituelles ; c'est que je ne vous écoute pas dans le fond de mon cœur, lorsque vous vous unissez à moi dans votre sacrement. Que de choses, ô mon Dieu, vous dites à vos amis quand ils vous reçoivent en esprit de foi ! quels encouragemens vous leur donnez pour avancer dans la perfection! que de reproches pleins de tendresse vous leur faites sur leur tiédeur et sur leur indifférence! quelles lumières vous leur communiquez pour se décider dans leurs doutes, pour combattre avec force les ennemis de leur salut, pour réussir dans les entreprises qui intéressent votre

gloire! Quand je communie, je dois, selon la doctrine de votre Apôtre (1), *annoncer votre mort*, c'est-à-dire, en rappeler le souvenir, en recueillir les fruits. Eh! cette sainte mort doit donc s'opérer en moi, se retracer en moi, se perpétuer en quelque sorte par la mort de mes habitudes vicieuses.

Seigneur Jésus, ce sujet est infini, parce que votre amour, dans le sacrement de votre corps adorable, est sans bornes; parce que mes besoins sont innombrables : parce que la mort spirituelle, à laquelle j'aspire, doit être sans restriction, sans modification, sans partage et sans relâche. Oui, je dois être désormais l'holocauste que le feu de votre amour réduise en cendres. Et pour renfermer dans une seule pensée, qui n'est pas de moi, mais d'un de vos fidèles serviteurs (2), tout le fruit de ces saints Exercices, « je dois mourir à tous les goûts » flatteurs de l'amour-propre, m'humilier, » aimer l'obscurité et le mépris, et ne tendre » qu'à vous seul. » *Amen, fiat, fiat.*

(1) 1 Cor. 11, 26. — (2) Fénélon, Lettre 57.

SEPT DEGRÉS
DE PERFECTION.

PRÉLUDE.

La perfection essentielle consiste dans l'amour de Dieu ; mais il y a plusieurs degrés dans cet amour, et le plus élevé est celui de l'union, qui « consiste, dit saint Jean de la Croix (1), » en ce que la volonté de l'homme est trans- » formée en la volonté de Dieu. »

Dans un siècle critique comme le nôtre, et d'autant plus critique qu'il s'éloigne plus des voies de Dieu, on a voulu décrier ce langage d'ailleurs si simple et si conforme aux principes de la religion. On a dit que la transformation de la volonté de l'homme en celle de Dieu, étoit une expression vide de sens, ou une doctrine pleine d'illusion. Mais les saints en ont jugé tout autrement. Ils nous ont appris que l'ame est en quelque sorte transformée en Dieu, quand la volonté de Dieu est la règle unique qu'elle consulte, le motif unique qui la fait agir en toutes choses. N'est-ce pas là en effet ce que le grand

(1) Montée du Carmel, liv. I, c. 11, pag. 28.

et la volonté humaine, quelles instructions ne nous avez vous pas laissées, par vos discours et par vos exemples, sur l'excellence de la volonté de Dieu, et sur le droit à nos hommages qu'elle a dans tous les temps et dans toutes les circonstances! Dès votre entrée dans le monde, vous avez dit : O mon Père, *les sacrifices de la loi ne vous sont point agréables ; mais vous m'avez donné un corps, et je viens pour accomplir votre volonté* (1). Dans toutes les époques de votre vie, vous n'avez fait aucune démarche, vous n'avez proféré aucune parole qui ne fût dirigée à l'accomplissement des desseins de votre Père céleste. Toujours vous répétez dans votre saint Evangile, que votre aliment est de faire la volonté de celui qui vous a envoyé ; que c'est pour exécuter ce qu'il vous a commandé que vous êtes descendu du Ciel ; que votre mission consiste à faire et à enseigner ce qui est de son bon plaisir. Et dans cette douloureuse scène où le calice d'amertume vous fut présenté, vous n'eûtes d'autre appui que le sentiment de votre soumission : *O mon Père*, dites-vous alors baigné d'une sueur de sang (2), *que votre volonté se fasse, et non la mienne.*

Une ame fidèle peut-elle réfléchir sur ce grand modèle de toutes les vertus, sans concevoir les plus hautes idées de Dieu? En s'unissant à Jésus-Christ courbé sous le poids des décrets divins, peut-elle ne pas se dire à elle-même : Voilà

(1) Hebr. 10. 5, 6, 7. — (2) Luc 22. 42.

l'Homme-Dieu victime de la volonté de l'Eternel. Qu'est-ce donc que cette suprême volonté? D'un seul acte émané de sa puissance, elle a tiré du néant la terre et les cieux, elle a foudroyé les anges rebelles, elle a submergé des millions d'hommes coupables, elle a ouvert les abîmes de la mer sous les pas d'une nation entière; elle a renversé des empires, détrôné des monarques, réduit des peuples à la servitude. Tous les jours encore elle nous étonne par les phénomènes de la nature, qui est son ouvrage, et qui obéit à sa voix. Mais qu'est-ce que tous ces prodiges en comparaison du grand sacrifice d'obéissance que Jésus-Christ offre à son Père?

Ah! Seigneur, *vous seul êtes dans le sein du Père* (1), et vous seul avez pu connoître les droits du Père sur votre volonté. *Vous avez été offert parce que vous l'avez voulu* (2), mais vous l'avez voulu parce que c'étoit la volonté du Père. O volonté suréminente du Père céleste! je ne peux vous connoître en vous-même, parce que je suis dans les ténèbres de cette vie mortelle; mais en Jésus-Christ *obéissant jusqu'à la mort de la croix* (3), je vous distingue de toutes les volontés des anges et des hommes; je vous adore comme la volonté unique à laquelle tout doit être soumis. Que ce rayon de lumière dissipe donc aujourd'hui la nuit qui enveloppe mes sens, mon esprit et ma volonté. Que j'apprenne aujourd'hui à consulter dans

(1) Joan. 1. 18. — (2) Isa. 53. 7. (3) — Phil. 2. 8.

toutes mes démarches le bon plaisir de mon Père et de mon Dieu, afin que, selon la parole de Jésus-Christ mon Sauveur, la volonté divine s'exécute en moi dès cette vie, comme elle s'accomplit éternellement dans le Ciel. Ainsi soit-il.

SECOND DEGRÉ.

Connoître les principes et l'étendue de la volonté de Dieu par rapport à notre conduite.

Il ne suffit pas d'avoir des idées sublimes de la volonté de Dieu, considérée en elle-même; ce ne seroit là qu'une connoissance spéculative et stérile : il s'agit de nous élever par degrés à l'union intime avec Dieu; et ce plan de perfection ne peut s'exécuter sans nous bien pénétrer d'abord des principes et de l'étendue de la volonté divine par rapport à notre conduite. C'étoit là l'objet de la prière du Prophète dans le psaume admirable où il ne s'occupe que du désir de connoître la loi de Dieu, les décrets de Dieu, les commandemens de Dieu, les dispositions de sa justice, de sa vérité (1).

La volonté de Dieu par rapport à nous se manifeste d'abord par la loi qu'il a donnée aux hommes, dès l'origine du monde, pour les éclairer dans les voies de la justice, pour les conduire au bonheur. Nulle législation humaine n'est aussi parfaite; et ce qu'on remarque de juste et de légitime dans toutes les lois émanées

(1) Ps. 118.

des hommes, est fondé originairement sur la loi divine. A quoi se bornent d'ailleurs toutes les ordonnances des maîtres de la terre ? à prescrire des actions extérieures, à réprimer et à punir des scandales, à maintenir l'ordre politique des sociétés, à conserver l'équilibre de la paix parmi les citoyens. Nulle de ces dispositions légales ne commande par elle-même au cœur et à ses affections; et la raison en est bien simple: comment les législateurs, qui n'étoient que des hommes, auroient-ils pu savoir quand et comment leurs lois auroient été respectées ou méprisées ? Il n'y a que la loi divine qui parle à l'intérieur, parce qu'il n'y a que Dieu qui sonde les cœurs, qui développe les pensées, qui juge de ce qu'il y a de plus secret dans les facultés de l'ame. Lui seul a donc pu commander la pratique des vertus, et mettre un frein aux inclinations vicieuses. Lui seul, par la même raison, a pu mettre dans la loi une sanction qui intéresse l'homme tout entier, qui l'intéresse dans tous les momens de sa vie. Elle consiste cette sanction dans la promesse des récompenses, et dans la menace des châtimens : promesses et menaces dignes du législateur, puisqu'elles sont liées à un état futur qui doit être éternel; promesses et menaces dont la conscience représente sans cesse l'importance et la justice. Oh! que la volonté du maître suprême se manifeste éloquemment par ce cri intérieur qui nous presse de lui obéir, qui nous reproche de lui avoir résisté, qui nous fait goûter

la paix attachée à l'obéissance, et qui jette le trouble dans notre ame quand nous osons être rebelles!

Dieu a toujours déclaré ses volontés par cette loi primitive qu'il a gravée dans tous les cœurs; mais comme les passions, suites malheureuses du péché, avoient obscurci, dès les premiers temps, cette grande lumière, il a voulu qu'elle fût remise en évidence par le ministère du conducteur de son peuple; il l'a renouvelée plus magnifiquement encore par le médiateur unique de tout le genre humain, par l'Homme-Dieu envoyé du Ciel pour développer tout le plan des volontés divines.

Etudions le Testament de Jésus-Christ, et nous y verrons tous les principes et tous les détails de nos devoirs, c'est-à-dire, tout ce que Dieu exige de nous par rapport à son culte, par rapport à l'union entre tous les hommes comme membres de la grande famille, enfin par rapport à notre propre conduite. Cette admirable législation embrasse tous les états, répond à toutes les époques de notre vie, règle toutes les professions, dirige dans toutes les circonstances, prépare à tous les événemens, console dans toutes les tribulations, remédie à tous les maux, donne des forces pour vaincre toutes les difficultés. C'est elle qui anime à la vertu par les motifs les plus touchans, qui détourne du crime par la terreur des plus grandes peines; qui purifie l'homme dès son entrée dans le monde; qui l'instruit dès qu'il fait usage

de sa raison; qui lui développe ce qu'il doit à ses proches, à ses maîtres, à ses égaux, à ses inférieurs; qui le prémunit contre la séduction du monde et de l'amour-propre; qui le relève quand il a eu le malheur de faire des chutes; qui lui ouvre les routes de la perfection, quand la grâce le sollicite d'y entrer; qui répand la douceur sur tous les instans de sa vie par l'onction du saint amour.

Quelles ressources ne nous fournit pas cette sainte loi, dans l'autorité de l'Eglise, pour affermir notre foi; dans les sacremens, pour remédier à notre foiblesse; dans le pain de la parole, pour augmenter nos lumières; dans la communion des saints, pour nous enrichir des mérites et des exemples de nos frères! Mais que ne nous donne-t-elle pas en nous unissant sans cesse à Jésus-Christ, soit dans l'oraison, soit dans la participation de son corps adorable; en nous faisant ressouvenir qu'il est notre Sauveur, notre chef, notre médiateur auprès de son Père, et qu'il veut nous faire part de sa gloire dans l'éternité, après nous avoir comblés de bienfaits dans le temps!

Pouvons-nous donc ignorer les desseins de Dieu sur nous, depuis que Jésus-Christ nous les a déclarés par lui-même, et par la bouche de ses saints disciples qu'il a chargés de nous parler en son nom? Nous avons beaucoup de devoirs à remplir, beaucoup de combats à li-
vrer, beaucoup d'ennemi [illegible] ıcre, beaucoup
verses à essuyer; [illegible] ıs-Christ est

à notre tête : il a rempli la loi dans toute son étendue; il a teint de son sang la route où nous devons marcher après lui ; il est entré dans le Ciel pour nous y préparer des places ; il verse sur nous des torrens de grâce, et la récompense qu'il nous destine est éternelle.

Tel est le second degré qui se présente dans la route de perfection où nous voulons entrer. Ce degré, il est vrai, regarde tous ceux qui ont à cœur l'affaire importante du salut ; mais n'oublions jamais que le sommet le plus sublime du christianisme a pour base la science de l'Evangile. Combien de prétendus parfaits ne sont pas même de véritables chrétiens ! Combien ont aspiré à l'union intime avec Dieu, sans avoir médité les principes de la loi divine ! Ils ont fait des chutes déplorables, parce qu'ils n'ont pas su distinguer la voix de Jésus-Christ de la voix du tentateur.

O Seigneur ! je dis avec votre Prophète : *Heureux celui qui établit sa volonté dans votre sainte loi, et qui s'en occupe jour et nuit ! Il sera comme un arbre planté le long du courant des eaux ; au temps de la récolte il donnera d'excellens fruits* (1). Ce temps, ô mon Dieu, sera celui où vous me demanderez compte de toutes les actions de ma vie ; et votre saint Evangile sera la règle qui décidera de mon sort. Ne permettez pas qu'alors je sois exclu de l'assemblée des justes, c'est-à-dire, de ceux que leur fidélité à la loi fera paroître sans crainte au pied de

(1) Ps. 1. 2, 3.

votre tribunal redoutable, tandis que les pécheurs disparoîtront comme la poussière qui est le jouet des vents. Que je connoisse toute l'étendue de votre sainte volonté, afin que je sois reconnu de vous à ce moment qui est la fin du temps et le commencement de l'éternité. Ainsi soit-il.

TROISIÈME DEGRÉ.

Considérer la volonté de Dieu dans le rapport qu'elle a avec le bien et le mal qui se trouvent dans le monde.

Nos réflexions sur les principes et l'étendue de la volonté divine seroient imparfaites, si nous négligions de la considérer par rapport au bien et au mal qui se trouvent dans le monde. Dès que nous faisons usage de notre raison, nous remarquons que cette terre, où nous voyageons pour arriver au terme de l'éternité, est d'une part remplie des bienfaits du Seigneur, et de l'autre couverte de maux et inondée de crimes. L'idée que nous avons de la Providence qui gouverne tout, ne nous permet pas de croire qu'elle soit indifférente sur cet état du monde. L'expérience que nous avons de la bonté divine nous persuade assez que nous tenons d'elle tous les biens dont nous jouissons. Les preuves que nous avons de la puissance de l'Etre infini nous démontrent qu'il pourroit détourner tous les maux que nous souffrons, et arrêter le cours de tous les crimes qui nous font gémir

en sa présence. Ces maux et ces crimes existent cependant; ils se succèdent, ils se multiplient avec les races humaines; et ce fait, si évident par lui-même, pourroit ébranler notre foi ou altérer notre confiance, si nous ne réfléchissions pas, d'après les principes de la révélation et la doctrine des saints, sur les rapports de la volonté divine aux biens qu'elle distribue avec abondance, et aux maux tant physiques que moraux qu'elle laisse subsister dans cette vie. Tel est l'objet de ce troisième degré, très-nécessaire pour la perfection de nos connoissances sur la volonté de Dieu, et très-intimement lié au projet que nous avons formé de tendre, sous la direction de la grâce, à l'union divine.

Dieu étant un être très-simple, sa volonté considérée en elle-même est unique, puisqu'elle n'est pas distinguée de l'essence divine; mais elle a pour terme, en ce monde, deux objets fort différens; tous les biens d'une part, et tous les maux de l'autre. Les biens composent une classe très-nombreuse, puisque c'est tout ce qui contribue ou peut contribuer à la gloire du saint nom de Dieu, et à notre bonheur. D'où il est aisé de conclure qu'on ne doit pas même exclure de cette classe les maux physiques dont nous sommes si souvent tentés de nous plaindre. Ainsi, les infirmités du corps, l'intempérie des saisons, la perte des biens temporels, la disette avec ses rigueurs, la guerre avec ses fléaux, la peste avec ses ravages, les vexations, les humiliations, et mille autres événemens que nous ap-

pelons des calamités, sont, dans l'ordre de la volonté divine, de véritables biens. Ils combattent à la vérité les penchans de la nature, ils excitent des sensations douloureuses : ils n'auront point lieu dans le séjour de la bienheureuse éternité; mais, dans le cours de notre pélerinage sur la terre, Dieu nous les envoie pour purifier nos vertus, pour nous détacher des affections terrestres, pour combler la mesure de nos mérites, pour nous donner quelques traits de ressemblance à Jésus-Christ, le chef et le modèle des prédestinés. Ces épreuves, que nous regardons comme des maux, entrent donc dans le plan de notre sanctification ; et si nous savons en faire l'usage que la bonté de Dieu se propose, ce sont des grâces dont nous devons lui témoigner notre reconnoissance.

L'autre objet de la volonté divine est le mal moral, que Dieu n'a point fait, que sa justice réprouve, que sa puissance pourroit empêcher, mais que sa sagesse permet pour des fins très-dignes d'elle, quoiqu'elles nous soient souvent inconnues. Ce mal est le péché, la révolte contre Dieu, l'œuvre que nous inspire l'esprit de ténèbres, la souveraine misère de l'homme, la mort spirituelle de l'ame. Nous devons à Dieu, à nos frères, et à nous-mêmes, d'en arrêter le cours, et d'en écarter la cause, d'en prévenir les effets, d'en expier la malice, d'en effacer la tache, d'en gémir dans le secret de nos cœurs. Mais, comme la nature de l'homme est inclinée au mal depuis la révolte du chef de tout le genre

nous voudrions juger du plan immense que s'est tracé la sagesse infinie, et à peine en apercevons-nous les premiers traits. C'est un édifice dont l'architecte est l'Eternel, et nous oserions en assujettir les proportions à nos foibles lumières! C'est le secret du roi de tous les siècles, et nous croirions pouvoir en dévoiler le mystère! O Seigneur, s'écrioit le Prophète, *vos jugemens sont un abîme sans fond* (1)! *O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu*, s'écrioit le grand Apôtre (2): *que ses jugemens sont incompréhensibles, et que ses voies sont au-dessus de tout ce qu'on en peut découvrir! Qui a pénétré les pensées du Seigneur, et qui a été de son conseil?*

Elevons-nous donc, dans ce troisième degré, non au désir téméraire de sonder les desseins de Dieu, mais au sentiment d'admiration qu'inspire la sainteté, la sagesse et l'étendue de ses volontés. Croyons que sa providence ineffable dirige tout à des fins très-dignes d'elle. Ne soyons étonnés ni des révolutions qui changent la face du monde, ni des tempêtes qui l'agitent; mais attendons en paix le jour éternel où toute langue s'écriera: *Vous êtes juste, Seigneur, vous êtes la sainteté même, tous vos décrets sont marqués au sceau de l'équité* (3). *A vous seul appartient l'honneur et la gloire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il* (4).

(1) Psaume 35. 7. — (2) Rom. 11. 33, 34. — (3) Apoc. 16. 5, 7. — (4) 1 Tim. 1. 17.

QUATRIÈME

QUATRIÈME DEGRÉ.

Nous bien convaincre de la foiblesse de nos lumières, et des penchans vicieux de notre volonté.

Les trois premiers degrés de cette échelle mystique nous élevent à Dieu, et celui-ci nous abaisse en sa présence; mais ce n'en est pas moins un degré qu'il est nécessaire de franchir pour arriver au sommet de la perfection. Nous ne connoissons Dieu qu'imparfaitement, et nous nous connoissons peut-être encore moins nous-mêmes. C'est donc à l'étude de nous-mêmes que nous devons porter ici toutes nos vues : étude la plus sérieuse, et pour laquelle nous avons besoin d'être éclairés de celui qui sonde les cœurs et qui en développe tous les replis. O Seigneur, disoit saint Augustin, dans la ferveur de ses confessions (1), « je sais quelque chose de vous, » que je ne sais pas de moi-même. Je sais que » votre sainteté est inviolable, et j'ignore quel- » les sont les tentations qui sont au-dessus de » mes forces. Ce que je sais de moi-même, je » le tiens de vous, et ce que j'ignore me sera » inconnu jusqu'à ce que vous m'éclairiez de vo- » tre lumière. »

Dieu nous ayant faits à son image, il y a dans notre ame quelques traits de ressemblance avec l'Être divin. Notre esprit représente le Verbe

(1) Confes. l. X, c. 5.

éternel, qui est la pensée du Père; notre volonté représente l'Esprit saint, qui est l'amour du Père et du Fils. Mais dans Dieu, tout est lumière, force, sainteté; et dans nous que d'obscurités, de foiblesses, de penchans dépravés! Avant le péché, l'image de Dieu empreinte dans l'homme n'étoit encore qu'un foible rayon de la majesté du créateur; mais ce rayon étoit pur et lumineux. L'homme distinguoit le vrai sans contention d'esprit; il aimoit le bien essentiel, qui n'est qu'en Dieu, sans être troublé par la foule des faux biens que présentent les sens. La vérité de Dieu l'éclairoit, la force de Dieu le soutenoit, l'amour de Dieu le sanctifioit. « Deux grands » maux, dit saint Augustin (1), sont entrés dans » le monde par le péché: l'erreur et la foiblesse. » L'homme, déchu de l'état d'innocence, se » trouve entre deux écueils: ou il ne sait pas » ce qu'il doit faire; et il tombe en s'égarant; » ou il sait quel est son devoir, et il n'a pas la » force de l'accomplir. »

A ces deux maux si funestes se joint la dépravation de la volonté: elle est inclinée vers le mal parce qu'elle a perdu l'amour du vrai bien, qui est l'amour de Dieu, et qu'à ce saint amour elle a substitué l'amour déréglé et immodéré d'elle-même; amour qui est inséparable de la vanité, de cette estime fausse et méprisable que l'homme a toujours de sa personne, de son prétendu mérite, de ce qu'il imagine devoir lui donner un rang distingué parmi ses semblables.

(1) Serm. 182. n.° 6.

Oui, l'estime de nous-même est ce qui fomente notre amour-propre; c'est le séducteur perpétuel de notre volonté; c'est le maître impérieux qui dispute sans cesse à Dieu l'empire de notre cœur.

Pour nous avancer dans les voies de Dieu, que dis-je? pour entrer même dans cette route de lumière, commençons donc par bien connoître notre vanité afin de la combattre avec avantage, et soyons sûrs qu'en attaquant ce monstre, nous déclarons la guerre à tous les ennemis du salut, à toutes les légions de l'enfer. Mais, Seigneur, cette vanité, cette estime de moi-même n'est-elle pas une sorte de mystère, et, sans l'abondance de vos grâces, puis-je découvrir tous les artifices de cet ennemi domestique? Les autres passions n'ont communément qu'un objet; et celle-ci réunit les extrémités qui par elles-mêmes sembleroient inconciliables; la hauteur avec la bassesse, l'idée de l'excellence avec les pensées méprisables, la soif de l'honneur avec des sentimens qui provoquent la honte quand ils se manifestent. La vanité suggère le crime, et prend le voile de la vertu; elle est audacieuse et hypocrite; elle nous accompagne dans le tourbillon du monde, et elle nous suit dans le silence de la solitude; elle est dans les sociétés de plaisir, et dans l'assemblée des saints; elle s'empare du palais des princes, et elle se glisse dans la cabane du pauvre; elle est sous la pourpre et sous le cilice, sous la plume de l'homme de lettres et sous la main laborieuse de l'artisan.

O vanité! qui pourra tenir compte de tes attaques subites, et de tes ruses secrètes? En exaltant l'humilité, on te donne de nouvelles armes; en t'accablant de reproches, on brûle de l'encens sur ton autel; en dévoilant tes artifices, on tombe dans tes piéges! Combien d'erreurs, d'hérésies, d'impiétés, sont sorties de ton sein! Combien de pécheurs ont fermé leur cœur aux touches de la grâce, parce que tu les retenois dans tes liens! Combien d'ames seroient parvenues au sommet de la perfection, si elles avoient eu le courage de renoncer à tes illusions!

Mais, Seigneur, il s'agit ici de moi-même: je suis l'esclave volontaire du tyran que je déteste et que je flatte. Je ne suis rien, Seigneur, en votre présence, et je suis tout vis-à-vis de ce *moi* qui m'accable de son joug. Je dois ne vivre que pour la gloire de votre saint nom, et je sacrifie sans cesse à votre plus grand ennemi. J'aspire à la perfection de votre amour, et dans tous les momens de ma vie je me livre à l'intérêt bas et méprisable de ma vanité. O Jésus, mon Sauveur, que tous vos prophètes ont bien saisi la grandeur de votre caractère et la sagesse de vos conseils, quand ils ont prédit vos humiliations profondes, vos anéantissemens prodigieux! C'étoit pour nous apprendre qu'en vous revêtant de notre nature, vous porteriez le coup mortel à notre vanité; que vous feriez voir en votre personne ce que l'homme doit être pour rendre à Dieu seul l'hommage qui lui est dû. C'est donc en vous imitant, en chérissant les opprobres

de votre croix, en désirant de les partager avec vous, que je me placerai au rang qui me convient. Aurois-je le malheur, ô mon Dieu, de me séduire moi-même, en déclarant que je me dévoue à votre sainte abjection? Non, Seigneur, si, par l'influence de votre puissante grâce, je désire sincèrement et de toute l'étendue de mon cœur d'être méprisé des hommes. Ce degré est sublime, mais des millions de saints l'ont franchi à votre suite. Accordez-moi de leur ressembler en ce point, et dès lors j'aurai la confiance de me compter au nombre de vos véritables disciples. Ainsi soit-il.

CINQUIÈME DEGRÉ.

Nous exercer à la pratique de la pureté d'intention.

Jésus-Christ disoit à la multitude assemblée autour de lui sur la montagne : *Votre œil est la lumière de votre corps; si votre œil est pur, tout votre corps sera éclairé; mais si votre œil est vicié, tout votre corps sera dans les ténèbres* (1). Il vouloit nous apprendre que tout l'état de notre ame dépend de notre intention; que si elle se porte à faire la volonté de Dieu en toutes choses, nous serons très-riches en mérites, et très-élevés en perfection; qu'au contraire, si notre intention n'a pour objet que de satisfaire notre

(1) Matth. 6. 22, 23.

Nous sommes dans la route de l'Evangile, et nous aspirons même à la perfection du christianisme. Il est donc nécessaire de nous élever aux motifs les plus purs de la religion, de sanctifier toutes nos démarches par l'excellence de ces motifs, de les diviniser en quelque sorte par leur union avec la sainte et adorable volonté de Dieu, de leur donner un mérite qui les rende dignes de Jésus-Christ, et qui nous fasse reconnoître de lui pour ses fidèles disciples. *Soyez mes imitateurs*, disoit l'Apôtre (1), *comme je le suis de Jésus-Christ;* et en quoi consistera cette imitation, sinon, comme il l'expliquoit lui-même, en ce que Jésus-Christ *dirigeoit toutes ses démarches*, et fixoit tous ses désirs. *Soyez parfaits*, disoit Jésus-Christ (2), *comme votre Père céleste est parfait.* Cela ne signifie pas qu'il nous soit possible d'égaler Dieu en perfection, mais seulement qu'avec le secours de la grâce, nous pouvons embrasser toutes les vertus propres de notre état, comme Dieu possède tous les attributs inséparables de sa divine essence. Le prince des apôtres ne nous apprend-il pas qu'*en Jésus-Christ nous sommes devenus participans de la nature divine* (3), et saint Paul ne nous recommande-t-il pas *d'être les imitateurs de Dieu, comme étant ses enfans chéris, et de marcher dans l'amour comme Jésus-Christ nous a aimés* (4)?

Tels sont les principes de la pureté d'intention : méditons-en la pratique, et soyons d'abord

(1) 1 Cor. 4. 16, 17.—(2) Matth. 5. 48.—(3) 2 Petr. 1. 4.—(4) Ephes. 1. 1, 2.

bien convaincus que cette pratique est un fruit très-excellent de la grâce ; qu'ainsi nous n'y parviendrons jamais sans recourir très-souvent à la prière, sans nous défier extrêmement de notre légèreté et de notre inconstance. Nous devons toujours nous présenter à la prière comme des pauvres ; mais quand nous demandons en particulier la pureté d'intention, nous ne pouvons être trop pénétrés du sentiment de notre indigence : et pourquoi ? c'est que nous sommes remplis de vues terrestres qui corrompent sans cesse nos meilleures actions, c'est que notre cœur se replie à tous les instans sur lui-même pour dérober à Dieu une partie de l'hommage que nous lui devons ; et c'est là le jeu détestable de cette malheureuse vanité dont nous avons déjà reconnu, dans le degré précédent, les fougues tumultueuses et les ruses perfides.

La pratique de la pureté d'intention suppose encore le saint exercice de la présence de Dieu ; sans cela nous serons immanquablement le jouet de notre imagination et de nos sens. Si nous ne rentrons souvent en nous-mêmes pour y considérer le maître éternel et présent partout, il se formera contre nous une conjuration de tous les objets qui nous environnent, pour dissiper nos pensées et pour remplir notre ame d'illusions. Le Prophète disoit : *Je me suis pourvu de la présence de Dieu ; il est toujours à ma droite, afin que je ne sois point ébranlé* (1). Telle fut la merveilleuse industrie de tous les saints ; ils

(1) Ps. 15. 8.

firent de leur intérieur une sorte de sanctuaire où la majesté du Très-Haut se rendoit présente. Dans les affaires épineuses, dans les tentations urgentes, ils recouroient à cet oracle, comme les Israélites au propitiatoire, et ils en recevoient des réponses qui fixoient leurs incertitudes.

Nous aurons fait de grands progrès dans la pratique de la pureté d'intention, si nous avons une fois contracté la sainte habitude de la présence de Dieu; mais comme la vue de Dieu présent en nous, n'est, pour ainsi dire, que le coup d'œil de l'ame, il faut y joindre les affections pratiques, et mettre en œuvre les actes particuliers et spécifiques des vertus surnaturelles, tantôt de foi, tantôt d'espérance, tantôt de crainte filiale, tantôt de reconnoissance, et plus souvent encore le grand et suprême dévouement de la volonté par des actes d'amour; tout ceci, non borné à une offrande générale de nous-mêmes au commencement de la journée, mais répété dans le détail de nos actions, mais renouvelé le plus souvent qu'il nous sera possible.

Ah! c'est encore en ce point que les saints ont excellé; leur cœur étoit comme une source inépuisable de saintes affections, de retours vifs et généreux vers Dieu, de traits enflammés qui donnoient à toutes leurs actions une vie, une beauté, une onction que l'expérience seule peut nous faire comprendre. Donnez-la nous, Seigneur, cette expérience si précieuse, *afin que*, selon la belle prière de votre Eglise, *toutes nos*

actions commencent toujours par votre inspiration, et finissent toujours pour votre gloire. Ainsi soit-il.

SIXIÈME DEGRÉ.

Nous établir dans la paix intérieure.

Il n'est pas possible de parvenir à l'union divine, si l'on est sujet à perdre la paix de l'ame. *Le royaume de Dieu*, dit l'Apôtre (1), *est justice, paix et joie dans le Saint-Esprit.* Remarquons ces trois choses. La *justice* établit en nous le royaume de Dieu ; car se seroit en vain que les pécheurs aspireroient à posséder Dieu dans leur cœur, tandis qu'il est livré au démon son ennemi. La *paix* entretient la possession de ce saint royaume ; car Dieu étant essentiellement l'auteur de l'ordre, et le Dieu de la paix, il ne peut habiter dans le trouble, qui est l'effet de la guerre que nous font les passions. La *joie du Saint-Esprit* fait la douceur du royaume de Dieu; car comme les saints qui règnent dans la gloire sont innondés d'un torrent de délices, aussi ceux qui aspirent à la sainteté dans le cours de cette vie, jouissent d'avance du bonheur d'être à Dieu : *Leur cœur*, comme celui du Prophète, *tressaille de joie en la présence du Dieu vivant* (2).

On peut assurer qu'un très-grand nombre de personnes manquent le point de la perfection,

(1) Rom. 14. 17. — (2) Ps. 83. 3.

parce que, dans la pratique de la vie intérieure, elles s'abandonnent au trouble. Leur ame est agitée d'une infinité de tempêtes, qui toutes ont leur principe dans l'amour-propre; elles se tourmentent, parce qu'elles ne sont attachées qu'à elles-mêmes: elles ressemblent aux avares qui possèdent des trésors, et qui ne jouissent de rien parce qu'ils désirent posséder encore davantage; elles sont comme les ambitieux que le chagrin dévore, au comble même des honneurs, parce qu'ils imaginent un point de grandeur auquel ils ne sont pas encore parvenus.

L'amour-propre, qui ruine tous les principes de la paix intérieure, a lui-même sa source dans la manière basse et rampante dont on envisage le service de Dieu. On entre dans la carrière de la piété, par une foule de pratiques peut-être bonnes en elles-mêmes, mais point assez solides, ni substantielles. On se renferme dans un cercle de prières ou d'œuvres extérieures qui n'élèvent point l'ame à la connoissance de Dieu et de Jésus-Christ, et qui ne l'abaissent point au néant qui lui est propre. Défaut de foi vive à l'égard du plan immense de la religion, et défaut d'humilité à l'égard de l'homme déchu par le péché. On s'attache tellement à une prétendue règle de devoirs souvent fondée sur le caprice et l'imagination, qu'on n'est point à l'épreuve des circonstances qui la dérangent, ou des contre-temps qui obligent d'en suivre une autre. Il faudroit que la charité donnât quelques momens au prochain, et l'humeur prend la place de la

charité. On se cabre contre cette obligation sur laquelle on ne comptoit pas; on se répand en murmures ; on s'acquitte de mauvaise grâce d'une action qui seroit d'un grand prix si elle étoit faite avec douceur et avec cordialité. On s'occupe de l'histoire des saints, et sans distinguer le caractère propre de leur sainteté, la mesure de grâce qu'ils ont eue, les talens dont Dieu les avoit pourvus, les lumières qui leur étoient données d'en haut, on entreprend de les imiter dans celles de leurs actions qui sont le moins imitables, ou auxquelles on n'est point appelé. Cette entreprise inconsidérée ne réussit pas; et l'on tombe dans le découragement, on s'abreuve d'amertume, on abandonne les pratiques essentielles, qui sont l'oraison, le silence, la mortification intérieure, l'étude de Jésus-Christ et de son saint Evangile ; pratiques où tous les saints ont excellé, et dans lesquelles il est toujours sûr de les imiter.

Combien d'artifices le démon emploie pour troubler les ames qui font profession de piété! Il tâche d'ébranler leur foi par des doutes sur les mystères de la religion, d'affoiblir leur espérance par la crainte immodérée des jugemens de Dieu, d'éteindre leur amour par le souvenir des faux plaisirs du monde, par les fantômes de l'imagination, par les révoltes d'une chair toujours prête à combattre contre l'esprit. Il se transforme en ange de lumière; il imite, autant qu'il lui est possible, les dons surnaturels qu'il plaît quelquefois à Dieu de communiquer à ses

élus ; il suggère des retours de complaisance sur les prétendus progrès qu'on a faits dans les voies intérieures. La vanité saisit ces illusions, et c'est une source d'égaremens qui aboutissent à des inepties ou à des scandales. Ah ! qu'il est nécessaire de prendre contre cet ennemi du salut les armes puissantes dont saint Paul vouloit que les premiers fidèles fussent revêtus ! qu'il est essentiel d'être mort à tout, et de mener une vie cachée en Dieu avec Jésus-Christ, comme ces fervens néophites à qui ce grand apôtre disoit : *Vous êtes morts, que la paix de Jésus-Christ triomphe donc dans vos cœurs ;* vous voulez jouir de cette paix, *que la parole de Jésus-Christ demeure donc fréquemment avec vous* (1). Oui, la parole de Jésus-Christ est un principe de paix, quand elle est méditée assidument ; et c'est parce qu'on la néglige, que l'intérieur se trouve exposé à toutes les tempêtes de l'amour-propre, et à toutes les séductions des esprits de ténèbres.

Appliquons à la paix de notre ame ce que le même apôtre enseignoit aux Hébreux sur le repos qui leur étoit destiné dans la vie future. Vous n'y entrerez, leur disoit-il (2), qu'à condition de ne point laisser endurcir vos cœurs à la voix du Seigneur. Il exige de vous la conservation de votre foi, et la patience dans les épreuves de cette vie mortelle. Pensons de même que la paix de notre ame, qui est l'image du repos de la céleste patrie, dépend de notre fi-

(1) Coloss. 3. 3, 15, 16. — (2) Hebr. 4. 3.

délité à la grâce, et de notre constance au milieu des traverses et des tribulations. *Jetons les yeux*, comme le disoit encore l'Apôtre, *sur Jésus-Christ notre grand pontife, qui a souffert* le premier, et qui est aussi entré le premier dans la gloire. *Allons avec confiance au trône de la grâce, afin d'obtenir miséricorde* (1), persuadés que le trouble de notre ame vient toujours de nos péchés, du choc de nos passions, et d'un défaut de foi. S'il nous importe de nous avancer vers le repos de la bienheureuse éternité, *tant qu'il y a encore pour nous ce qui s'appelle aujourd'hui* (2), croyons que nous ne devons pas différer non plus à nous établir dans la paix intérieure.

Ah! Seigneur, accordez-la-moi cette précieuse paix que vous êtes venu donner à vos disciples: ce n'est pas la paix que le monde promet à ses partisans; c'est votre paix, c'est cette paix *qui surpasse tout sentiment* (3), cette paix qui est l'avant-goût, et comme le prélude du repos qu'on goûte dans vos splendeurs éternelles. Faites, ô mon Dieu, que dès *aujourd'hui* je lève, par votre grâce, tous les obstacles qui retardent en moi la possession de ce bien inestimable. Ainsi soit-il.

(1) Hebr. 4. 14, 15, 16. — (2) *Ibid.* 3. 13. — (3) Phil. 4. 7.

SEPTIÈME DEGRÉ.

Nous unir à Dieu par l'occupation du saint amour.

Ce degré est le sommet de la perfection, parce que c'est celui où l'ame s'unit à Dieu le plus intimement qu'il lui est possible. Mais quel est le lien de cette union? c'est l'occupation du saint amour. Remarquons avec soin cette circonstance, parce que c'est ce qui distingue ce degré de tous les autres. Il ne faut pas croire qu'en s'élevant par degrés à l'union divine, l'ame ne soit pas dans la voie d'amour, qu'elle ne s'unisse pas à Dieu par le motif de la sainte charité. Elle a besoin de ce puissant motif pour surmonter les difficultés que l'ennemi du salut oppose à ses démarches. Mais parvenue au dernier degré, son occupation principale est l'amour. Elle n'exclut jamais la pratique des autres vertus. Elle produit les actes propres de la foi, de l'espérance, de la crainte du Seigneur. Elle désire les récompenses éternelles; elle veille sur elle-même pour combattre le reste de ses mauvais penchans, et pour résister aux attaques de l'enfer. Elle réduit son corps en servitude, pour arrêter ou pour prévenir ses révoltes. Mais c'est l'amour qui préside à tout, qui tient les rênes de ce gouvernement intérieur, et voilà ce que nous devons concevoir quand on nous parle de l'union qui s'opère par l'occupation du saint amour.

Considérons quelques-unes des passions qui règnent dans le cœur des mondains. Le voluptueux est tout occupé de ses plaisirs, l'avare de son trésor, l'ambitieux des honneurs où il aspire; et parmi les emplois qui partagent la société, le commerçant n'est-il pas tout absorbé dans les détails de son négoce, l'homme de lettres dans les travaux du cabinet, le jurisconsulte dans la discussion des lois, des usages et des formes du barreau, le financier dans le calcul des deniers publics, le général d'armée dans les opérations militaires dont il est chargé. Voilà des hommes liés à leurs fonctions ou à leurs passions, par toutes les facultés de leur ame. Et le chrétien, qui tend à l'union divine, ne seroit pas concentré dans l'objet de son amour? son cœur admettroit d'autres mouvemens que ceux qui le portent à l'auteur de tous les biens? Ah! les saints ont regardé l'amour divin comme un conquérant qui s'empare de tout l'intérieur, qui détruit tous les amours étrangers, qui règne en maître absolu sur toutes les puissances de l'ame. *Je ne vis plus*, disoit l'Apôtre (1), *c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* « Je suis brûlé d'un » feu, disoit le martyr saint Ignace (2); et ce » feu est tel que toutes les eaux des tribula- » tions ne peuvent l'éteindre. » « J'ose assurer, » Seigneur, disoit saint Augustin (3), que je » vous aime. Vous avez blessé mon cœur, et » je vous aime. Je contemple le ciel, la terre,

(1) Gal. 2. 20.—(2) Epist. ad Rom.—(3) Confess. liv. X, c. 6.

» tous les êtres, et ils me disent tous que je
» dois vous aimer. »

L'occupation de l'amour divin opère deux effets dans l'ame parvenue à l'union. Elle l'éclaire, et elle la nourrit; elle lui donne le goût de la vérité, et elle la fait vivre de la véritable vie, qui est Dieu présent et manifestant sa présence en nous. Un homme tout occupé de l'amour divin, est vrai, ingénu, sans prétentions, sans délicatesse, sans dédain, sans subterfuge d'amour-propre ou de prudence purement humaine. Il *ne pense*, comme l'Apôtre le recommandoit aux Philippiens (1), *qu'à ce qui est honnête, qu'à ce qui est juste, qu'à ce qui est saint, qu'à ce qui est aimable, édifiant et vertueux.* Il vit encore avec ses proches, avec ses maîtres, avec ses égaux, avec ses inférieurs; mais il converse intérieurement avec son bien-aimé; il l'écoute, il l'adore, il lui fait hommage de tout lui-même. Son oraison est affectueuse, mais sans effort; son humilité profonde, mais sans affectation; sa mortification continuelle, mais sans rudesse; sa modestie édifiante, mais sans contrainte. Il voit tous les événemens de la vie dans la sublime volonté de Dieu; il les veut tous, parce que c'est le bon plaisir de Dieu; il ne s'étonne de rien, parce qu'il est sous l'empire de l'être immuable; il n'a pour société intime que les saintes compagnes de Jésus-Christ, l'humiliation, le dénuement, les souffrances; il tient toujours les yeux de son ame élevés vers

(1) Philip. 4. 8.

le Calvaire; et c'est de là qu'il attend, comme le Prophète, toute sa force et toute sa consolation.

L'occupation de l'amour rend-elle donc l'homme impeccable? Non, sans doute, puisque c'est le privilége des saints qui jouissent de la béatitude céleste. Mais en l'humiliant, ses fautes ne le déconcertent point. Il se plaint amoureusement, comme Paul, du *corps de mort* dont il est investi; mais il sait que le temps de sa délivrance arrivera, et il supporte avec patience le poids de ses foiblesses. Il entend encore les murmures du vieil homme; mais il n'en est que plus attentif à le contredire et à le poursuivre. L'ennemi du salut lui tend encore des piéges; mais il sait que Jésus-Christ a détruit l'empire de ce tentateur, et il le méprise. Après ses chutes, il se relève en recourant au tribunal de la réconciliation, il lave ses plaies dans le sang de son Sauveur, il reprend de nouvelles forces dans le sacrement d'amour. Ah! c'est dans ce moment que tous les traits de l'amour divin tombent sur la victime, que le feu sacré consume l'holocauste. Ce n'est plus l'occupation de l'amour, c'est la fournaise où toutes les ardeurs de la sainte charité se développent. L'ame en est pénétrée jusqu'à éprouver les défaillances qui faisoient dire à l'épouse des Cantiques (1): *Appuyez-moi sur des fleurs, entourez-moi de fruits aromatiques, car je languis d'amour.* Et qu'est-ce que ces *fleurs*, qu'est-ce que ces *fruits* mystérieux qui peuvent soulager la

(1) Cant. 2. 5.

langueur de cette ame subjuguée par la puissance de l'amour divin? Les saints, qui savoient ces secrets de la vie spirituelle, nous apprennent que c'est le souvenir des souffrances et des opprobres de Jésus-Christ immolé sur le Calvaire.

Pensée très-solide et très-instructive : il nous importe de l'approfondir. L'ame qui est parvenue, dans cette vie, à l'union divine, n'a toujours qu'une mesure de forces très-bornée. Comme elle ne pourroit soutenir la splendeur dont les saints jouissent dans la gloire, elle seroit également incapable de recevoir dans son sein le torrent d'amour dont ces bienheureux habitans du Ciel sont inondés. Quand il plaît au Seigneur de lui communiquer les dons de sa magnificence, elle se trouve élevée à un degré d'oraison très-sublime. Mais « ces momens » sont rares, disoit saint Bernard (1), ces mo- » mens sont courts, » et bientôt l'ame la plus fervente est obligée de reprendre le cours de ses méditations, dont les souffrances et les humiliations de Jésus-Christ sont le sujet le plus ordinaire. Alors elle se repose en quelque sorte dans les plaies de son Sauveur; elle se ranime à l'odeur des parfums qu'exhale son sang précieux. C'est là qu'elle attend les visites de son bien-aimé; et ces visites deviennent d'autant plus fréquentes qu'elle est plus détachée d'elle-même, plus séparée du monde, plus attentive à se conformer aux grands exemples de Jésus-Christ. C'est ainsi que les saints expliquent, avec au-

(1) In Cant. Serm. 23, n° 15.

tant de sûreté que de lumière, les opérations du saint amour sur l'ame qui parvient à l'union.

Que me reste-t-il, Seigneur, qu'à parcourir les degrés dont vous m'avez fait connoître la suite et l'importance? Je n'ai qu'une question à me faire dans le secret de mon cœur; question fort simple, mais sur laquelle je crains de me faire illusion : il s'agit de savoir si je veux sérieusement entrer dans cette voie. Vous m'en inspirez, Seigneur, la pensée et le désir; mais ces inspirations me laissent encore le sentiment de mon inconstance et de ma foiblesse. Je voudrois voler au sommet de cette sainte montagne, sans passer par les degrés qui y conduisent; et c'est ce qui me découvre les ressorts secrets de mon amour-propre. Il n'y a, ô mon Dieu, que la puissance de votre grâce qui soit capable de réduire au silence cet ennemi domestique. Je me prosterne donc au pied de votre trône, et je répète en votre sainte présence cette prière de votre Prophète (1) : *Faites-moi connoître la route où je dois marcher.... Délivrez-moi des ennemis qui me persécutent. Vous êtes mon Dieu, je n'ai d'espérance qu'en vous : apprenez-moi à exécuter fidèlement toutes vos volontés. Votre Esprit saint me conduira au terme de la sainteté; et vous me ferez vivre de la véritable vie, qui consiste à glorifier votre saint nom.*

Ainsi soit-il.

Ps. 142. 8, 9, 10, 11.

LA NATURE

IMMOLÉE

PAR LA GRACE.

PRÉLUDE.

Ce sujet est aussi ancien que l'Evangile. Jésus-Christ l'a traité pendant les trente-trois années de sa vie mortelle. Ses exemples et ses leçons n'ont eu pour objet que de nous apprendre à immoler la nature par la grâce. Ce maître sublime a montré dans sa personne ce que c'est qu'immoler la nature, et il nous a laissé la grâce pour consommer ce sacrifice. L'immolation exige quatre choses : une victime, un autel, un glaive, un feu pour détruire l'holocauste. Jésus-Christ sur sa croix fut la victime ; la croix fut l'autel ; le glaive, et cent glaives multipliés furent la fureur de ses bourreaux, les clous, la lance, la couronne d'épines, les affronts, les opprobres, les calomnies, enfin le plus tranchant de tous, la volonté de son Père ; le feu fut l'amour dont son cœur étoit embrasé, amour que l'Apôtre appelle *excessif* (1), et dont ni les

(1) Ephes. 2. 4.

anges, ni les hommes ne peuvent mesurer l'étendue. Voilà un sacrifice parfait ; il se renouvelle, il se perpétue tous les jours dans l'Eglise, et Jésus-Christ est toujours immolé sous nos yeux.

Ce divin Maître a laissé des disciples chargés d'enseigner de siècle en siècle la doctrine suréminente de la nature immolée par la grâce. Paul fut un des plus ardens à en instruire le monde : ses saintes Epîtres ne parlent que de ce sacrifice ; il ne possédoit que la science de Jésus crucifié ; pouvoit-il enseigner quelque chose qui ne se rapportât pas à cet objet ? L'Eglise, dépositaire de cet enseignement, prêche encore et prêchera toujours l'immolation de la nature par la grâce. Le monde a établi une école contraire, où il enseigne le mépris de la grâce quand elle se trouve en concurrence avec la nature. Il a beaucoup de disciples ; mais ce sont des aveugles qui se laissent conduire comme des imbécilles, et qui finissent par être sacrifiés sans raison, sans mérite, sans espoir de tirer aucun avantage de leur sacrifice.

Notre-Seigneur m'inspire de réfléchir sur cet admirable sujet de la nature immolée par la grâce. Je suis très-incapable de bien expliquer cette doctrine ; mais il me donnera ses lumières, il me soutiendra de sa grâce, et le premier effet de mes réflexions sera de m'immoler moi-même, et de ne vivre désormais que dans l'état de victime. Je suivrai les chapitres qu'on m'a indiqués, mais je m'abandonnerai pour les détails à l'es-

prit de Jésus-Christ ; car j'ai lu que c'est cet *esprit qui combat contre la chair* (1), c'est-à-dire, contre la nature. Divin Esprit, Esprit principal, ou plutôt Esprit unique, armez-moi de votre *glaive* (2), comme en fut armé l'Apôtre, afin que je puisse, comme lui, être immolé pour ne plus vivre que de Jésus-Christ.

CHAPITRE PREMIER.

Nécessité d'immoler la nature par la grâce.

Si je connoissois toute la corruption qui est en moi, j'en conclurois, sans effort et sans équivoque, qu'il faut que la grâce immole ce moi si misérable et si corrompu. Quand on est né avec quelque défaut corporel, le premier soin qu'on prend, dès qu'on peut se connoître, c'est de remédier à ce défaut, de le diminuer, de le pallier du moins, et l'on n'épargne pour cela ni dépense, ni attentions, ni assujettissemens. Il s'agit de n'être pas ridicule aux yeux des hommes, voilà tous les ressorts de l'amour-propre en jeu; on croit qu'il est sage d'effacer une difformité qui n'est pourtant pas un vice ; on a des prétentions sur le coup d'œil du public; et l'on ne veut point renoncer à l'approbation de ceux mêmes qui pourroient avoir le même défaut ou d'autres encore plus grands.

(1) Galat. 5. 17. — (2) Ephes. 6. 17.

O enfans des hommes, puis-je m'écrier avec le Prophète (1), *jusqu'à quand serez-vous courbés vers la terre, et séduits par la vanité et par le mensonge?* Je commence à me connoître, à savoir que j'existe pour l'auteur qui m'a donné l'existence; et je ne remarque pas qu'en moi tout contredit cette fin si noble et si nécessaire, cette fin que la raison et la religion me montrent, cette fin sans laquelle je ne puis être heureux en cette vie, et je ne puis qu'être infiniment malheureux dans l'éternité. Je me trouve entraîné vers les objets sensibles, violent dans mes désirs les plus déraisonnables, esclave de tous les faux biens qui se présentent, jaloux à l'excès d'être aimé, tandis que je ne suis point aimable, et que je n'aime presque personne hors de moi. Je sens ma raison perpétuellement en contraste avec mes passions, et celles-ci, qui devroient obéir, usurper l'empire, et soumettre la plus belle faculté de moi-même. Je remarque que la partie la plus vile de mon tout, ce corps, sujet à tant d'infirmités et de besoins, est d'intelligence avec mes passions; qu'il me fait une guerre continuelle; que dans la santé il exige sans cesse des plaisirs qui le déshonorent; dans la maladie, il est incapable de toutes ses fonctions; durant la veille, il se livre à des excès; durant le repos, il est troublé par ses excès mêmes; dans les différens âges de la vie, il court mille dangers, il éprouve mille révolutions; il est le théâtre de mille tempêtes.

(1) Ps. 4. 3.

Voilà de grands désordres : quelque attentif que soit l'amour-propre à me flatter et à me séduire, je ne puis ignorer la misère de mon état; mais je n'en cherche pas le remède, et je le cherche d'autant moins que je suis plus misérable. Je ne me dis point à moi-même : Qu'est-ce que tout ceci ? à quoi aboutira ce trouble domestique? Le Dieu si sage et si puissant qui m'a mis sur la terre prétend-il me laisser toujours dans la nécessité de voir mes foiblesses, ma corruption, mon ignorance, ma bassesse, tout ce chaos d'absurdités qui me lassent et me désolent; et n'auroit-il pas pourvu aux moyens d'élever mon ame, et de lui procurer la paix ? Si je faisois cette réflexion, je conclurois sans peine qu'il faut me retourner vers lui, *et attendre de ses lumières ce que je ne puis espérer* ni de moi-même ni du monde entier. Il me diroit ce Dieu si bon, et toujours si près de moi, ce qu'il dit à Abraham : Il me faut un sacrifice ; immole, *sur la montagne* ce que tu as de plus cher, ce que tu aimes le mieux. Et quelle est cette montagne, sinon le Calvaire où s'est opéré le plus grand sacrifice, et où Jésus-Christ a donné l'exemple de la plus parfaite immolation ?

Ceci paroîtroit dur à mon amour-propre ; mais en réfléchissant de plus en plus, ma raison, soutenue de la grâce, verroit que ce sacrifice est nécessaire. Quoi! tout ce train de passions toujours tumultueuses, cette soif de plaisirs toujours insatiables, cette vapeur de vanité toujours ténébreuse, cet oubli de moi-même tou-

jours honteux, ce goût de mensonge toujours renaissant, cette légèreté de pensées toujours vagabondes, cet ennemi qui me ronge, ce dépit qui m'irrite, ces espérances qui me trompent, ces craintes qui me serrent le cœur, ces événemens qui m'étonnent, ces catastrophes qui me désespèrent, cette mort que je ne puis éviter: que dirois-je, ô mon Dieu? ce n'est pas la centième partie des maux que j'éprouve ou que je crains, que je porte en moi ou que je reçois des objets qui m'environnent. Et quoi! encore une fois, je ne ferois pas, à la suite de Jésus-Christ et de tous les saints, un sacrifice de tous ces tyrans de mon ame! Ils me perdront si je ne les détruit; ils m'ont trompé cent fois, sous le spécieux prétexte d'entrer en composition avec moi, d'établir une sorte de comptabilité entre eux et l'Evangile. Ils me céderoient encore quelque chose pour contenter mon imagination; ils se renfermeroient dans un cercle de désirs plus modérés; ils accorderoient quelques momens à Jésus-Christ, quelques bonnes œuvres en faveur du prochain, quelques exercices de piété dans certaines circonstances, quelques pratiques édifiantes ou d'éclat dont ma vanité seroit encore flattée. Mais, Seigneur, vous avez dit qu'on ne sert point deux maîtres, que celui qui n'est pas pour vous est contre vous. Et votre Apôtre n'a point parlé de tempéramens aux premiers fidèles; il a voulu qu'ils fussent morts, et même ensevelis avec vous. V[illegible]crifice que je dois f[illegible] non comme

une œuvre de surérogation, comme un essai de perfection, comme une entreprise de haute et sublime exécution : c'est le christianisme pur que vous me demandez, Seigneur ; c'est la victoire de mes penchans déréglés que je vous dois; c'est la paix de mon intérieur que vous m'ordonnez de chercher, et que vous me promettez.

Immolation de la nature par la grâce : ceci est donc une œuvre de première nécessité. Je viens de connoître la corruption de cette nature, et je n'en ai pas encore sondé toute la profondeur. Telle que je l'aperçois, elle sera la victime que je porterai sur l'autel, que j'égorgerai sans frayeur et sans miséricorde, que je consumerai dans le feu de votre amour, ô mon Dieu ! Je ne ferois rien sans l'oraison ; c'est le canal de vos grâces : je m'égarerois, si je ne marchois à la suite de Jésus-Christ ; c'est le chef de tous vos élus : je ne me soutiendrois pas dans cette route étroite et difficile sans la divine eucharistie ; c'est le pain qui nous a été donné pour réparer nos forces, afin de parvenir jusqu'à la sainte montagne : je n'achèverois pas le sacrifice si je ne me tenois en solitude; c'est là que je puis reconnoître tous mes ennemis, et apprendre à les combattre : je commencerois en vain cette opération si nécessaire, si je n'étois armé de constance ; c'est à la constance seule que la victoire est promise.

Seigneur, mon Dieu, ce sacrifice n'est dû qu'à votre grâce : c'est en abandonnant votre grâce que je suis tombé dans l'esclavage de la

nature; c'est en écoutant ce mauvais maître que j'ai cessé de vous obéir. J'ai pu me livrer sans vous aux penchans de la nature; et que dis-je? c'est malgré vous que j'ai suivi cette pente aux désirs corrompus; il n'y a que vous, Dieu puissant et miséricordieux, qui puissiez me retirer de cet abîme. En immolant cette nature votre ennemie, faites de moi tout ce qu'il plaira à votre sagesse, à votre justice, à votre bonté. Je m'offre à vous comme victime; il ne m'appartient pas de marquer l'endroit où vous frapperez. Tous vos coups me seront précieux et agréables, pourvu que le sacrifice soit parfait, et que par cette mort spirituelle je commence à ne vivre qu'en vous. Ainsi soit-il.

CHAPITRE II.

Combien il est avantageux d'immoler la nature par la grâce.

Le désordre de notre nature ne nous rend pas seulement ennemis de Dieu, il nous trouble, il nous agite, il nous tyrannise. Quand il ne seroit pas d'une nécessité absolue d'immoler cette nature corrompue, il faudroit encore nous résoudre à ce sacrifice, parce qu'il ne peut que nous procurer les plus grands avantages. Si nous concevions bien d'abord que c'est la grâce qui opérera ce sacrifice, ce mot seul réveilleroit dans nous le désir de ne le pas différer. Qui dit la grâce, dit la charité, l'amour. Qu'y a-t-il d

plus doux et de plus aimable ? Eprouvons-nous quelque peine à sacrifier tout, à nous sacrifier nous-mêmes pour les objets que nous aimons uniquement ? Ah ! les voluptueux du siècle sont d'une libéralité sans bornes à l'égard de ces idoles de chair qui les ont séduits. Ce sont des imprudens et des aveugles, mais leur amour n'est qu'un sentiment déplacé ; et le chrétien qui sait tourner son amour vers l'unique objet qui le mérite, peut-il être moins libéral, peut-il avoir moins de volonté que ces hommes esclaves de leurs passions ?

Mais l'amour profane met un chaos affreux dans l'ame qui fait des sacrifices, au lieu que la grâce immolant la nature, rétablit l'ordre dans tout l'intérieur, premier avantage de ce sacrifice spirituel. Quand Jésus-Christ vint sur la terre, il trouva le désordre partout. L'idolâtrie avoit infecté presque tous les peuples ; les crimes, autorisés par l'exemple des dieux, passoient pour des vertus ; les philosophes cherchoient la vérité, et ne la découvroient point ; les Israélites eux-mêmes, ces descendans des patriarches si éclairés de Dieu, se repaissoient d'espérances fausses sur le Messie promis ; ils pervertissoient le sens des Ecritures, et au milieu de la lumière, ils s'aveugloient eux-mêmes. Jésus-Christ consomme son grand sacrifice, et il rétablit l'ordre partout ; du moins montre-t-il les principes de l'ordre, et donne-t-il les moyens d'y parvenir : image admirable de ce qui se passe dans l'ame fidèle qui se détermine à immoler la na-

ture par la grâce. Avant ce sacrifice, nul ordre dans ses facultés ; l'imagination et les passions dominent au lieu de la raison ; la mémoire ne retrace que les frivolités du monde, et point du tout les merveilles de Dieu ; la curiosité tire sans cesse l'homme hors de lui-même, et ne lui permet pas de réfléchir sur son propre fond ; la vanité l'engage dans mille entreprises dont le plan est mal pris, l'exécution difficile, le succès douteux, la fin inutile et pernicieuse pour le salut ; la raison abuse d'elle-même pour se perdre dans de vaines spéculations ; la conscience réclame en vain, on en vient jusqu'à la réduire au silence, et l'on s'abandonne, après cela, sans guide et sans lumière, à tous les orages de l'amour-propre. Mais quand la grâce vient enfin avec tout l'appareil du sacrifice, qu'elle demande avec autant de force que de douceur qu'on lui livre la nature son ennemie, pour l'égorger sur l'autel de l'amour divin ; quand elle a porté le coup et allumé le feu qui consume l'holocauste, tout se met à sa place, et au lieu de ce chaos ténébreux, on voit reparoître la lumière, la belle ordonnance, la sage distribution de toutes les facultés et de leurs fonctions. C'est un état policé par de bonnes lois : si les passions sont tentées de se révolter, on les rappelle promptement à l'obéissance : si le vieil homme affiche des prétentions, on les lui dispute sur-le-champ, et on le force de céder à l'homme nouveau ; si la vanité, la mollesse, l'avarice murmurent des privations, on les aban-

donne aux trois saintes mais redoutables compagnes de Jésus-Christ, l'humiliation, la douleur, la pauvreté, qui exécutent sur ces trois rebelles un jugement sans miséricorde. Vous régnez, Seigneur, dans cette ame immolée par votre grâce; et j'y vois l'image de l'ordre tout divin qui fait du Ciel le plus beau séjour, et le royaume le mieux gouverné. Vous y régnez avec votre croix, parce que ce n'est pas encore le temps de la récompense et de la gloire, parce que la moisson du père de famille n'est pas encore faite : mais tout est disposé pour ce dernier moment; l'immolation est consommée, la victime est réduite en cendres; il ne s'agit plus que d'entendre de votre bouche ce que vous dîtes au fidèle Abraham (1) : *Parce que tu as fait cette chose, et que tu n'as pas épargné ce que tu avois de plus cher, je te bénirai, je te comblerai de bienfaits, et tu seras éternellement supérieur à tous tes ennemis.*

Le second avantage du grand sacrifice de la nature devenue victime de la grâce, est la paix intérieure : c'est l'effet du bon ordre qui règne dans l'ame. L'Apôtre disoit aux Philippiens (2): *Que la paix de Dieu, qui surpasse tout sentiment, garde vos cœurs et vos esprits en Jésus-Christ;* et ce désir si tendre et si affectueux, il le formoit après s'être donné à eux pour modèle du sacrifice le plus absolu et le plus parfait : *Je compte*, leur avoit-il dit (3), *toutes*

(1) Gen. 22. 16, 17. — (2) Philip. 4. 7. — (3) *Ibid.* 3. 8, 17.

choses pour un désavantage, eu égard à l'éminente connoissance de Jésus-Christ, pour qui j'ai renoncé à tout, et je regarde tout comme du fumier afin de gagner Jésus-Christ.... Imitez-moi, mes frères. Oh! sans doute, voilà toute la nature immolée par la grâce, et voilà en conséquence *la paix qui est au-dessus de tout ce qu'on peut penser et éprouver.* Mais quoi! cette paix si délicieuse a-t-elle pu se trouver dans Paul au milieu des persécutions, parmi les naufrages, dans les chaînes, sous les verges, sous les pierres? A-t-elle pu s'établir dans le cœur de ces nouveaux fidèles, tandis qu'ils étoient en butte à la haine des idolâtres et des Juifs? Ah! c'étoit par cette raison-là même que le maître et les disciples jouissoient de ce bien précieux: c'étoient des hommes immolés par la grâce, des hommes dans qui le cri de la nature ne se faisoit plus entendre sans être étouffé sur-le-champ. Leur ame triomphoit de joie lorsque toute la terre se déchaînoit contre eux. Quand on les couvroit d'affronts dans l'assemblée de leurs ennemis, ils en sortoient remplis d'allégresse (1), parce qu'ils avoient été jugés dignes d'un si grand honneur, à cause du nom de Jésus-Christ. Quand on les dépouilloit de leurs biens, ils recevoient cette épreuve avec joie (2), parce qu'ils savoient que des récompenses éternelles leur étoient destinées. Le monde ne conçoit pas ce mystère, aussi Jésus-Christ ne lui a pas donné sa paix. Ce divin Maître, près de consommer son

(1) Act. 5. 41. — (2) Hebr. 10. 34.

sacrifice, dit à ses apôtres (1) : *Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix; ce n'est pas la paix que donne le monde : il se réjouira, vous pleurerez* (2), mais vous posséderez ma paix, *et votre tristesse se tournera en joie.* Il parloit ainsi à des hommes dont la croix et le sacrifice étoient le partage : c'étoit là son testament, et ils l'ont laissé à tous les vrais fidèles; malgré la décadence des siècles, cette paix de Jésus-Christ réside encore dans ceux qui embrassent sa croix, et qui s'y immolent avec lui. O vérité profonde, mais plus réelle que toutes les expressions de l'éloquence humaine ne peuvent la représenter et la peindre! il n'y a de véritable paix sur la terre que pour les ames immolées par la grâce. Et pourquoi? parce qu'il n'y a qu'elles pour qui tous les événemens soient égaux; elles les voient tous dans la volonté divine; elles les reçoivent tous de la main du Tout-Puissant; elles les font servir tous à sa gloire; elles tirent parti de tous pour l'ornement et la perfection du sacrifice; elles les dirigent tous au terme unique, qui est l'éternité.

Je découvre un troisième avantage dans cette immolation de la nature par la grâce. La nature elle-même ne périt point, quoiqu'elle soit sacrifiée, brûlée et consumée. Dans les sacrifices de la loi, l'odeur de suavité qui s'élevoit vers le Seigneur, étoit la partie la plus exquise de l'offrande. Les chairs étoient détruites, mais la

(1) Joan. 14. 27. — (2) *Ibid.* 16. 20.

vapeur qui s'exhaloit des holocaustes, étoit censée monter au trône de Dieu, et y porter le témoignage des sentimens qui animoient le peuple fidèle. Dans le sacrifice de la nature par la grâce, tout prend une forme divine : ce qu'il y a de terrestre reçoit un caractère d'excellence que le Ciel reconnoît et qu'il adopte ; ce sont en apparence les sentimens, les volontés, les actions de la nature ; mais l'immolation a fait de cette nature un holocauste dont l'odeur pénètre jusqu'au Très-Haut. *Elie*, dit l'apôtre saint Jacques (1), *étoit un homme semblable à nous ; cependant il pria, et il ne plut point pendant trois ans ; il pria une seconde fois, et la pluie rendit la terre féconde.* Qu'est-ce que cela signifie ? que cet homme semblable à nous étoit l'ami de Dieu, parce que son ame brûloit de zèle pour la gloire de Dieu. *Il s'éleva*, dit l'Ecriture (2), *un prophète tout de feu : sa parole étoit comme des charbons embrasés.* Elie avoit consacré tous ses sentimens, toutes ses démarches, toutes ses entreprises aux intérêts de Dieu et du vrai culte ; il ne craignit rien, et Dieu le fit dépositaire de sa puissance (3). Tous les saints, ces hommes semblables à nous, furent des holocaustes aux yeux de Dieu ; quels prodiges n'opérèrent-ils point ? Ceux qui se sanctifièrent dans la retraite, amassèrent des trésors immenses de mérites. Leurs actions les plus communes, le *verre d'eau* (4) donné au nom de Jésus-Christ furent des faits héroïques : pour-

(1) Jac. 5. 17, 18. — (2) Eccli. 48. 1. — (3) *Ibid.* 13. — (4) Matth. 10. 42.

quoi ? parce que la nature ne les gouvernoit point, et que tout est dû à la grâce. Cette grâce divine tiroit du fond de la nature ce que la passion en tire dans les autres hommes ; mais le doigt de Dieu purifioit tout, sanctifioit tout, divinisoit tout : et voilà le propre du sacrifice de la nature soumise à la grâce. Dans aucun homme, l'intelligence, la volonté, la liberté n'est plus active que dans celui qui se sacrifie et qui s'immole sous la direction de la grâce. *Où est l'esprit de Dieu, là est la liberté* (1); non pas le caprice, non pas la légèreté, non pas l'inconstance, non pas le libertinage d'esprit et de cœur ; tous ces mauvais germes périssent dans l'immolation ; la grâce seule, l'esprit de Dieu seul s'empare du libre arbitre, et lui donne toute la facilité de tendre au vrai bien et de l'exécuter. Quelle servitude éprouva Augustin tandis qu'il fut livré à ses passions ; et quelle liberté il sentit renaître dans son ame, dès qu'il eut soumis tous ses désirs à la voix de Dieu !

Je n'épuiserois jamais tous les avantages du sacrifice opéré par la grâce sur la nature : c'est lui qui établit un commerce intime entre l'ame immolée et Jésus-Christ, lui qui met dans cette ame les dispositions les plus favorables pour participer au sacrement de Jésus-Christ, lui qui unit de l'amitié la plus sincère et la plus pure les cœurs touchés de l'amour de Jésus-Christ, lui qui multiplie les exemples des vertus les plus

(1) 2 Cor. 3. 17.

héroïques dans l'Eglise de Jésus-Christ, lui qui rend la sainteté respectable aux ennemis mêmes de l'Evangile et de Jésus-Christ, lui qui ramène, par l'onction de la parole et par l'efficacité de la prière, les pécheurs qui se sont le plus écartés de la voie de Jésus-Christ.

O Seigneur! donnez à votre Eglise un grand nombre d'ames immolées par la grâce, et la beauté des premiers siècles reparoîtra, et la foi se ranimera dans le cœur de vos enfans, et les solitudes seront peuplées de saints, et le sanctuaire sera rempli de fidèles ministres, et l'irréligion n'osera plus lever la tête, et le monde sera moins séducteur, l'ennemi du salut moins audacieux, la société des hommes moins dangereuse, la route de perdition moins fréquentée, et le sang de Jésus-Christ moins profané. Donnez-moi en particulier, ô mon Dieu, la force d'exécuter ce grand sacrifice. Je le médite depuis long-temps; j'en connois la nécessité et les avantages: que votre amour porte enfin le dernier coup à mon ame rebelle, et que je vive désormais en votre présence dans un état de victime. Ainsi soit-il.

CHAPITRE III.

L'immolation de la nature par la grâce doit être volontaire.

Dieu avoit donné à l'homme la liberté, pour être servi avec choix et avec mérite de la part

de l'homme. En péchant, l'homme a abusé de sa liberté, et ce pouvoir de choisir et de se déterminer lui est cependant demeuré, quoique dans un état de foiblesse et de misère qui est la peine de son péché. Quel doit être présentement l'emploi de cette liberté dégradée en partie, mais encore capable de connoître et d'aimer le véritable bien? Ce n'est assurément pas de s'attacher à la nature qui est corrompue, aux objets sensibles qui sont pleins d'illusion, à l'amour-propre qui est devenu l'ennemi de Dieu. Le devoir de l'homme encore libre est de combattre contre tout lui-même, de se haïr tout lui-même, de se sacrifier tout lui-même, pour réparer l'injure qu'il a faite à Dieu, et pour rétablir l'ordre entre Dieu et lui.

Voilà le sacrifice *raisonnable* dont parle l'Apôtre aux Romains (1); mais de plus il doit être *volontaire*, c'est-à-dire, fait avec joie, avec amour. On fait, avec liberté, bien des choses que le penchant désavoue, et auxquelles il répugne. Le sacrifice de la nature est une offrande *agréable à Dieu*, comme le remarque encore l'Apôtre; il faut donc que la volonté s'y porte pleinement et généreusement. Ce ne peut être que l'effet de la grâce, qui est tout amour; mais il ne s'agit aussi, dans tout ce sacrifice, que d'une immolation de la nature, opérée par la grâce. Jamais l'homme ne l'accompliroit par ses propres forces. Ce ne seroient que les forces de la nature; et la nature ne peut rien toute seule

(1) Rom. 12. 1.

contre elle-même. Au contraire elle oppose ses forces au sacrifice; elle tâche de retarder, d'altérer, de diminuer le sacrifice. Si la grâce ne la saisit fortement et impérieusement, jamais le sacrifice ne se consommera. Avec la grâce, le sacrifice sera non-seulement possible, mais facile, agréable, aimable. La raison, guidée par la grâce, se tournera contre la nature; et il faudra bien que celle-ci cède à des forces si supérieures, qu'elle reçoive le coup qui l'immole, et qu'elle consente à être brûlée en holocauste devant le Seigneur.

Quand la grâce a bien convaincu l'homme qu'il est haïssable par le penchant qui l'entraîne au plaisir, à la vaine gloire, à l'amour des biens terrestres, alors sa volonté s'embrase d'un saint zèle contre lui-même; il ne voit dans ces trois cupidités que trois ennemis toujours prêts à le perdre; il connoît leurs artifices, il s'en défie, et il les déteste. Dans les détails de la vie, l'amour-propre réclame en faveur du plaisir, de la vanité, de la possession des richesses; mais la grâce a dressé son autel, et à tout instant elle fait la fonction de sacrificateur; elle immole tantôt les grandes inclinations et tantôt les petites; tantôt les désirs du cœur, et tantôt les fougues du corps; tantôt les pensées libertines, et tantôt les discours inconsidérés; tantôt la bizarrerie de l'humeur, et tantôt la légèreté des sens; tantôt les folies de l'imagination, et tantôt le cri de l'intérêt. Qui peut compter le nombre des victimes que cette puissance divine égorge sur

l'autel préparé au Dieu vivant, et destiné à venger sa gloire outragée par la nature? La raison humaine, dégagée des entraves du péché, applaudit à ces sacrifices, et l'homme nouveau se complaît dans les défaites du vieil homme. Voilà une immolation vraiment sainte et agréable à Dieu, parce qu'elle est *volontaire*.

Ce sacrifice a l'avantage de ressembler à celui de Jésus-Christ *offert et immolé parce qu'il l'a voulu* (1). Jésus-Christ n'avoit point à sacrifier les penchans déréglés de la nature. Tout étoit, dans cette ame si sainte, parfaitement soumis à l'ordre; la volonté de son Père étoit la loi supérieure qu'il consultoit et qu'il suivoit en tout. Mais Jésus-Christ, qui étoit notre victime et notre modèle, a embrassé la pauvreté, les humiliations, les souffrances, comme s'il avoit eu à combattre en lui et à détruire les trois cupidités qui nous tyrannisent. Dès le premier moment de sa conception, il s'offrit à son Père pour remplacer tous les autres sacrifices, et durant tout le cours de sa vie, il ne cessa point d'exercer sur lui-même les fonctions de son sacerdoce. Il désira de les consommer sur la croix; et quand le chef de ses apôtres voulut, par une tendresse naturelle, le détourner de ce sacrifice, il le reprit avec force, il lui reprocha de ne rien comprendre aux desseins de Dieu, et de parler suivant les inclinations de la nature (2). Rien de plus volontaire que le sacrifice de Jésus-Christ: il savoit, ce divin Maître, que ce

(1) Isa. 53. 7. — (2) Matth. 16. 22, 23.

qui honore Dieu, dans les offrandes qu'on lui fait, c'est la volonté prompte et généreuse. Dans l'immolation de la nature par la grâce, qu'est-ce que nous sacrifions? un cœur qui lui appartient déjà, et des biens dont il est déjà le maître. Nous sommes autant à lui que les animaux de la campagne et les oiseaux du ciel qu'on lui offroit sous la loi, et qui ne pouvoient lui plaire, comme il le déclare par son Prophète (1), quand le sacrifice n'étoit pas commandé par les affections de la volonté, quand on ne joignoit pas à la chair des victimes l'aveu d'une dépendance parfaite, la protestation d'obéissance, et les sentimens de l'amour.

Sacrifice volontaire de la nature : ah! Seigneur, quand je rentre en moi-même, je ne sais pas pourquoi cette immolation me coûte tant. Je me connois assez, et j'ai assez d'expérience pour savoir que mon cœur ne seroit jamais satisfait quand il posséderoit tout ce que l'imagination lui représente de plus flatteur et de plus délicieux. Je sais de plus que la possession de ces biens créés le rendroit malheureux; et je balance encore à en faire le sacrifice! Est-ce donc que je crains de demeurer sans amour, ou sans objet digne de mon amour? Eh! mon Dieu, en vous sacrifiant les penchans de la nature, j'éprouverai que vous êtes au dedans de moi, que vous présiderez au sacrifice, que vous vous substituerez à tous les objets créés que je vous immolerai. Quand j'aurai renoncé aux plaisirs des

(1) Ps. 49.

s, vous me ferez part des délices de votre
our; quand je me serai dépouillé de toutes les
étentions de ma vanité, vous m'élèverez à la
oire de vos enfans; quand j'aurai consumé sur
otre autel tous les désirs qui m'attachent aux
iens de la terre, vous me comblerez de vos ri-
chesses. Est-ce donc que le souverain Maître de toutes choses ne peut me suffire? Est-ce que l'Etre infini est trop borné pour moi? Quoi! Seigneur, vous êtes en moi! et je cherche quelque chose hors de moi? Jesus-Christ entre si souvent en moi, il y entre comme victime; et je refuse de m'unir à son sacrifice! Non, il ne doit plus y avoir d'autre occupation pour moi, dans cette vie, que celle de s'immoler sans cesse avec Jésus-Christ.

Quand la grâce parle au cœur, et lui demande le sacrifice de la nature, elle franchit tout l'intervalle du temps, et elle place l'homme à la porte de l'éternité. Il arrivera, lui dit-elle, ce moment où tu seras obligé de sacrifier tout ce qui te fait illusion sur la terre. Ce sacrifice sera forcé, mais il n'en sera pas moins réel: tu seras comme une victime qu'on traîne malgré elle à l'autel, et qui se révolte contre le sacrificateur. Vains efforts! le glaive sera levé, tu le verras près de tomber. Quels seront alors tes sentimens? Plus de plaisirs, plus d'honneurs, plus de richesses, plus d'amis, plus de protecteurs, plus d'espérances. Tes désirs subsisteront, mais pour te tourmenter; ton amour-propre se fera sentir, mais pour te déchirer. Considère ta situ-

tion : te voilà entre deux extrémités terribles, le temps et l'éternité ; extrémités très-opposées entr'elles, mais qui se réunissent pour te jeter dans le désespoir. Le temps va finir, et l'éternité va commencer. Le temps, dont tu as abusé pour satisfaire les inclinations de la nature, te remet en la puissance de l'éternité à laquelle tu n'as jamais pensé. Considère encore une fois ce transport de l'un à l'autre, ce passage de ce qui n'est plus à ce qui sera toujours. L'éternité exigeoit de toi le sacrifice volontaire de ce que tu vas quitter en murmurant, en te désolant; et le temps t'avoit été donné pour opérer ce sacrifice sous la direction de la grâce. Tu as mis le désordre partout; tu as sacrifié le temps, la grâce, l'éternité, ton Dieu, à des objets qui s'éteignent dans ce moment. Qu'attends-tu ? qu'espères-tu ? L'Eglise te dit : *Pars, ame chrétienne, au nom du Père qui t'a créée, au nom du Fils qui t'a rachetée, au nom du Saint-Esprit qui a été répandu sur toi;* mais l'Eglise suppose que ton sacrifice a déjà été consommé par la grâce, que tu l'as fait volontairement et avec mérite, que tu n'as pas attendu à immoler tes penchans et tous les objets frivoles de ce monde, à ce moment où la lumière s'éteint. Le Père, le Fils, le Saint-Esprit ne ratifieront point ses prières, et tu tomberas entre les mains de cette adorable Trinité, pour être éternellement la victime de ses vengeances.

O Dieu de mon amour! que cette voix de votre grâce est puissante pour accélérer mon sa-

crifice, pour m'engager à le faire dès ce moment avec une pleine liberté, et avec tout l'empressement de ma volonté! Oui, je veux vous répéter, Seigneur, la prière que David vous fit quand il eut rassemblé toutes les richesses qui devoient servir à la construction de votre temple (1): *Ah! grand Dieu, tout vous appartient, vous êtes le maître de tout, et dans vous seul sont les richesses, la gloire et la magnificence. Qui suis-je pour vous promettre quelque chose, tandis que tout est à vous? Cependant, Seigneur, vous voyez le fond de mon cœur, et vous savez qu'en toute vérité et simplicité je vous offre avec joie tout ce qui est en moi et tout ce qui dépend de moi. O Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob! conservez-moi la volonté que vous m'avez inspirée, et que jamais mon ame ne s'écarte des sentimens de vénération et d'obéissance dont je suis pénétré.*

Cependant je dois bien me garder de ne penser à ce sacrifice et de n'en parler, soit de bouche, soit par écrit, que par forme de spéculation. Il est aisé de sentir la nécessité, les avantages, la beauté du sacrifice volontaire de la nature. Mais Notre-Seigneur demande des effets, et le sacrifice n'est point une affaire de théorie; il faut en parler peu, en écrire peu, et travailler beaucoup à la consommation de ce grand ouvrage. On ne peut immoler la nature sans étudier constamment ses artifices et découvrir ses ruses. Si je réfléchis souvent sur moi-même, je la prendrai à tous les momens sur le fait; tantôt

(1) Paral. 29. 12. et seq.

ce sera la vanité, tantôt l'amour du plaisir, tantôt la complaisance dans la possession de mille bagatelles qui se fera jour au milieu même de l'appareil du sacrifice. C'est dans la solitude et dans l'exercice de l'oraison que je découvrirai la marche de ces ennemis.

O Dieu! qui voyez le fond de mon cœur, vous savez jusqu'où votre grâce doit porter le glaive et la mort : qu'elle achève son ouvrage; qu'elle détruise peu à peu cette hydre toujours renaissante de l'amour-propre; qu'elle fasse de moi une victime de tous les jours et de tous les momens, afin qu'à ma dernière heure il ne me reste à sacrifier que ce corps de péché, à l'abandonner aux vers et à la pourriture, jusqu'au moment où il vous plaira de le réunir à mon ame sacrifiée dans le temps, et s'immolant devant votre trône durant toute l'éternité.

Ainsi soit-il.

CHAPITRE IV.

Le sacrifice de la nature par la grâce doit être universel.

Je me place dans quatre situations différentes, qui me font connoître quelle doit être l'étendue de mon sacrifice. D'abord je suis au premier moment de ma naissance, avant que le saint baptême m'eût fait enfant de Dieu, et je me vois dans un état déplorable, chargé de la malédiction lancée contre le premier homme, coupable

de sa prévarication, plongé dans l'ignorance, sujet à la mort, aux misères de cette vie, et avec un penchant honteux vers tous les objets sensibles; penchant qui offusque ma raison, qui domine ma volonté, qui tend toujours à l'excès. Je ne le sens pas alors, parce que je suis comme les animaux les plus brutes, sans usage de mes facultés, sans force, sans retour sur moi-même, uniquement capable de verser des larmes; et en cela même plus misérable encore que les animaux, qu'on ne vit jamais pleurer en naissant. Je vois donc que ce qui est en moi, dans ce premier moment, porte tous les caractères d'une nature corrompue.

Le saint baptême m'est administré et me confère la grâce sanctifiante; je ne suis plus ennemi de Dieu, mais toutes mes autres misères me restent, et elles se feront sentir dès que je serai en âge de me connoître. Quelle conséquence dois-je tirer d'un état si déplorable? point d'autre que d'appeler la grâce à mon secours, et de faire, sous sa direction, le sacrifice de toute cette nature viciée dans tous ses principes. Il ne m'est pas donné, à ce premier instant, de pouvoir procéder à cette immolation; mais puisque je me connois aujourd'hui, et que bien loin d'être meilleur, j'ai ajouté à ma misère en m'écartant des voies de la justice, je dois conduire la victime à l'autel, et l'y conduire tout entière, et n'épargner rien pour que le sacrifice soit universel. Je sens cette nécessité; ma raison éclairée de la foi ne me laisse aucun doute sur ce

point ; et si je me refusois à ce sacrifice, je mériterois que Dieu m'ôtât pour toujours le temps et les moyens de le faire.

Je me trouve ensuite au Calvaire, et j'y vois mon maître, mon modèle, mon Sauveur faire le sacrifice de toute cette nature humaine qu'il a prise pour me témoigner son amour. Cette nature ne fut point corrompue en lui ; mais elle éprouva les misères de cette vie, la douleur, l'indigence, la mort. Le sacrifice qu'il consomme sur le Calvaire, après l'avoir commencé au premier moment de sa conception, et continué durant toute sa vie, est étonnant dans sa rigueur et dans sa plénitude. Son ame est dans l'amertume, son corps est couvert de plaies ; il est l'objet des railleries d'une soldatesque insolente et d'un peuple furieux ; il meurt dépouillé de tout, et même de la protection de son Père. O Dieu, quel sacrifice ! et à la vue de cette grande victime, puis-je désormais ne faire qu'une offrande imparfaite? Puis-je me réserver l'honneur, en renonçant aux plaisirs ? Puis-je demeurer attaché aux biens de la terre, en méprisant d'ailleurs l'estime du monde ? Puis-je vivre dans la mollesse, jusque dans la médiocrité de ma fortune, et dans l'obscurité où me laissent les hommes ? Puis-je ne chercher dans le service de Dieu que les consolations intérieures et les délices du Ciel ? Ah ! Seigneur, je n'ai jamais compris jusqu'ici la grandeur et l'universalité de votre sacrifice. C'est ma faute, ma pure faute, puisque vous étiez toujours pr

sent à mes yeux, puisque je savois parfaitement la douloureuse histoire de votre passion et de votre mort. Saint Cyprien admiroit que toute la nature eût frémi en vous voyant sur votre croix, et que vous seul fussiez demeuré tranquille. « Tout parle, s'écrie ce Père (1), et Jésus » garde le silence. » C'est que vous étiez tout occupé de votre sacrifice, et que vous vous appliquiez à immoler tous vos sentimens, toutes vos facultés, tout l'exercice de vos sens. Que me reste-t-il donc, Seigneur, qu'à m'attacher tout entier à votre croix, et à me soumettre aux humiliations, aux souffrances, à la pauvreté, à la nudité absolue de tout ce que j'ai aimé jusqu'ici sur la terre.

Je me vois après cela au dernier moment de ma vie, et je remarque quelle sera pour lors l'universalité de mon sacrifice. Comme tous les biens créés portent uniquement sur la vie, qu'ils n'ont d'autre fondement que la vie, il est nécessaire que la vie étant immolée, tous ces biens le soient aussi. Il est impossible d'imaginer une plus grande nudité que celle d'un homme qui vient de mourir. Il n'y a qu'un moment qu'il possédoit tout, qu'il étoit le maître, si l'on veut, de trésors immenses, ou même d'un grand empire, ou si l'on imagine encore plus, du monde entier; il pouvoit commander à des millions d'hommes, il voyoit à ses pieds toutes les puissances de la terre. Il expire, et tout lui est enlevé, les dons de la fortune, les droits de l'au-

(1) De Bono patientiæ.

torité,

orité, les agrémens de la personne, les trésors
e la science ; bien loin de commander aux au-
res, il dépend des soins qu'on voudra bien
rendre de son cadavre ; et ces soins se bor-
eront à l'empressement qu'on aura de le ca-
her dans le sein de la terre, de peur qu'il n'in-
ecte les vivans. Si cet homme, avant que de
endre le dernier soupir, peut encore se con-
oître, il doit voir quelle va être l'étendue de
on sacrifice. S'il a le véritable esprit du chris-
anisme, il acquiescera à cette immolation, et
e sera pour lors la grâce qui l'opérera de con-
ert avec la nature. S'il a l'ame toute païenne,
u qu'elle ne soit chrétienne que de nom, et
ue les affections terrestres la dominent, il
prouvera des combats étrangers ; il ne pourra
i éluder le sacrifice, ni s'y soumettre ; il sera
raîné malgré lui à cet autel de mort, en dépio-
ant sa destinée ; et murmurant contre la loi
uprême qui rompt le fil de ses jours, il espé-
era peut-être encore de les prolonger : vaines
spérances ; tout se détruit dans ce corps qu'il
dolâtre ; les sens se troublent, l'esprit s'affaisse,
es ressorts de la machine se dérangent ; il faut
ecevoir le coup, et faire un hommage forcé à
'Etre tout-puissant qui a ordonné le sacrifice,
t qui seul ne meurt point. O Dieu éternel !
ttendrai-je donc ce moment pour vous faire le
acrifice de tout ce que je possède et de tout ce
ue je suis ? Je puis, dès à présent, m'immoler
ur l'autel de votre amour. Votre grâce m'y in-
ite, et, sous sa direction, je serai un holo-

causte agréable à vos yeux. Il ne s'agit que de vous offrir tout ce que la mort m'enlèvera probablement bientôt. La mort que donne votre grâce n'est pas plus impérieuse et plus exigeante que la mort naturelle ; et celle-ci dépouille de tout sans rien donner en échange, au lieu que la mort spirituelle me fera vivre de vous et pour vous.

Enfin je me considère dans le cours de ma vie, en joignant les jours qui ne sont plus avec ceux dont je jouis encore ; et je me demande à moi-même ce que j'ai gagné ou ce que je gagne à ne pas faire le sacrifice de tout moi-même, sous la conduite et par l'impression de la grâce. 1.° J'ai eu et j'ai encore bien des sacrifices à faire; ils ont été forcés, et ils n'en ont eu que plus d'amertume. 2.° Ceux que je n'ai pas faits n'ont pas contribué à mon bonheur ; tout au contraire, en me réservant ce que je ne voulois pas sacrifier, j'ai accablé mon ame de mille soins inutiles, j'ai entretenu le trouble dans le cours de ma vie, je n'ai eu de paix ni avec Dieu, ni avec les hommes, ni avec moi-même. 3.° Ce que je me suis réservé a mis dans moi une sorte d'habitude qu'il m'est aujourd'hui difficile de rompre. Dans la jeunesse, on sacrifie aisément; les inclinations sont encore flexibles ; les penchans, quoique fougueux, ne sont point invétérés : dans la vieillesse, on tient à tout par le long usage de posséder, et par le défaut de vigueur quand il s'agit de se dépouiller.

Mais qu'est-ce qui m'attache, à cet âge où je

dois connoître par mon expérience la vanité de tout? Seigneur, voici la plus grande de mes misères : quand je suis en votre présence, il me semble que je ne tiens à rien; je répète cent fois que je m'immole tout entier au pied de votre croix ; j'accepte de votre main le dénûment le plus parfait; j'embrasse la pauvreté, les souffrances, les humiliations, la privation de mes amis, de ma patrie, de mon honneur, de ma santé, de mes biens ; j'acquiesce même à la nudité de l'intérieur, à l'absence non de votre grâce et de votre amour, mais de vos consolations et de vos faveurs. Cependant, au sortir de l'oraison, et dans les détails de ma vie, je sens que mon sacrifice n'est encore qu'en spéculation, que toute la victime est vivante, qu'elle a reçu un coup qui ne l'a qu'effleurée, et qu'elle s'est échappée de l'autel pour se réfugier dans ses anciennes habitudes, dans son amour-propre, dans la sensualité, dans la vanité, dans l'humeur, dans une multitude de folles espérances, dans un labyrinthe de prétentions. Quel remède, Seigneur, à ces inconséquences? Je porte tout à la fois deux *moi*, celui de l'oraison, qui est tout à vous, et celui du reste de ma vie, qui est tout au monde; celui de la grâce, qui est tout crucifié, et celui de la nature, qui est tout ennemi de votre croix; celui de l'Evangile, qui est avec vous et avec vos saints, et celui de la chair, qui est avec le démon et avec tous ses partisans. Ah! Dieu saint et tout-puissant, mon sacrifice ne se consom-

mera donc que par le coup mortel dont votre grâce me frappera ; il n'appartient qu'à elle de pénétrer jusqu'au fond de mon ame, et d'y opérer cette *dissection* totale dont parle votre Apôtre (1). Puisqu'elle me parle d'un ton si fort dans l'oraison, et tandis que j'écris ces choses, il m'est donc nécessaire de recourir sans cesse à l'oraison, et de suivre, dans toutes ses parties, ce beau sujet de *la nature immolée par la grâce*. J'y joindrai, Seigneur, les saints cantiques de votre Prophète ; et je saisis aujourd'hui ce mot qui dit tant de choses à une ame touchée de votre amour (2) : *Qui me donnera des ailes comme celles de la colombe? Je volerai, et je me reposerai; je m'éloignerai* du monde *en* le *fuyant*, *et je demeurerai dans la solitude. Là j'attendrai le Seigneur, l'auteur de mon salut; il me préservera du découragement* intérieur *et de la tempête* de mes passions.

O mon Seigneur! je ne vois ici que le vol de l'ame, la fuite du monde, les exercices de la solitude, la confiance en vous, le repos dans votre sein. Tous ces avantages ne peuvent se trouver que dans un cœur immolé et sacrifié par votre amour. Il doit quitter la terre pour s'envoler et se reposer en vous. Donnez-moi ces ailes, Seigneur; ce sont celles de votre Saint-Esprit, qui a daigné se manifester sous la figure d'une colombe. Par là je serai délivré du découragement qui m'abat, et des tempêtes qui m'agitent; je jouirai de la paix, dont la colombe

(1) Hebr. 4. 12. — (2) Ps. 54. 7 et seq.

fut le symbole et la messagère après les orages du déluge. Si je gémis encore quelque temps jusqu'à ce que je sois dégagé de ce corps du péché qui m'appesantit, ce seront les *gémissemens de la colombe*, dans *l'attente du salut* (1) que vous avez promis aux ames mortes au monde, crucifiées avec vous, et ne vivant plus que de votre amour. Ainsi soit-il

---

CHAPITRE V.

L'immolation de la nature par la grâce doit être continuelle.

Il ne faut pas être trop spirituel pour remarquer que le péché a fait en nous des ravages terribles. Notre nature est corrompue, et elle l'est toujours, et nous sentons cette corruption jusqu'au dernier moment de notre vie. Il y a sur ce point des observations qui nous étonnent, et qui devroient nous humilier encore plus. Cette corruption alarme plus les saints que les pécheurs; cette corruption est plus grande dans les vieillards que dans les jeunes gens; cette corruption domine plus les grands génies que les hommes simples; cette corruption a plus d'empire dans les sociétés policées, que parmi les barbares; cette corruption attaque plus les vertus, qu'elle ne fait naître de vices; cette corruption est plus dangereuse dans la voie du salut, que tous les artifices de l'enfer; cette

(1) Isa. 59. 11.

corruption est plus ennemie de Jésus-Christ et de l'Evangile, que ne le furent tous les tyrans qui persécutèrent l'Eglise. Il seroit aisé de prouver toutes ces propositions : ceux qui n'en découvriroient pas la vérité au simple coup d'œil, n'auroient jamais réfléchi sur eux-mêmes, et ne connoîtroient pas le monde qui les environne.

Si Jésus-Christ n'étoit pas venu parmi les hommes, il seroit impossible de remédier à la corruption de notre nature ; et s'il ne s'étoit pas mis dans l'état de victime, il ne nous auroit pas appris que le seul moyen de remédier à cette corruption est d'immoler la nature par la grâce ; et si son sacrifice n'avoit pas été continuel, il ne nous auroit pas convaincus que notre nature ne sera jamais immolée comme elle doit l'être, si la grâce n'opère sans cesse ce sacrifice. *Que celui*, dit-il (1), *qui veut marcher après moi, se renonce lui-même, et qu'il porte sa croix tous les jours.* Autant donc qu'il est nécessaire de suivre Jésus-Christ, autant est-il indispensable de renoncer à soi-même, et de porter sa croix *tous les jours.* Mais la croix est l'autel du sacrifice accompli par Jésus-Christ : il faut donc être dans l'état de victime *tous les jours ;* il faut donc *tous les jours* immoler la nature par la grâce, puisque la grâce seule peut nous donner la force d'entreprendre et de consommer ce sacrifice. Ce ne sont pas là des pensées d'une spiritualité sublime ; c'est l'Evangi-

(1) Luc. 9. 23.

le, c'est le Testament de notre Père et de notre Maître.

Je réfléchis sur moi-même, et je dis : Ai-je tous les jours travaillé au sacrifice de ma nature corrompue ? J'ai bien senti sa corruption ; je me suis surpris dans des accès de vanité sans nombre ; j'ai recherché sans cesse ce qui pouvoit flatter mon amour-propre ; j'ai satisfait ma sensualité tout autant de fois que j'en ai trouvé l'occasion ; je n'ai pas mis de bornes à mes cupidités, quelque impérieuses et importunes qu'elles fussent ; j'ai varié à l'infini les objets qui pouvoient contenter mes passions ; je n'ai point ignoré que tous ces mauvais fruits détruisoient en moi le règne de Jésus-Christ, et y établissoient de plus en plus celui de la nature corrompue : mais le terme seul de sacrifice m'a fait frémir ; j'ai respecté dans moi un ennemi qu'il falloit conduire à la croix, et immoler aux pieds de mon Sauveur ; j'ai pallié les désordres nés de ma corruption ; je me suis rassuré sur quelques désirs vagues de christianisme ou même de sainteté ; mais la victime est demeurée entière, et je la retrouve au bout d'un demi-siècle plus vive que jamais.

Le passé n'est plus en mon pouvoir, je ne puis non plus disposer de l'avenir ; mais le présent est à moi, et Dieu me le donne pour commencer l'immolation si nécessaire de tout moi-même. Je me connois assez pour être persuadé que je suis digne de mépris : ainsi je rassemble d'abord toutes mes vanités, et je les consume

dans le feu des humiliations qu'il plaira au Seigneur de m'envoyer. Mais cette plante odieuse et détestable renaît sans cesse, et je dois porter le fer dans tous ses rejetons visibles ou cachés. O divine grâce! ce sera votre ouvrage de tous les jours. Etablissez dans mon esprit le souvenir perpétuel des opprobres de Jésus-Christ mon Sauveur. Que je le voie toujours réduit à l'état que peint son Prophète, quand il dit que ce *n'étoit plus un homme*, mais *un ver de terre*, *l'objet du mépris et des railleries d'un peuple insultant* (1).

Hélas! quel que soit mon sort sur la terre, il ne me sera toujours donné qu'une très-petite portion de ces saintes humiliations. Mais préservez-moi, lumière de mon Dieu, de m'applaudir en moi-même, si j'ai le bonheur d'être méprisé des hommes. La nature corrompue infecteroit encore cette partie de mon sacrifice. Je dois penser, dans l'abjection même la plus profonde, que je suis *un serviteur inutile* (2), et que tous les hommes réunis contre moi ne peuvent me mépriser autant que je le mérite.

Je vois que l'amour des satisfactions sensuelles m'a couvert de péchés, et que je suis comme cette infortunée Jérusalem qui avoit sacrifié à toutes les divinités impures des nations. C'est une misère qui a sa source dans la corruption de mes sens. Etrange révolution qui s'est faite aux dépens de ma raison, de ma tranquillité, de mon honneur même : car qu'y a-t-il de plus

(1) Ps. 21. 7. — (2) Luc. 17. 10.

honteux qu'une vie sensuelle, réduite à n'être pas meilleure que celle des animaux, toute bornée à la terre, et incapable de s'élever, je ne dis pas simplement au Ciel, mais aux objets qui sont uniquement du ressort de la raison? J'avoue, Seigneur, que votre grâce a veillé sur moi-même pour me préserver des excès qui sont l'opprobre de l'humanité: mais combien de fois mes sens ne m'ont-ils pas fait illusion! Ne leur ai-je pas accordé tout ce qui pouvoit les satisfaire, sans m'exposer à des reproches qui auroient humilié ma vanité? n'ai-je pas recherché tous les amusemens qui me tiroient hors de moi-même, et qui m'attachoient à mille frivolités pernicieuses? Ce n'est que dans l'oraison, ô mon Dieu, que je puis pénétrer cet abîme de désordres qui me couvrent de confusion. Ah! quand je compare ma vie avec la mortification des saints, je trouve qu'ils ont été des victimes continuelles de la croix, et que j'ai été continuellement la victime de mes désirs corrompus. Je suis parvenu de cette manière à un âge où l'amour du plaisir est d'une déraison parfaite, où il est ridicule aux yeux mêmes du monde; et cette hydre toujours renaissante attaque encore mon cœur, captive mes sens, et trouble les chastes désirs du saint amour. Seigneur, à cet âge, le sacrifice de ma nature corrompue ne peut être que très-borné dans sa durée; mais je dois l'entreprendre sous la direction de votre grâce, et le perpétuer jusqu'à mon dernier soupir. Vous avez vécu et vous êtes

mort dans les souffrances : ce doit être désormais mon partage, mon élément, ma vie. Celles que vous m'enverrez seront les plus précieuses, parce que mon choix n'en altérera pas le mérite. Celles que je pourrai me procurer seront peu de chose. J'ai laissé s'écouler les années des grands efforts, et il ne me reste qu'un corps sur lequel la pénitence ne peut s'exercer que foiblement. O Jésus souffrant! qu'elle soit du moins continuelle, et que ces essais de mortification s'unissent à vos douleurs, à vos amertumes, à votre tristesse, à vos délaissemens. Suppléez à ma foiblesse par l'immensité de vos satisfactions; enflammez mon cœur du désir d'être crucifié dans tous mes sens, dans toutes mes affections, dans toutes mes actions. Je mets tous mes désordres à vos pieds ; j'y mets ce corps de péché, mon ennemi mortel et le vôtre. J'applaudis de grand cœur à l'arrêt de mort porté contre lui; j'envisage avec une pleine satisfaction les vers qui doivent le ronger, et la pourriture qui doit le consumer ; je dis, avec le saint homme Job, que ce sont là mes proches, *mon père*, *ma mère*, *mes frères* (1), et que le tombeau, tout horrible qu'il est, ne sera jamais aussi infect que ces dépouilles d'un corps profané par tant d'abominations.

Je n'ai point possédé de richesses, je n'ai même eu ni l'espérance ni le désir d'en posséder: ce qui ne prouve pas mon désintéressement, encore moins l'amour de la pauvreté de Jésus-

(1) Job. 17. 14.

Christ. J'ai ressemblé peut-être à ces philosophes de l'antiquité, qui tournèrent au profit de leur vanité l'impuissance où ils étoient de figurer parmi les opulens du siècle. Nés pauvres et misérables, ils croyoient se distinguer du vulgaire, en faisant parade de leur indigence; et le monde de ce temps-là fut assez sot pour leur faire un nom, parce que le monde d'alors ne savoit pas que la pauvreté orgueilleuse est le comble de la folie. Sans posséder des richesses et sans imaginer les moyens d'en acquérir, j'ai été attaché à mille bagatelles qui déshonoroient mon ame en la remplissant, comme si ces objets avoient mérité quelque attention. Cet attachement étoit d'autant plus dangereux que je ne m'en apercevois pas; il se concilioit avec une sorte d'envie de donner, parce que la vanité y trouvoit son compte; il s'autorisoit de quelques devoirs d'état, pour faire illusion avec plus d'empire et moins de remords; il varioit selon les circonstances, pour paroître moins vif sur chaque objet en particulier. Qu'étoit-ce, Seigneur, qu'un pauvre de profession à qui rien ne manquoit? Où étoit la nudité d'un disciple de la croix, le dépouillement d'un ministre de vos autels, le vide d'un cœur qui ne devoit appartenir qu'à vous? Quel doit donc être désormais mon sacrifice dans l'état où votre providence m'a placé? Je dois veiller sur tous les détails, afin d'être dénué de toutes possessions, de toutes espérances, de tous désirs, de toutes vues pour le présent et pour l'avenir. J'ai péché,

mon Dieu, dans cet état; j'ai franchi les barrières en mille occasions; il ne me reste que la douleur de vous avoir ressemblé si peu, et de ne pouvoir dire avec votre Prophète (1) : *Je suis pauvre et dans les travaux*. Un de vos serviteurs disoit : « Je me mets au service de la pauvreté » de Jésus-Christ, je la prends pour ma sou- » veraine, je veux la servir toute ma vie et lui » être fidèle, lui rendant tout l'honneur que je » pourrai, étant de sa suite et de sa maison. » Donnez-moi, Seigneur, la lumière pour me conduire dans cette carrière de la pauvreté; et en général, ô mon Dieu, apprenez-moi la manière d'accomplir perpétuellement le sacrifice de tout moi-même. Dans la loi que vous aviez donnée à Moïse, le feu devoit toujours brûler sur votre autel; dans la loi que Jésus-Christ votre Fils a établie, le feu de son amour ne cesse jamais de l'embraser sans le consumer. Il est perpétuellement dans l'état de sacrifice; il s'immole tous les jours entre mes mains; et il demeure dans le sanctuaire, vous faisant toujours hommage de sa sainte humanité. Ah! Seigneur, quel modèle pour moi! *S'il ne faut pas qu'il y ait de vide dans les états de la grâce*, comme l'a si bien dit un saint homme, doit-il y avoir des intervalles dans mon sacrifice? dois-je être tantôt à vous et tantôt au monde, tantôt à Jésus-Christ et tantôt à la nature corrompue, tantôt à l'Evangile et tantôt à moi-même? Jésus-Christ est la victime de tous les jours; en cette qualité

(1) Ps. 87, 16.

de victime, il étoit hier, il est aujourd'hui, et il sera dans tous les siècles. Oh! quelle pensée, mon Dieu! le sacrifice de Jésus-Christ est éternel comme sa divine personne, et je ne me sacrifierois pas pour vivre éternellement de lui et avec lui! Je sens bien, ô victime de tous les temps, que mon esprit est prompt et que ma chair est foible, que j'ai le désir du sacrifice perpétuel, et que je porte en moi un ennemi qui s'oppose à ce sacrifice; mais cet ennemi n'est pas si fort que vous; il disparoîtra dès que vous ferez briller le glaive de votre grâce; c'est sous ce glaive tranchant que je baisse la tête. Qu'il ne cesse point de me frapper jusqu'à ce que j'expire d'amour pour vous. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VI.

Le sacrifice de la nature par la grâce doit être en esprit et en vérité.

Il est très-aisé de parler et d'écrire sur l'obligation d'immoler la nature par la grâce; il ne faut pour cela qu'expliquer l'Evangile: cette loi est à toutes les pages, et elle est répétée dans tous les livres des apôtres. Mais l'Evangile est l'histoire de Jésus-Christ, et les écrits des apôtres sont l'ouvrage d'écrivains inspirés, tous morts pour Jésus-Christ. Je ne vois dans Jésus-Christ qu'un Homme-Dieu immolé, et les apôtres ont consommé leur sacrifice en esprit d'obéissance, et en toute vérité. Voilà mes mo-

dèles quand je parle et quand j'écris de l'obligation du sacrifice.

Ecoute, *mon peuple*, disoit le Seigneur à Israël (1), *je vais te parler, et te donner un témoignage qui te prouve que je suis Dieu, et ton Dieu. Je sais que tu m'offres des sacrifices, que tu immoles sur mon autel les animaux de la campagne et les oiseaux du ciel : toutes ces victimes sont à moi avant que tu me les offres, je ne te demande point de pareilles offrandes, mais j'attends de toi le sacrifice de louange, l'accomplissement de tes vœux, et l'invocation de mon nom ; c'est là l'honneur que j'exige, et qui t'attirera ma protection.* Je vois ici le sacrifice intérieur, l'hommage du sentiment, le culte en esprit et en vérité. Dieu ne réprouvoit pas absolument l'immolation des victimes légales, il l'avoit prescrite à son peuple ; mais il exigeoit que cette immolation fût accompagnée des dispositions et des affections du cœur, que son peuple immolât sa volonté, ses désirs, ses penchans, à la majesté de qui il avoit reçu tant de bienfaits. Le Juif charnel n'honoroit point le Seigneur ; le Juif spirituel anticipoit les temps du Messie, il appartenoit déjà à l'Evangile, il pratiquoit la loi d'amour, il immoloit la nature corrompue, et c'étoit la grâce qui opéroit ce sacrifice. *Soyez circoncis du cœur*, s'écrioit Jérémie (2), *autrement la colère du Seigneur s'enflammera sur vous, et nulle puissance ne pourra l'éteindre.*

(1) Ps. 49. 7 et seq. — (2) Jerem. 4. 4.

Vérité aussi ancienne que l'existence du genre humain : depuis que notre nature a été corrompue par le péché, le sacrifice de notre nature est devenu nécessaire, et il a dû commencer et se consommer par le cœur. Si Jésus-Christ et ses saints apôtres ont donné plus de jour à cette vérité, c'est que les passions des hommes l'avoient obscurcie; et c'est cette nouvelle lumière qui a fait tant de victimes parmi les chrétiens : mais les saints de l'Ancien Testament en ont aussi été éclairés, ils ont été victimes comme les saints de la nouvelle alliance ; et c'est ce que l'Apôtre déclare bien magnifiquement, quand il rend témoignage à la foi des patriarches et des prophètes. Sacrifice du cœur, circoncision du cœur, c'est la base des deux alliances.

Je conclus de cette grande vérité trois choses que j'ai peu connues jusqu'ici, et qui sont néanmoins de la plus pressante nécessité : la première, c'est que le sacrifice de moi-même doit être très-sérieux, c'est-à-dire que je dois m'y porter avec toute la volonté et tout le désir qu'exige l'objet qui m'intéresse le plus en ce monde. Que faisons-nous quand il nous survient une affaire d'où dépend notre fortune, notre honneur, notre vie? laissons-nous nos pensées errer sur des amusemens frivoles ? perdons-nous le temps en discours inutiles? nous livrons-nous à l'indolence et à l'oisiveté? ne recueillons-nous pas toutes les forces de notre esprit pour prévenir les dangers qui nous menacent? est-il en nous un mouvement, une

éflexion, une combinaison d'idées qui ne tende à écarter les obstacles que nous envisageons, et à nous procurer le succès dont nous nous flattons? Cela s'appelle procéder sérieusement dans une affaire. Eh! Seigneur, en est-il de plus importante que celle d'immoler tous les jours le moi corrompu qui me tyrannise? Ce grand sérieux, cette application réfléchie que j'apporte aux bagatelles qu'il me plaît d'appeler des affaires, puis-je m'en dispenser vis-à-vis de l'ennemi domestique qui me persécute sans cesse? J'entends le prince des apôtres, qui dit à tous les fidèles (1) : *Pour vous, sans épargner aucun soin, mettez en œuvre la vertu avec votre foi, la science avec la vertu, l'abstinence des plaisirs avec la science, la patience avec l'abstinence des plaisirs, la piété avec la patience, l'amour de vos frères avec la piété, et l'amour de Dieu avec l'amour de vos frères.* Il est impossible de *mettre en œuvre* toutes ces vertus, sans immoler la nature corrompue; et l'Apôtre recommande de *n'épargner aucun soin* pour *mettre en œuvre* ces vertus. O Dieu! que je suis donc aveugle quand je prétends vous faire le sacrifice de moi-même sans l'application la plus profonde et la plus sérieuse! Que je connois peu la corruption de ma nature, l'essence du christianisme, les difficultés du salut, quand je me repose sur quelque prétendues bonnes œuvres qui ne détruisent point en moi l'empire du vieil homme, et q

(1) 2 Petr. 1. 5, 6, 7.

ne peuvent établir, à sa place et sur ses ruines, l'homme nouveau !

La seconde chose que je remarque, c'est que le sacrifice de la nature ne sera jamais pleinement en esprit et en vérité, s'il n'est très-pur dans ses motifs. Le monde exige des sacrifices, et l'on ne les lui refuse point, parce qu'en les lui faisant on envisage les intérêts de la nature, la satisfaction de l'orgueil, l'espérance du plaisir, l'acquisition des richesses, la domination sur les petits : que pourrois-je dire ? les mondains sont des victimes, et ce qui les conduit à l'autel du monde, leur idole, est aussi méprisable en soi-même, aussi vil, aussi déshonorant que le coup qu'ils reçoivent dans ce temple profane. Mais que seroit-ce si, en voulant sacrifier au Très-Haut, la nature, bien loin de se soumettre à l'immolation, ordonnoit elle-même le sacrifice ? Que seroit-ce, ô mon Dieu, si je montois sur le Calvaire par des motifs d'ambition, de vanité, de cupidité ; si je cherchois l'applaudissement des hommes, tandis que je paroîtrois comme un holocauste devant vous? Que seroit-ce même si, laissant le monde tel qu'il est, je prenois dans mon humeur, dans ma bizarrerie, dans mon orgueil secret, ou dans l'espérance d'une vie plus douce et plus tranquille, les raisons de mon sacrifice ? Que seroit-ce encore si je ne me réduisois à l'état de victime que pour jouir de vos faveurs ? Je sais, Seigneur, que vous vous plaisez à les répandre sur les ames généreuses qui vous sacrifient tout ; je sais de

plus qu'il m'est impossible de renoncer à la douceur inséparable de votre amour : mais attendre de vous des torrens de délices, des caresses ineffables, des goûts qui fissent disparoître toute l'amertume de la croix, et n'immoler la nature que dans cette vue et sous ces conditions, ce seroit souiller la pureté du sacrifice. Il faut que la nature expire totalement, pleinement, et de la manière qu'il vous plaise de la faire expirer. N'est-ce pas assez, divin amour, que vous la remplaciez dans mon cœur?

Enfin, si mon sacrifice est en esprit et en vérité, il doit se faire sans délai; cette marque n'est point équivoque. Tant qu'Augustin tergiversa entre le monde et Jésus-Christ, la nature corrompue fut victorieuse en lui. Il avoit des désirs, mais trop foibles pour accélérer le sacrifice ; il vouloit et ne vouloit point; il se faisoit une illusion, il cherchoit des raisons pour différer; il gémissoit cependant de ses incertitudes et de ses délais. Ceci, mon Dieu, me représente bien l'empire qu'a la nature corrompue sur le cœur humain. Qui fut plus éclairé qu'Augustin? qui eut une ame plus généreuse, plus capable de vaincre des difficultés? Cependant il devoit être le miracle de votre grâce; et vous voulûtes nous apprendre, par son exemple, qu'elle seule peut opérer le grand sacrifice du vieil homme. Que ce mystère de votre grâce est étonnant! Quand elle entre dans un cœur, elle y porte une telle lumière, un tel goût de vérité, que la nature interdite et aux abois, si

r'exprimer ainsi, se rend elle-même, et
sur le bûcher du sacrifice. Cela se fait en
ant: elle représente, cette grâce divine,
le toute puissante que vous dîtes au com-
nent: *Que la lumière se fasse, et la lu-
e fit.* Je ne puis pas dire, Seigneur, que,
tant d'années qui ont formé le tissu de
, vous ne m'ayez pas demandé le sacrifice
agit de vous faire aujourd'hui: comment
ésisté si long-temps? Autre mystère de
grâce; elle sollicite avec une sorte de dé-
: pour notre volonté; elle veut être reçue
otre ame comme un conquérant pacifique
ıfaisant est admis par des peuples qui sont
ses de passer sous ses lois, afin d'être plus
x qu'ils ne l'étoient sous leurs anciens
s. Si j'ai différé de me rendre, est-ce donc
i douté et de la tyrannie de la nature cor-
e, et de la douceur de votre empire? Ah!
ur, mes délais n'avoient d'autre principe
a foiblesse, ma légèreté, mon incons-
je ne vous écoutois pas assez dans l'o-
; je ne prenois point, comme Augustin,
: de votre Testament pour apprendre à
e tout-à-fait mes chaînes. Qu'y ai-je lu
ırs-ci? que *si je veux être une nouvelle créa-
ı Jésus-Christ, il faut que ce qui étoit an-
ıit passé, et que toutes choses deviennent
les* (1). Oh! que cet oracle inspiré à votre
e m'apprend bien que mon sacrifice doit
ıns délai! Et, selon ce saint interprète de
Cor. 5. 17.

vos volontés, tout ce qu'il y a d'*ancien* dans moi doit être déjà passé : il ne dit pas que cette *vétusté* de la nature corrompue doit passer peu à peu, qu'il faut prendre du temps pour la détruire; non, si je suis créé de nouveau en vous, le vieil homme n'est plus, et toutes choses en moi sont nouvelles; je ne vois plus mes anciennes habitudes, mes anciennes vanités, mes anciennes convoitises, mes anciennes prétentions; tout a péri dans le sacrifice; ce chaos a disparu et c'est en moi un monde nouveau, dans mon cœur des sentimens nouveaux, dans ma bouche des discours nouveaux, dans mes liaisons des vues nouvelles, dans mes lectures des objets nouveaux, dans mes prières des affections nouvelles, dans ma solitude des occupations nouvelles. Oh! que ce monde nouveau me paroît admirable! Nouveaux Cieux, qui sont la plénitude de Dieu; nouveau soleil, qui est Jésus-Christ; nouvelle terre, qui est la patrie des saints; nouvelle possession, qui est la croix de mon Sauveur; nouvelles sociétés, qui sont ses trois saintes compagnes, la pauvreté, l'humiliation, la douleur. La nature n'habite plus cette contrée; que dis-je? je l'aperçois encore, mais immolée aux pieds de Jésus-Christ, et faisant hommage, par sa destruction même, à la force victorieuse de la grâce.

Seigneur, il me semble que je m'immole aujourd'hui en esprit et en vérité. Je dis qu'*il me semble*, parce que je ne connois pas encore tous les subterfuges de mon amour-propre; mais je

sens la nécessité d'un sacrifice très-sérieux, très-pur, très-prompt, et je dois à votre grâce de n'être point effrayé de ces conditions : je m'y soumets avec joie ; achevez votre ouvrage, et ne permettez pas que je reprenne jamais la moindre partie d'un holocauste qui est tout entier à vous et pour vous. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VII.

L'immolation de la nature par la grâce est une opération de l'amour de Dieu.

La nature n'est corrompue que parce qu'elle est livrée à l'amour-propre, ou plutôt parce qu'elle n'est autre chose que l'amour-propre en contradiction avec l'amour de Dieu. Il y avoit dans l'homme, sortant des mains du Créateur, deux amours, celui de Dieu et celui de soi-même ; mais celui-ci étoit subordonné au premier, gouverné par le premier, agissant en tout pour la gloire du premier. Le péché a troublé cette sainte harmonie. En se révoltant contre Dieu, l'homme, par la force de son libre arbitre, a repoussé l'amour divin qui étoit dans son cœur, et lui a substitué l'amour de lui-même, et avec cet amour, celui des biens sensibles. Dès lors l'amour-propre est devenu dominant dans le cœur humain ; et comme ce cœur n'est point fait pour recevoir des lois de tout autre que de Dieu, il est tombé en contradiction avec Dieu, il est devenu ennemi

de Dieu : voilà l'état du péché, état malheureux où nous naissons tous. Jésus-Christ a bien rendu son amour à l'homme en le rachetant : mais l'amour-propre est resté dans le cœur humain, sinon dominant, au moins tendant toujours à la domination : c'est en quoi consiste la pente au mal, l'inclination vers les objets sensibles, la corruption, en un mot, radicale et primitive de notre nature. Le premier devoir de l'homme est de réprimer cette affection vicieuse, de couper les rejetons de cette mauvaise plante, de conserver à l'amour de Dieu l'ascendant qu'il doit avoir sur la nature ; mais par lui-même il ne peut opérer ces grandes choses. La nature doit être dans un état de sujétion et d'immolation ; mais comment auroit-elle la force de se sacrifier elle-même ? Elle tend toujours à la révolte ; c'est un sujet qui n'aime point la dépendance ; dès qu'il trouvera l'occasion de devenir séditieux, il ne manquera pas de la saisir. Il faut donc livrer cette nature à un maître plus puissant qu'elle ; et ce maître ne peut être que l'amour de Dieu.

Grande vérité, Seigneur, dont vous me faites la grâce de sentir la force et l'étendue ! Vous voulez rétablir dans nous l'empire qui vous appartient, et dont nous avons voulu vous priver ; vous êtes assez puissant pour nous soumettre malgré nous, ou pour nous détruire si nous ne voulons pas obéir ; mais vous employez à notre égard des moyens aussi doux qu'efficaces. Je vois votre amour se charger de la conquête de

notre cœur ; il commence par immoler votre Fils unique sur la croix, et il attache en même temps à cet autel l'arrêt de notre proscription. Ensuite il me dit : Vois le sacrifice que je viens de consommer. J'ai porté des coups terribles sur l'Agneau de Dieu ; il étoit l'innocence même, mais il s'étoit chargé de tes péchés ; il a offert à son Père les richesses de sa gloire, la dignité de son rang sublime, la tranquillité de sa vie ; il a livré son propre corps à tous les outrages et à toutes les ignominies. C'est ton modèle et tu dois imiter son sacrifice. Abandonne-toi aux leçons de ce Sauveur mourant ; je serai son interprète, je serai ton guide ; et je finirai par être le ministre de l'immolation qu'il exige de toi.

C'est l'amour qui parle ; son langage est aussi insinuant qu'impérieux. Je sens néanmoins que l'amour-propre élève des barrières pour se défendre contre les attaques de ce conquérant. Il s'est établi dans mon cœur, il y règne en maître absolu ; il appelle à son secours le monde, l'habitude, les prétextes, la raison même. Il veut ménager une sorte de paix entre lui et l'amour divin, il consent à céder quelque chose, à se dépouiller de quelques-unes de ses possessions; il s'autorise de l'exemple d'une infinité de prétendus sages qui se sont flattés d'allier la nature avec la grâce ; il veut être sur le Calvaire quand il sera dégoûté du monde, et jouir des plaisirs tandis que le monde l'amusera. Il renonce à l'opulence, mais non aux douceurs d'une honnête médiocrité ; il n'ambitionne pas

les honneurs, mais il déteste les humiliations, et la perte de l'estime publique lui paroît le plus grand des malheurs.

O amour divin ! vous êtes le souverain des cœurs quand vous le voulez, et votre empire n'admet aucun partage. Il s'agit ici de trois choses : la première, de dissiper les fausses raisons de l'amour-propre ; la seconde, de graver profondément dans mon ame les grandes maximes de Jésus-Christ ; la troisième, de m'apprendre à penser comme, à l'heure de ma mort, je voudrai avoir pensé toute ma vie.

Si je connois bien l'origine de mon amour-propre, son aveuglement et ses excès, je serai convaincu qu'il a tort dans tout ce qu'il prétexte pour éluder ou pour différer son sacrifice. Je l'ai déjà pensé au commencement de cette méditation ; c'est le mauvais fruit d'une plante corrompue, et l'héritage infortuné d'un père coupable. Il se livre en aveugle au monde, à l'enfer, aux passions ; il suit ces mauvais guides, et il s'écarte toujours, à leur suite, des routes de la vérité. Tout ce qu'il imagine de ménagemens, ressemble au langage du serpent qui séduisit la mère du genre humain. Saint amour, vous détruisez d'un mot tout cet appareil de mensonge. Vous devez régner seul dans moi ; tout le reste s'oppose à vos lois, qu'il soit donc immolé sans exception et sans ménagement !

Et que disent les maximes de Jésus-Christ ? qu'il faut s'arracher l'œil, s'il est un sujet de scandale ;

scandale ; qu'il faut perdre son ame, si l'on a un véritable amour pour elle ; qu'il faut renoncer à tout, si l'on aspire au royaume des Cieux; qu'il faut porter sans cesse sa croix, si l'on désire d'être admis parmi les disciples de l'Homme-Dieu ; qu'il faut haïr le monde, si l'on prétend posséder la paix qu'il est venu établir parmi les hommes ; qu'il faut pleurer pour être consolé, être pauvre pour être enrichi, être affamé de la justice pour être rassasié, garder la pureté du cœur pour voir Dieu, souffrir persécution pour entrer dans la béatitude céleste. Il est impossible à l'amour-propre de concilier ces saintes leçons avec celles qu'il emprunte de lui-même ou du monde.

Mais au dernier moment, quelles seront mes pensées? Il est étonnant que l'homme ne veuille être raisonnable que quand il ne lui reste plus de temps pour exercer sa raison. Il écoute, durant toute sa vie, l'amour-propre, et en mourant il voit que l'amour-propre ne lui a débité que des mensonges. Il pense, à la mort, presque aussi bien qu'un ange, et jusqu'à cette dernière heure il croit que le langage des saints, des anges, de Jésus-Christ même, est un enthousiasme insensé. Eh quoi! ne descendrons-nous jamais dans le tombeau quand nous pouvons y descendre avec toutes nos facultés, toute notre raison, toute notre foi, et sous la conduite de l'amour divin? Faudra-t-il attendre à bien penser, que nous soyons près d'entrer dans ce lieu où habite un désespoir éternel?

O Dieu ! c'est dans l'enfer que l'amour-propre s'immole avec des grincemens de dents, et qu'il s'immole sans périr, et qu'il s'immole sans faire place à l'amour divin, et qu'il s'immole à la justice vengeresse du Dieu qu'il a méprisé, qu'il a haï, qu'il a outragé. Quel sacrifice horrible ! et qui peut y penser sans frémir ?

Si la corruption de ma nature résiste à ces considérations, je la tiens aussi endurcie que l'ange rebelle, aussi enracinée que lui dans l'orgueil, aussi ennemie que lui de son propre bonheur. Mais non, saint amour de Dieu, vous lui parlez avec trop de force et d'éclat. Vous seul pouvez l'immoler dès à présent, et elle se soumet au sacrifice. Vous entrez dans mon cœur avec le glaive qui pénètre jusqu'aux dernières divisions de l'ame ; et vous y égorgez sans retour cette victime si condamnée et si condamnable. Je ne sais pas encore quelles seront les suites de cette opération toute divine ; mais je puis en juger par l'exemple des saints. Je connois assez les détails de leur vie pour remarquer qu'ils furent tous des victimes de l'amour : et qu'ont-ils fait ? Les uns sacrifièrent leurs biens, leur honneur, et leur existence en ce monde pour défendre les intérêts de la foi ; les autres se cachèrent dans des solitudes profondes pour faire mourir peu à peu tous les désirs du vieil homme ; un très-grand nombre combattirent ouvertement les maximes du monde, et apprirent à des milliers d'hommes le grand art d'immoler la nature corrompue. Combien parmi eux écou-

tèrent en silence et dans l'oraison ce que l'amour divin leur inspiroit pour détruire les restes de l'amour-propre ! Combien entreprirent des actions héroïques que le monde condamna comme téméraires, et auxquelles le Ciel applaudit parce que l'amour divin en étoit le principe ! Combien parurent insensés aux yeux de leurs proches et de leurs amis, tandis que les anges du Très-Haut bénissoient Dieu de leur avoir inspiré tant de sagesse ! Combien, dans le feu des tribulations, ou parmi les exercices de la plus austère pénitence, se plaignirent encore de n'être pas chargés de croix assez pesantes !

O saint amour ! qu'il me soit permis de considérer deux de vos célèbres victimes, Paul et Thérèse. Ils eurent tous deux de grands sacrifices à faire : sacrifice de l'esprit, sacrifice de l'estime du monde, sacrifice de la réputation, sacrifice des égards, sacrifice des biens, du repos, des amis. Ils eurent à combattre les préjugés du siècle, le faux zèle, les artifices de l'enfer ; ils eurent à se défendre des troubles intérieurs, des révoltes de la chair, de la contradiction des passions : ils furent chargés d'instruire et de reprendre, d'éclairer et de réformer, d'établir et de détruire. Les calomnies, les persécutions, l'indigence les accompagnèrent partout ; la croix de Jésus-Christ ne les abandonna jamais. Paul fut supérieur en grâce et en dignité, parce qu'il tint un rang distingué parmi les apôtres ; mais Thérèse fut aussi suscitée de Dieu pour exercer une sorte d'apostolat qui a éclairé

et enrichi l'Eglise. Paul ne vivoit plus, c'étoit Jésus-Christ qui vivoit en lui ; Thérèse se reprochoit de vivre quand elle ne souffroit pas ; elle demandoit la mort ou les souffrances. L'amour fit de Paul l'homme de toutes les circonstances, quand il fallut annoncer et faire aimer Jésus-Christ : l'amour fit de Thérèse une ame consumée des saintes ardeurs de la charité ; elle brûla elle-même de ce feu sacré, et elle apprit aux autres à s'en laisser pénétrer. Paul sut mesurer toutes les dimensions de l'amour de Jésus-Christ ; il posséda dans le plus haut degré la science suréminente de Jésus-Christ : Thérèse sut les secrets du saint amour ; elle fut admise aux communications les plus intimes du divin Époux. Paul eut l'autorité de prononcer l'anathème contre quiconque n'aime pas Jésus-Christ : Thérèse enseigna, par son exemple et par ses écrits, quel malheur c'est d'être privé de ce saint amour. L'un fut l'apôtre et la victime de la charité ; l'autre porta jusqu'à la mort le trait d'amour qui l'avoit blessée. Je ne vois dans ces deux grandes ames que la nature immolée par l'amour, et que l'amour triomphant de la nature. O divin amour, que vous êtes puissant dans vos œuvres ! Etendez vos coups jusqu'à moi, et que la blessure m'accompagne jusque dans la bienheureuse patrie. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VIII.

L'immolation de la nature par l'amour de Dieu s'étend à tout, et d'abord aux pensées.

J'AI fait voir que le sacrifice de la nature doit être universel ; mais je n'ai pas encore montré que c'est l'amour de Dieu qui opère ce sacrifice dans toute son étendue, dans tous ses détails, si je puis parler ainsi. La suite de cet ouvrage fera connoître ces détails ; mais il faut auparavant bien établir ce principe, que c'est l'amour de Dieu qui doit influer dans toutes les parties de ce sacrifice.

Toutes les vertus sont excellentes chacune dans son ordre ; toutes, quand nous sommes dans la charité, nous attirent de la part de Dieu de nouveaux degrés de grâce, toutes contribuent au sacrifice de la nature corrompue ; mais nulle ne porte des coups aussi forts, aussi prompts, aussi efficaces à cette nature, que l'amour de Dieu. Si c'est donc bien sérieusement, et de toute l'étendue de notre cœur, que nous désirons immoler notre vieil homme, nous devons employer le ministère du grand sacrificateur, qui est l'amour divin, et nous devons l'employer en tout.

L'homme pense, l'homme agit, l'homme souffre : voilà en général la matière du sacrifice qu'opère l'amour divin. Il ne faut pas concevoir que cet amour réduit l'homme à ne point

penser, à ne point agir, à ne point souffrir, c'est assurément tout le contraire. L'homme immolé par l'amour pense beaucoup, agit beaucoup, souffre beaucoup; mais toutes ces choses sont sacrifiées par l'amour, en ce sens que l'amour détruit ce qu'il y a de terrestre et d'humain dans les pensées, dans les actions, dans les souffrances. O Seigneur, quelle étendue dans ce sacrifice! Eclairez-moi de votre lumière pour que je puisse suivre les traces de l'amour, tandis qu'il me conduit à cette montagne où je dois recevoir tous les coups qu'il me prépare.

L'amour commence par immoler toutes mes pensées, afin qu'il n'y en ait aucune qui ne soit pour Dieu. L'Apôtre disoit aux Philippiens (1): *Mes frères, pensez à tout ce qu'il y a de vrai, à tout ce qui est pur, à tout ce qui est juste, à tout ce qui est saint, à tout ce qui est aimable.* Je demande s'il reste quelque chose de terrestre et d'humain dans un esprit qui n'est occupé que de ces objets, et si l'esprit est tout occupé de ces objets quand l'amour de Dieu ne le remplit pas, ne le domine pas, ne l'empêche pas de courir après les objets dont s'occupe la nature corrompue. Mais, ô mon Dieu, qu'ai-je donc fait jusqu'à présent? N'ai-je pensé qu'à ce qui est *vrai?* n'ai-je pas plutôt nourri mon esprit de toutes les erreurs que le monde m'a présentées? n'ai-je pas voulu allier les préjugés du monde avec les vérités de votre Evangile? n'ai-je pas pris pour le flambeau de la raison,

(1) Philip. 4. 8.

ce qui n'étoit que la fausse lueur de mes vanités, de mes prétentions, de mes cupidités, de mon amour-propre. *Pensez à tout ce qu'il y a de vrai :* mais où se trouve la vérité, sinon en vous seul, ô mon Dieu, et en Jésus-Christ qui est la vérité essentielle ? Je suis confus de mon état. Le plus grand reproche qu'on puisse faire à l'homme, c'est de lui dire qu'il est faux, qu'il aime à tromper ses pareils : eh ! j'ai été faux par rapport à moi-même. Sera-ce donc aujourd'hui que je sacrifierai cet esprit de fausseté ? Ah ! quand saint Augustin a dit que la vérité est la vie de l'ame, et que l'amour de Dieu en est le sentiment ; il a dit tout ce qu'un saint et un bel esprit pouvoit dire. Il a montré en même temps comment et par qui je dois sacrifier le faux qui est en moi : c'est par l'amour. En vain vivrois-je de la vérité, si je n'avois le sentiment de cette vie ; et je ne puis avoir le sentiment de cette vie sans le saint amour ; et le saint amour ne me donnera ce sentiment qu'en détruisant tout ce qu'il y a de faux dans mon esprit.

Pensez à tout ce qui est pur, continuoit l'Apôtre : voilà le sacrifice de toutes les pensées qui souillent l'ame, pensées qui sont comme le train de notre vieil homme, de notre nature corrompue. *Nous étions*, dit ailleurs l'Apôtre (1), *enfans de colère, nous faisions les volontés de la chair et des pensées.* Mais comment les *pensées* ont-elles une *volonté ?* c'est qu'elles présentent à notre ame ce qui la détermine ; c'est

(1) Ephes. 2. 3.

qu'elles tendent toujours, quand elles sont déréglées, à séduire notre libre arbitre. Pourrois-je expliquer en combien de manières, et combien de fois les pensées m'ont entraîné dans la révolte contre Dieu ? j'ai pensé le mal dès l'enfance ; et les années, au lieu de corriger le vice de mes pensées, l'ont fortifié, l'ont augmenté, l'ont concentré dans moi. Malheureux héritage d'un père qui pensa le mal avant que de le commettre ! La vieillesse détruit les autres ressorts des passions, mais elle fomente encore les pensées ; elle se cantonne, pour ainsi dire, dans les pensées ; elle se réserve l'empire ou plutôt l'esclavage des pensées. Il faut, selon l'Apôtre, *penser à tout ce qui est pur.* Qui fera cette révolution dans l'homme, sinon le saint amour de Dieu ? Augustin, avant sa conversion, fut tyrannisé par les pensées profanes ; mais aussitôt que la divine charité se fut emparée de son cœur, il ne pensa qu'à la vérité de Dieu, qu'à la miséricorde de Dieu, qu'à l'infinité de Dieu, qu'à l'immensité de Dieu. Il ne voyoit que Dieu dans tous les êtres, il n'interrogeoit les créatures que pour les inviter à lui faire connoître Dieu. Quel sacrifice de pensées, dans un homme que ses pensées avoient égaré d'une manière si étrange ! mais quel sacrificateur que l'amour !

Pensez à tout ce qui est juste, ajoutoit l'Apôtre. La plus grande injustice de nos pensées est de nous rendre malheureux nous-mêmes. Nous fabriquons, en pensant mal, les chaînes qui nous captivent ; nous chargeons les poids énor-

mes qui nous accablent ; nous préparons les remords éternels qui doivent nous ronger ; nous chassons de notre ame la paix que Jésus-Christ étoit venu apporter au monde ; nous faisons de notre cœur une mer pleine d'orages, une région de ténèbres, un labyrinthe d'illusions, un champ ouvert à tous les ennemis du salut. Mais, dit saint Chrysostôme (1), aimons le Seigneur Jésus, et tout aussitôt la joie, les délices, la gloire, la lumière, le bonheur seront rétablis dans toutes nos puissances. Doit-il nous en coûter beaucoup pour faire le sacrifice de ce qui nous tourmente ; il est si doux d'aimer, et si beau de bien penser ?

Pensez, dit encore l'Apôtre, *à tout ce qui est saint*, c'est-à-dire, à tout ce qui vous sépare du monde et qui vous unit à Dieu. La philosophie humaine n'opérera point cette merveille ; les efforts du génie, les richesses des sciences, la faveur des grands, la possession de tous les trésors de la terre ne vous rendront pas l'ami de Dieu : c'est de lui seul et de son amour que vous devez attendre les communications ineffables dont il favorise les saints. Mais on n'entre dans ce sanctuaire qu'après avoir fait le sacrifice de tout ce qui est profane, qu'après avoir offert l'holocauste des penchans, des désirs terrestres. Ceci est bien simple, ô mon Dieu ! Pour bien penser à votre sainteté, il faut vous aimer ; et pour vous aimer, il faut exclure tous les autres amours ; et pour exclure ces amours indignes,

(1) Homil. 5 in Epist. ad Rom. n.° 7.

de nous, il faut sacrifier cette nature corrompue qui est votre ennemie.

Enfin l'Apôtre dit à ses nouveaux chrétiens: *Pensez à tout ce qu'il y a d'aimable*, et de tous ces avis de saint Paul, celui-ci est peut-être le plus difficile dans l'exécution, celui qui demande les plus grands sacrifices. *Penser à tout ce qu'il y a d'aimable*, c'est employer tous les moyens d'entretenir la paix parmi ses frères; c'est éviter tout ce qui peut blesser les autres; c'est ne dire jamais à ses proches, à ses amis, à ses compatriotes, aux étrangers mêmes, et aux hommes les plus barbares, que des choses obligeantes; c'est à l'égard de soi-même ne s'occuper point de pensées tristes et affligeantes; c'est supporter avec une égalité d'ame inaltérable toutes les disgrâces de la vie, toutes les épreuves du Ciel; c'est franchir avec joie toutes les difficultés du salut. L'Apôtre savoit combien les hommes sont naturellement opposés à tout cet ordre d'*amabilité*, si je puis m'exprimer ainsi. Il savoit que nous sommes tous secs, critiques, rigoureux, intolérans; mais toute sa divine Epître aux Philippiens ne respire que la charité et la science de Jésus-Christ. Elle met sous les yeux des fidèles les grands sacrifices qu'a faits cet Homme-Dieu, de sa gloire, de ses intérêts, de sa vie; elle présente l'Apôtre prêt à s'immoler pour ses frères, et regardant ce sacrifice comme l'action la plus agréable et la plus glorieuse pour lui. Et qui fut plus rempli, plus brûlant d'amour que Paul?

Ah! Seigneur, que votre amour est puissant sur nos pensées! Il nous apprend que vous seul possédez toute beauté, toute sainteté, toute sagesse, toute libéralité; qu'en vous sont tous les biens; qu'avec vous les amertumes de la vie sont des douceurs, la pauvreté une source d'opulence, les humiliations un titre de gloire, la mort un principe de vie. L'amour fait en nous ce que votre toute-puissance fit au commencement sur le chaos : vous tirâtes du sein de la confusion tout l'ordre, toute la beauté des créatures; et celui qui commence à vous aimer met toutes ses facultés dans la place qui convient à chacune. Les pensées, toutes pénétrées de lumières, ne s'égarent plus; les désirs, réglés par votre sainte loi, ne se portent plus à des objets indignes d'eux; les affections, tournées vers vous, ne s'abaissent plus aux frivoles amusemens du siècle. Toujours l'amour contient l'ame dans un état de sacrifice, parce que sa gloire est de s'immoler pour vous. O Dieu! que nous sommes aveugles quand nous repoussons la main de ce sacrificateur aimable et bienfaisant jusque dans les rigueurs qu'il exerce sur nous! Il immole ce qu'il y a de terrestre et d'humain dans nos pensées, mais ce n'est encore que le prélude du sacrifice; il appelle nos actions à l'autel : seconde opération de l'amour. Faites, ô mon Dieu! que je la médite, et que je ne perde rien d'un sujet si abondant et si instructif.

péché n'habite-t-il plus, ne vit-il plus dans mon ame ? Je ne puis décider avec certitude cette question ; car *personne*, dit le Sage (1), *ne sait s'il est digne d'amour ou de haine ;* mais je puis m'interroger sur mes penchans, sur mes affections, sur l'état habituel de mes pensées et de mes désirs ; je puis me demander à moi-même, si, depuis tant d'années que je suis dans la maison de Dieu, j'ai fait des efforts, selon l'inspiration que j'en ai eue, pour vaincre mes convoitises, mon orgueil, mon humeur, ma jalousie, ma curiosité, ma tiédeur, mon intolérance à l'égard des autres ; si, après être entré dans la route de l'amour divin, j'y ai persévéré, j'y ai fait des progrès. Oh ! l'amour de Dieu est un guide qui presse d'avancer, un maître qui commande avec empire ; c'est un feu qui ne peut être dans un cœur sans l'embraser de ses saintes ardeurs. « L'amour de Dieu ne s'enseigne pas, » disoit saint Basile (2), et je puis dire aussi qu'il ne se prouve pas. S'il est en moi, je dois le sentir surtout par l'horreur qu'il inspire pour le péché, par les sacrifices qu'il inspire pour expier le péché déjà commis, et pour prémunir contre le péché qu'on se voit tenté de commettre. Cet examen, Seigneur, me confond en votre présence. Je ne puis prendre ma conscience à témoin de l'amour que j'ai pour vous : je ne puis dire, comme Augustin, que mon cœur est blessé du trait de votre sainte charité (3). Je n'ai point

(1) Eccles. 9. 1. — (2) Regulæ fus. tract. Interrog. 2. — (3) Confes. l. X, c. 6.

immolé le péché sur l'autel de votre amour ; commencerai-je donc aujourd'hui ce sacrifice ? Oui, si votre amour vient dans mon cœur. Paul, Augustin, Thérèse et tous vos saints en reçurent la plénitude ; je suis indigne d'une si grande faveur ; une étincelle de ce feu sacré suffira pour dégager mon ame des liens du péché, et si le sacrifice commence par cette étincelle, j'espère de votre miséricorde que tout mon intérieur sera bientôt embrasé, renouvelé, changé, purifié. O Dieu saint ! ne me laissez pas sans amour, puisque vous voulez que je sois sans péché.

Sacrifions de plus par l'amour toutes nos bonnes œuvres, pour les rendre plus parfaites. Ce sacrifice n'est pas comme celui du péché. Il s'agit ici, non de détruire, mais d'édifier ; non d'éteindre, mais d'embellir ; non de donner la mort, mais d'augmenter la vie. Le sacrifice des bonnes œuvres consiste principalement en trois choses ; 1.° à ne les faire que dans l'ordre de Dieu ; 2.° à les faire uniquement pour Dieu ; 3.° à s'abandonner, pour le succès, au bon plaisir de Dieu. *Tous sont-ils apôtres*, disoit saint Paul (1), *tous sont-ils prophètes, tous sont-ils docteurs, tous ont-ils le don des miracles, tous sont-ils destinés à parler plusieurs langues, tous peuvent-ils interpréter les Ecritures ?* Non, sans doute, mais tous peuvent avoir la charité, et c'est là le *don le plus excellent*. Saint Paul étoit dans l'ordre de Dieu quand il portoit l'Evan-

(1) 1 Cor. 12. 29. 30.

gile aux Juifs et aux gentils ; Priscilla et Aquila étoient dans l'ordre de Dieu quand ils recevoient dans leur maison ce grand apôtre. Saint Jérôme étoit dans l'ordre de Dieu quand il interprétoit les Ecritures, et sainte Paule étoit dans l'ordre de Dieu quand elle méditoit ces saints Livres dans sa retraite de Béthléem. Ce qui fait les saints n'est pas l'excellence des œuvres, mais l'attention à faire les œuvres de Dieu, et à les faire pour Dieu seul. C'est là le fond du sacrifice, c'en est le mérite et le prix. Voyez-vous, disoit saint Basile (1), ces dons qu'on suspend dans les temples pour rendre hommage à la grandeur de Dieu. Ils sont offerts à Dieu seul, ils sont sanctifiés par la maison de Dieu. Telles doivent être toutes nos bonnes œuvres : Dieu seul en est le maître, elles ne sont plus à nous. Exemple sublime, et qui devroit me servir de règle dans toutes les œuvres que je consacre à l'honneur de Dieu. Il ne s'agit pas d'offrir des dons précieux ; mais d'offrir l'obole de la veuve, ou de donner le verre d'eau purement et pleinement au nom de Jésus-Christ. Si je me réserve quelque intérêt dans le sacrifice, j'en altère le prix, j'en détruis même toute la valeur. Mais quel est le moyen le plus court et le plus efficace pour rendre ce sacrifice parfait ? Votre amour, ô mon Dieu. Les grands de la terre exigent beaucoup, et s'inquiètent peu des sentimens qui accompagnent les dons qu'on leur fait ; ils ne prisent que ce qui frappe leurs sens, que

(1) Serm. ascéti.

ce qui contribue à leur grandeur et à leurs plaisirs. Mais vous, Seigneur, à qui tout appartient, vous ne faites cas que des affections, que du sacrifice intérieur, que de l'amour qu'on a intention de vous témoigner. C'est l'amour qui suspend le cœur dans votre temple, et qui l'y consacre pour n'en être jamais enlevé. Il reste, ô mon Dieu à déposer dans votre sein tout le fruit et tout le succès de mes œuvres. Vous n'avez pas besoin de moi pour convertir le monde, pour opérer des miracles, pour réduire au silence tous les ennemis de votre nom; vous pourrez, quand vous le voudrez, susciter, des pierres mêmes, de fidèles enfans d'Abraham. Vous demandez que je travaille en votre nom et pour votre amour; tout le reste est entre vos mains. Paul plantoit, Apollo arrosoit, mais vous seul donniez l'accroissement à la semence de l'Evangile. Si je vis dans la retraite, vous n'attendez pas de moi que j'aie des vues sublimes dans l'oraison, mais que j'y apprenne à m'humilier et à vous aimer. Je suis sûr que vous exigez de moi ces deux choses, et cela me suffit.

Sacrifions enfin, par l'amour de Dieu, les actions communes de la vie. Elles sont nécessaires, et par conséquent ordonnées de Dieu; mais ce qu'elles ont de terrestre et d'humain doit être sacrifié, en ce sens qu'il ne doit jamais ni occuper, ni déterminer, ni fixer nos affections. Les saints étoient à l'extérieur des hommes comme nous, ils faisoient partie de la société comme nous, ils avoient des besoins com-

me nous, ils remplissoient les devoirs ordinaires de la vie comme nous ; mais semblables à l'épouse dont parle le Prophète (1), *tout leur mérite étoit dans l'intérieur*. Ils savoient renoncer à ce qui pouvoit intéresser la cupidité ou plaire à la nature. L'amour régloit tout dans eux, les discours, les démarches, les écrits, les affaires, les rapports. C'étoit une fournaise secrète où tout l'humain étoit consumé. C'est de cette manière qu'en peu d'années ils amassèrent des trésors de mérites, que leurs jours furent pleins, tandis que ceux des hommes ordinaires étoient nuls aux yeux de Dieu. Grand principe du sacrifice de la nature corrompue ! elle demeure nature en apparence, mais par le feu de l'amour divin elle est divinisée ; et le secret de cette opération sublime consiste dans l'exercice de la présence de Dieu, dans la pratique habituelle de l'oraison, dans la mortification des désirs précipités et inquiets, dans l'imitation de Jésus-Christ et des saints. La corruption de notre nature cède à ces quatre glaives qu'emploie l'amour contre elle ; elle tombe sous leurs coups, et le sacrifice des actions se trouve complet : sacrifice plus noble que tous les holocaustes de la synagogue ; sacrifice qui s'unit sans effort et sans partage au grand sacrifice de Jésus-Christ. Il parut agir simplement en homme, et il agissoit toujours en Homme-Dieu.

(1) Ps. XLIV, 14.

CHAPITRE X.

L'immolation de la nature par l'amour de Dieu s'étend aux souffrances.

QUAND il seroit possible que l'immolation de notre nature corrompue se fît sans l'amour de Dieu, en ce qui concerne les pensées, les actions et tout le reste, il seroit encore vrai que l'amour seul peut l'immoler dans les souffrances et par rapport aux souffrances. L'homme est si opposé à tout ce qui peut le faire souffrir, qu'il lui faut un puissant motif, ou plutôt une force invincible pour lui faire accepter et aimer les souffrances. Quelle sera cette force, sinon celle de l'amour de Dieu? C'est bien dans ces occasions que *l'amour est fort comme la mort* (1): celle-ci rompt les liens qui nous attachent à la vie, et celui-là nous arrache au désir que nous avons de vivre sans souffrir.

Saint Augustin fait une observation sublime sur ces mots de l'Apôtre: *Dieu me garde de me glorifier d'autre chose que de la croix de Jésus-Christ.* Saint Paul, dit-il (2), pouvoit dire avec vérité qu'il se glorifie de la sagesse, de la grandeur, de la puissance de Jésus-Christ; mais il ne pense point à ces choses; il ne se glorifie que de la croix. Il met son trésor où toute la philosophie humaine ne voyoit que de l'opprobre et

(1) Cant. VIII. 6. — (2) Serm. CLX, n.° 5.

de l'infamie. C'est que Paul brûloit d'amour pour Jésus-Christ; c'est qu'il défioit toutes les créatures de le séparer de la charité de Jésus-Christ; c'est qu'il avoit immolé, par l'amour, tout le monde, tant celui du dehors, que celui qui règne dans toutes les puissances de la nature corrompue. *Le monde*, disoit-il (1), *est crucifié à mon égard, et je suis crucifié à l'égard du monde.*

Il y a trois degrés dans ce sacrifice: avoir une haute estime des souffrances, supporter patiemment les souffrances, aimer passionnément les souffrances. Dans le premier degré, on n'immole que les révoltes de l'esprit: dans le second, que les révoltes du cœur: dans le troisième, on jouit pleinement du sacrifice, on est bien aise de le réitérer, on cherche les occasions de le perpétuer; la victime n'éprouve plus de retours sur elle-même, elle brûle, elle se consume tranquillement en la présence de son bien-aimé; c'est l'état de l'amour parfait, et triomphant avec gloire de toute la nature corrompue.

C'est quelque chose que d'estimer les souffrances, d'en bien parler, d'en bien écrire; c'est même plus d'en parler et d'en écrire à ses amis spirituels, et sans prétention d'honneur ou d'éclat, que d'en composer des discours ou des livres pour le public. Si le prédicateur et l'auteur qui relèvent le mérite des souffrances, ne sont pas des saints, des hommes crucifiés, on se persuade que tout ce qu'ils disent ou écri-

(1) Galat. VI, 14.

vent n'est qu'une affaire de style, un exercice de leur profession, une fonction d'appareil; on les écoute, on les lit; on peut dire: Cela est beau; mais on ne dit point: Cela est vrai, et vrai pour moi, et vrai d'une vérité qui entraîne des conséquences pratiques. Je crois Paul quand il dit que la folie de la croix est la haute sagesse de Dieu, parce que toute la vie de Paul fut un tissu de souffrances, un sacrifice perpétuel. Seigneur, je parle et j'écris des souffrances à une personne toute crucifiée; elle a probablement la charité de croire que je suis convaincu de tout ce que je dis, mais, en votre présence, mon esprit ne dément-il point mes paroles; l'estime que je fais des croix et des tribulations, ne se borne-t-elle point au moment où j'en parle; et quand je me retrouve dans l'occasion de souffrir, ou même quand je converse avec les ennemis des souffrances, ne me sens-je pas livré à la nature corrompue qui fuit devant la croix, qui l'abhorre autant que l'abhorroient les Juifs et les gentils dont parle l'Apôtre? O Dieu mon Sauveur, ne suis-je pas en ce point un trompeur et un hypocrite? Je ne veux point faire illusion à la sainte personne pour qui j'écris; mais ne suis-je pas mon propre séducteur; et vous, qui sondez le fond de mon ame, ne la trouvez-vous pas en contradiction avec mes écrits? Ah! le premier sacrifice que vous exigez de moi, c'est de détruire tous les préjugés qui m'arment contre les souffrances, c'est d'estimer votre croix plus que tous

les trésors du monde, c'est de n'étudier et de ne savoir, comme votre apôtre, que Jésus et Jésus crucifié.

Le second degré du sacrifice est de supporter patiemment les souffrances, et ceci n'est pas un point de perfection, c'est le devoir et l'engagement de tout chrétien. La philosophie purement humaine s'est piquée de le remplir; mais c'étoit le chef-d'œuvre de l'orgueil; et nul philosophe réduit à lui-même, et confiné dans la solitude, n'eût mis en pratique le stoïcisme dont il faisoit parade aux yeux des hommes. Le disciple de Jésus-Christ sait souffrir en secret, il se contente d'avoir Dieu pour témoin de sa patience. Sa force ne dépend ni de l'enthousiasme, ni de l'approbation des hommes. Il ne dit point, comme le stoïcien, qu'il ne souffre pas, mais, comme l'Apôtre, qu'il *souffre*, et *qu'il n'est point confondu* (1). Il éprouve les foiblesses de la nature, mais il n'en est point accablé, parce qu'il *peut tout en celui qui le fortifie* (2). Il demande quelquefois avec Jésus-Christ, que le calice d'amertume s'éloigne de lui; mais il désire toujours, comme Jésus-Christ, que la *volonté du Père céleste s'accomplisse* (3). Il peut prendre des moyens pour se soustraire à la persécution, à la calomnie, à la maladie, aux injures de l'air, à l'indigence; mais s'il est frappé de ces fléaux, son ame n'est point troublée, sa paix n'est point altérée, sa bouche ne s'ouvre point aux plaintes et aux murmures, ceux qui

(1) 2. Tim. 1, 12. — (2) Philip. 4, 13. — (3) Luc. 22, 42.

l'approchent ne remarquent en lui ni impatience, ni humeur, ni tristesse. Il immole à tout instant les révoltes de la nature; il supprime les cris de la sensibilité; il ne cherche point l'adoucissement de ses maux dans les vaines consolations du monde; il ne se plaint pas de l'abandon des hommes. Que sont-ils à ses yeux? une troupe de victimes condamnées, comme lui, aux souffrances. Il faudrait pour un si grand nombre, que le créateur produisît un autre monde rempli d'hommes sans besoins, sans afflictions, et sans autres vues que celles de la charité. Ce monde n'existera jamais, parce qu'un Dieu seul veut et peut consoler ceux qui souffrent.

Quiconque est parvenu à ce dégré du sacrifice, peut aspirer à la perfection sublime, qui est d'aimer les souffrances avec toute leur sainte société, qui est la pauvreté, l'humiliation, le mépris, le délaissement total, l'anéantissement aux yeux du monde entier. Il n'y a que l'amour armé de tous ses traits, de tous ses feux, qui puisse opérer ce grand sacrifice. Celui qui disoit: *Je me plais dans mes misères, dans les affronts, dans l'indigence, dans les persécutions, dans les douleurs pour Jésus-Christ* (1), étoit arrivé à ce degré sublime de l'immolation. O Dieu! que vos saints furent de grands maîtres dans cette science du sacrifice parfait! « Buvez la tri-
» bulation, disoit saint Ambroise (2), buvez-la
» en sorte que le sentiment des souffrances pé-

(1) 2 Cor. 12. 10. — (2) In psal. 1, n.° 32.

» nètre jusqu'au fond de votre ame. » « Attachez-vous fortement à la croix, disoit saint Augustin (1); ne soyez pas assez imprudent pour arracher les clous qui vous y retiennent. » « Vous avez besoin des souffrances, disoit saint Grégoire (2), pour que l'odeur de vos vertus pénètre jusqu'au Ciel. Les vertus sont des parfums; il faut, pour les développer, que le feu des tribulations s'en approche. » « Suivez, disoit saint Jérôme (3), dans la nudité, Jésus-Christ dépouillé de tout: cela est grand, cela est difficile, mais la récompense est divine. » « Embrassez amoureusement la croix, disoit saint Chrysostôme (4). La croix est le trophée érigé contre le démon, le glaive qui a donné la mort au péché; la croix est l'objet des volontés du Père, la gloire du Fils, la joie du Saint-Esprit, l'ornement des anges, la sureté de l'Eglise, le triomphe de Paul, le rempart des saints, la lumière de l'univers. » Je prends plaisir, Seigneur, à rassembler ainsi les sentimens de vos saints, sur l'amour des souffrances: ces pensées me pénètrent, elles élèvent mon ame, elles la détachent de cet amour-propre qui a frémi tant de fois à la vue des tribulations. Eh quoi! serois-je plus lâche que tant d'hommes généreux qui sont montés sur l'autel de votre sacrifice, et qui y sont morts avec vous? Ils ne se sont pas contentés d'aimer, de chérir, d'em-

(1) Serm. 205, n.° 1. — (2) Præf. in lib. Job. — (3) Epist. 95, ad Rusticum. — (4) Homil. de Cœmeter. et Cruce. n.° 2.

brasser

brasser les croix que vous leur avez préparées, ils en ont recherché d'autres, ils vous en ont demandé de plus pesantes. *Encore plus*, s'écrioit l'apôtre des Indes, encore plus de traverses, encore plus de contradictions, encore plus de travaux, de voyages, de naufrages, de pauvreté, de disette, d'abandon des créatures. Je ne puis résister au désir de souffrir, s'écrioit Thérèse; il faut, mon Dieu, que vous m'envoyiez des tribulations ou la mort. Je ne veux point d'autre récompense de vous, Seigneur, s'écrioit saint Jean de la croix, que de souffrir et d'être méprisé pour vous. Les sentimens de ces grandes ames ne doivent pas m'étonner si j'ai appris ce que c'est que l'amour de Jésus-Christ souffrant; et si je n'ai pas étudié ce grand modèle, si je n'ai jamais lu ce livre divin, tout ce que je puis dire ou écrire sur ce sujet, n'est, comme le dit l'Apôtre, qu'un son stérile, que *le bruit d'une cymbale qui retentit* (1).

Sainte charité de Jésus-Christ, pénétrez-moi aujourd'hui de l'amour des souffrances; opérez sur moi les trois choses dont a tant de fois parlé saint Augustin, l'ivresse, la blessure, l'incendie de l'amour: alors je chanterai sur la croix, le cantique des trois Hébreux plongés dans la fournaise. J'inviterai, au milieu des tribulations, des douleurs, des mépris, des délaissemens, toutes les créatures visibles et invisibles à bénir et à exalter les miséricordes du Père céleste, qui aura daigné me faire part des souffrances

(1) Cor. 13. 1.

de son Fils Jésus-Christ mon Sauveur. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XI.

Immoler la nature dans les amitiés spirituelles.

On a proposé la question, s'il étoit possible qu'entre des personnes qui tendent à la perfection et à l'union avec Dieu par les voies de l'oraison, il y eût une véritable amitié qui se conciliât avec le détachement universel, avec l'abnégation, avec l'amour de Dieu dominant et opérant tout dans l'ame. Cette question assez difficile a été décidée par l'exemple des saints. Ils ont eu des amis spirituels, comme on le prouve par un grand nombre de faits tirés de leur vie; il est donc possible d'allier la sainteté avec les amitiés spirituelles. Mais on a observé que, dans les amitiés des saints, il s'étoit trouvé trois conditions.

Premièrement, au lieu de faire tort à la charité universelle qui est due au prochain, les amitiés des saints servirent à la rendre plus vive, plus tendre et plus efficace.

Secondement, les motifs de ces amitiés furent fondés sur des principes surnaturels, excluant tout ce qui excite les penchans de la nature, comme l'esprit, la noblesse, la douceur du caractère, les agrémens de la conversation, et cent

autres choses qui servent de base aux amitiés humaines.

Troisièmement, les amitiés des saints furent telles, qu'ils demeuroient toujours libres dans l'intérieur; que le souvenir de leurs amis spirituels ne causoit en eux ni trouble, ni intérêt principal; qu'au danger de les perdre, ou même en les perdant, ils étoient pleinement résignés à la volonté divine.

Voilà trois conditions qui immolent la nature dans les amitiés spirituelles. Elles conservent ces amitiés, mais elles les renferment dans les bornes qu'il importe beaucoup de ne pas franchir; elles laissent à l'ame le penchant qu'elle a pour l'amitié; mais elles purifient ce penchant, et elles le soumettent à l'amour de Dieu. Telles furent les amitiés des saints, et telles doivent être les miennes, supposé que la Providence me donne des amis, et que mon caractère, tout rempli de défauts, n'éloigne pas tous les cœurs de moi. Je reprends ces conditions en votre présence, ô mon Dieu! Vous seul pouvez me guider dans ce sujet très-délicat, et où il est si aisé de prendre le mensonge pour la vérité, et l'amour-propre pour la sainte amitié.

Les amitiés spirituelles, bien loin d'altérer la charité universelle, doivent la rendre plus vive et plus généreuse; et c'est ce qui ne se trouve pas dans ces liaisons particulières qu'on a quelquefois avec de prétendus saints qui n'aiment qu'eux-mêmes, et qui rapportent tout à eux-mêmes. Si l'on trouble leurs sociétés, ils

prennent de l'humeur ; si on loue en leur présence d'autres personnes qui ne soient pas de leur coterie, ils les dépriment ; si on leur conseille de lire les livres qui ne sont pas sortis de la plume de leurs amis, ils y trouvent cent défauts ; si on les sollicite pour certaines bonnes œuvres qu'ils n'aient pas imaginées, ils ne s'y intéressent pas. Ils ont toujours quelque chose à dire ou à écrire aux directeurs de leur conscience ou aux confidens de leurs dévotions, et ils n'ont que de la sécheresse et de l'intolérance pour tous les autres membres du genre humain. Ces liaisons, ces amitiés sont pleines d'amour-propre ; et la nature s'y trouve tout entière ; au lieu que, dans les amitiés des saints, on traite de l'amour de Dieu et de la charité universelle du prochain ; on parle bien de tout le monde ; on ne méprise personne ; on admet volontiers les foibles pour les appuyer, les pauvres pour les soulager, les affligés pour les consoler. On ne dit point, comme les Corinthiens que réprimande l'Apôtre : Je suis à Apollo, à Cephas, à Paul, mais à Jésus-Christ seul, qui est le frère, le rédempteur, le médiateur de tous. Saint Paul aimoit beaucoup Prisca, Aquila, Phœbé, Marie, et plusieurs autres fidèles dont il fait mention dans ses lettres ; mais il n'oublie point la société entière des saints, il les embrasse tous en Jésus-Christ, et il leur recommande de se chérir les uns les autres. Saint Chrysostôme étoit fort lié avec la sainte veuve Olympias ; mais il ne faisoit usage de cette amitié que pour le

soulagement des pauvres et la consolation des malheureux. Saint François de Sales avoit des rapports intimes avec sa fille spirituelle, Madame de Chantal, que l'Eglise a mise au nombre des saints; mais on voit, par la multitude des lettres de ce saint prélat, qu'il n'excluoit personne de son affection, qu'il étoit le père de tous, et que sa belle ame embrassoit tous les états et tous les caractères dans la charité de Jésus-Christ. Pourquoi les saints ont-ils condamné si unanimement les amitiés particulières? C'est qu'elles préjudicient très-ordinairement à l'amour général qui est dû à tous les hommes; c'est qu'elles font naître des jalousies et des dissensions; c'est quelles ne sont fondées la plupart du temps que sur des motifs humains. Il y a une grande différence entre l'amitié vraiment spirituelle et l'amitié particulière. Celle-ci est bornée dans ses sentimens, et celle-là ne l'est pas. La première a bien l'ardeur qui se trouve dans la seconde; mais ce feu est celui de l'amour divin, qui ne se consume pas dans un seul objet, et qui tend toujours à embraser tous les cœurs. S'il y a de la prédilection dans l'amitié spirituelle, c'est en faveur des petits, des pauvres, des affligés. Quand ces hommes, malheureux selon le monde, sont recommandables auprès de Dieu par leurs vertus, c'est alors que l'ame d'un saint se développe, que les démonstrations d'intérêt et d'affection se multiplient, que les préférences et les témoignages de cordialité se manifestent. Les autres amis ne sont

point jaloux, parce qu'ils conviennent de la grandeur et de l'importance des titres qu'ont ces sortes de personnes sur le cœur des hommes de Dieu; ils concourent même à cette belle amitié, et sans distinction de rang, de fortune, de talens, tous ne sont animés que de la sainte charité, tous sont dans les entrailles de Jésus-Christ.

Ce qu'il y a de plus nécessaire à sacrifier dans les amitiés spirituelles, c'est l'intérêt humain; le personnel des motifs, le penchant qui se porte vers les avantages naturels qu'on remarque dans certaines personnes. On a écrit que les grands, les riches, les puissans du siècle, ne manqueront jamais de directeurs; et cette observation s'étend aussi aux amis spirituels, ou plutôt à ceux qui en affectent le nom. Quand la nature n'est pas immolée, on ambitionne des rapports utiles, agréables, éclatans. On se flatte d'avoir des talens distingués, puisqu'on a su gagner la confiance des premières têtes d'un Etat, d'une province, d'une grande ville. On se dissimule à soi-même ce qu'il y a d'humain dans ces affections; jusque dans l'oraison, on croit y voir les intérêts de Dieu et la gloire de la religion. On s'attache de plus en plus, on se livre avec une sorte de passion aux prévenances et aux assiduités. On se rappelle quelquefois que saint Jérôme, tout crucifié qu'il étoit avec Jésus-Christ, avoit des prédilections pour les plus illustres dames de Rome; et l'on ne fait pas attention que ce saint les porta à se dépouiller de tout pour s'ensevelir dans la so-

litude de Bethléem ; et l'on ne pense point, en conversant avec les prétendues Paule et Eustochium de notre siècle, à se revêtir, comme saint Jérôme, de la mortification de Jésus-Christ ; et l'on profite volontiers des libéralités de ces filles ou amies spirituelles, non pour bâtir des monastères, comme firent celles que conduisoit saint Jérôme, mais pour vivre soi-même dans une sorte d'abondance que saint Jérôme ne connut point. Oh ! que l'amour-propre est subtil et industrieux dans les détails de ce qu'on appelle amitiés spirituelles ! En combien de formes il se déguise, par combien d'illusions il surprend la bonne foi de ceux qui ne manquent d'ailleurs ni de lumières, ni de probité ! Le préliminaire des amitiés vraiment spirituelles devroit être la mort totale des intérêts et des penchans. Cette mort, bien loin de nuire à l'ardeur de l'amitié, la rend plus vive, parce qu'elle l'identifie avec l'amour de Jésus-Christ. Le propre de la vraie amitié spirituelle est de fortifier l'amour de Dieu, et le propre de l'amour de Dieu est d'ôter à l'amitié tout ce qu'elle a d'humain et de sensuel. Pour juger infailliblement si l'on a une amitié vraiment spirituelle, qu'on examine si, durant cette amitié, on est plus uni à Dieu, on se maintient plus aisément dans l'exercice de la présence de Dieu. Si l'on se trouve dans cette situation, on doit bénir Dieu d'avoir épuré l'ame de ses affections terrestres, et l'on peut se livrer ainsi à cette sainte amitié. Si l'on éprouve au contraire que plus l'amitié augmente,

plus l'amour et le souvenir de Dieu diminuent, on peut compter que cette amitié est humaine, dangereuse, et qu'elle peut devenir une source de remords pour la conscience. Cette doctrine, qui est de saint Jean de la Croix, me paroît claire, infaillible, aisée dans la pratique, et propre à résoudre toutes les questions qui peuvent naître sur les amitiés spirituelles.

Enfin, pour que ces amitiés soient saintes, elles doivent laisser l'intérieur dans un calme parfait. Le trouble, l'inquiétude, l'agitation, sont les étincelles d'un amour-propre encore dominant dans l'ame. Si ceux qu'on se flatte d'aimer spirituellement, étoient témoins de ce qui se passe dans un cœur non immolé par l'amour de Dieu, ils ne feroient point de cas de cette prétendue amitié. Ils verroient que celui qui les aime, est une sorte d'avare, qui se paie d'abord lui-même des complaisances qu'il a pour ses amis, qui ne leur donne que le reste de ses sentimens, et que ces amis prétendus font tous les frais de cette amitié, quelque généreuse qu'elle paroisse au dehors. Il y a bien des marques pour connoître si l'ame est tranquille dans l'amitié. L'absence des amis est-elle suivie de désirs pour les revoir, pour converser avec eux? Jusqu'à ce moment de réunion, se trouve-t-on comme en un désert, sans goût, sans consolation, sans intérêt pour tout autre objet que celui qu'on regrette? Voilà le cri de la nature, et l'amour de Dieu n'habite point dans ce faux solitaire. Il ne sait pas que Notre-Seigneur doit lui tenir

lieu de tout, et que quand il ordonne la séparation des amis, c'est pour les unir plus intimement à lui-même. Si la mort enlève l'ami spirituel, se plaint-on de ses rigueurs? Se croit-on malheureux, parce que le monde entier ne peut fournir un ami pareil? Se lasse-t-on de vivre désormais parce qu'on a perdu un autre soi-même? Voilà des sentimens que la philosophie profane auroit peut-être approuvés, mais que l'amour de Dieu condamne. Saint Augustin disoit: « J'ai perdu celui qui m'avoit été donné, je » n'ai pas perdu celui qui me l'avoit donné (1); » et encore : « Mon ami ne converse plus avec » moi, mais il puise à la source de tous les » biens et cette pensée non-seulement me con- » sole, elle me remplit de joie; je serois un » faux ami si j'envois le sort bienheureux dont » jouit mon ami (2). » L'immolation de la nature dans les amitiés s'étend jusqu'au sacrifice de l'ami même, quand Dieu demande cet holocauste. Si l'ami spirituel étoit un homme de grâces, un directeur éclairé dans les voies du salut, j'avoue que la perte est fort grande, et que l'ame privée de cet appui ressent vivement sa solitude; mais, disoit un saint homme (3), « Dieu suffit; » aimons Dieu et la croix, et quittons tout le » reste : amour, pureté, croix; il n'y a que cela » de nécessaire à l'ame. »

Tout se réduit donc, Seigneur, à établir dans moi le règne de votre amour, à poser sur ce

(1) Confess. lib. IV, cap 9. — (2) *Ibid.* l. IX, c. 3. — (3) Bernières, Lett. sur la vie purgat. 34.

fonds si riche tout ce que je dois de sentimens à mes amis, si vous permettez que j'en aie. On a écrit que les vieillards sont aussi peu susceptibles d'amitié, qu'ils sont d'ordinaire peu aimables. Cette critique est fondée sur le grand fonds d'amour-propre qui subsiste avec les glaces de l'âge. Le vieillard croit qu'on lui doit de grands égards, qu'il pense mieux que toutes les générations qu'il a vu naître, qu'il connoît trop les hommes pour s'intéresser à eux. S'il avoit vieilli dans l'amour de Dieu, il auroit d'autres sentimens; les sacrifices qu'il auroit faits de ses penchans, le rendroient extrêmement indulgent pour les autres; il pourroit avoir compassion de la plupart des hommes, mais il n'en seroit que plus ardent à les chérir, à les consoler, à les instruire. O Seigneur! ce seroit dans cette classe de sages qu'on devroit trouver des amis, parce que ce seroit parmi eux qu'on devroit trouver des cœurs embrasés de votre amour. A mesure que Paul vieillissoit, ses lettres devenoient plus tendres et plus affectueuses, témoin celle qu'il écrivit à Philémon en faveur d'Onésime; c'est que l'Apôtre, chargé de chaînes et d'années, brûloit d'un feu sacré qui ne cherchoit qu'à se répandre. Rendez-moi, ô mon Dieu, victime de votre amour: si je dois aimer d'un amour tendre vos saints amis, et si ces saints amis ont l'inspiration de m'aimer, qu'ils me voient en vous seul, et qu'ils supportent mes défauts.

CHAPITRE XII.

Immoler la nature dans les discours et dans les jugemens sur le prochain.

NOTRE nature ne paroît en aucun point plus dépravée qu'en ce qui concerne ses discours et ses jugemens sur le prochain. Elle n'a aucun droit de juger et de parler mal des autres; elle ne gagne rien à ces discours et à ces jugemens, que du trouble et de l'amertume; elle se met dans une sorte de nécessité de commettre des injustices et de ne pouvoir les réparer; elle s'expose, par sa malice, aux représailles de la part du prochain; elle élève, par cette licence de parler et de juger, un mur de division entr'elle et les autres membres de la société chrétienne; elle sème la zizanie dans le champ de l'Eglise, et jusque dans les plus saintes solitudes; elle éteint dans l'ame le saint amour de Dieu, toujours inséparable de la charité du prochain. O Seigneur, quel monstre j'entreprends de vous immoler ici! Le sacrifice que j'en dois faire n'est pas un acte de perfection, un exercice de haute spiritualité; c'est l'essence même du christianisme que je dois établir dans mon ame. J'ai péché contre mes frères en jugeant et en parlant de leur conduite; j'ai violé votre commandement, ô mon Dieu! Je dois imposer à mon esprit et à ma langue les lois les plus sévères,

qui ne seront après tout que les règles de l'Evangile. *Ne jugez point; aimez-vous les uns les autres; regardez vos frères comme supérieurs à vous; supportez-vous en toute charité; défiez-vous de votre langue comme de la source de tous les maux*, et cent autres oracles de la vérité éternelle sont la lumière que je dois suivre, les traits que je dois lancer contre moi-même.

Un des grands avantages de la solitude est l'éloignement des occasions de juger et de parler mal des autres. Quand le sage réformateur de la Trappe voulut rétablir la règle primitive, il posa pour base de tout l'édifice le silence absolu et perpétuel; et sa raison étoit qu'en interdisant toute conversation à ses solitaires, la paix et la charité se maintiendroient parmi eux. La langue étant, selon l'apôtre saint Jacques (1), plus difficile à dompter que les animaux les plus féroces, ceux qui tendent à la perfection ne peuvent faire rien de mieux que de la réduire à chanter les louanges du Seigneur, et de lui interdire toute autre fonction. Le relâchement est entré dans les sociétés régulières par la liberté de parler. On ne tint d'abord que des discours de piété, on fut ensuite curieux de nouvelles, on s'entretint après cela de la conduite des supérieurs et des particuliers; l'intempérance de la langue devint telle, qu'il passe comme en proverbe que pour savoir tout ce qui se passoit dans le monde, il falloit fréquenter les monastères. « O solitude, s'écrioit saint Ephrem,

(1) Jac. 3. 7, 8.

» gardienne des yeux, des oreilles, de la lan-
» gue, source de la douceur, compagne de
» l'humilité, paix des esprits, remède contre
» la vanité, mère de la charité! » Qu'eût dit ce saint solitaire, s'il eût vu les asiles de la piété pleins de murmures, d'observations critiques, de discours profanes; s'il eût remarqué que les habitans de ces saintes retraites fussent attentifs à déprimer, à censurer leurs frères, sans se mettre en peine de se réformer eux-mêmes.

Il s'est trouvé, dans le monde, des saints qui savoient réprimer leur langue, et qui n'ouvroient jamais la bouche pour condamner le prochain. M. de Renti fut de ce nombre : il suffit d'observer que, pour ne perdre jamais de vue les devoirs de la charité, il lisoit tous les jours l'admirable instruction de l'Apôtre sur cette vertu (1) : *La charité est patiente, pleine de douceur, sans envie, sans malice, sans vanité, sans ambition, sans chercher ses intérêts, sans aigreur, sans colère, sans penser mal du prochain, sans se réjouir des fautes d'autrui; elle aime la vérité, elle supporte tout, elle croit tout, elle espère tout, elle endure tout.* On ne peut douter que le Saint-Esprit n'ait révélé au saint Apôtre tous les travers de l'esprit, et toute la méchanceté du cœur humain, puisqu'il détaille avec tant de soin toutes nos obligations à l'égard du prochain. M. de Renti, à l'exemple de tous les saints, ne s'écarta jamais de ces règles divines. Il n'y a pas

(1) 1 Cor. 13.

de doute que les mondains trouvassent extraordinaire sa réserve et sa circonspection ; mais la charité est le *précepte du Seigneur*, disoit l'Apôtre bien-aimé, et, malgré toutes les critiques du monde, malgré toutes les saillies de l'humeur, il faut l'observer.

Je puis taxer le monde de légèreté, de malignité, de libertinage, de mauvaise foi, d'oubli de Dieu ; je puis dire, après Jésus-Christ, qu'il est l'ennemi du salut et le règne de Satan ; mais je ne puis inculper aucun des humains en particulier. Je sais que l'enfer est plein de réprouvés ; mais à l'exception du traître apôtre dont Jésus-Christ a déclaré la damnation, je ne puis assurer qu'aucun homme caractérisé par son nom et par ses qualités personnelles, gémisse dans ce lieu de tourmens. J'ai éprouvé des injustices de la part des hommes ; mais je n'ai point droit de les croire injustes aux yeux de Dieu, leurs intentions ne peuvent être l'objet de mes jugemens ; c'est à Dieu seul qu'il appartient d'en décider. Quand la justice humaine prononce sur les délits des coupables, je puis et je dois croire que ses jugemens sont sans erreur, mais je dois aux plus criminels la compassion ; et la connoissance que j'ai de moi-même suffit pour me convaincre que j'ai pu commettre les mêmes crimes.

Que fais-je au reste quand le prochain est l'objet de ma censure ? trois choses très-préjudiciables à mon ame. Car, premièrement, je sors de mon intérieur ; je cesse de me juger moi-mê-

me ; je quitte cette balance sévère ou mes péchés l'emportent infiniment sur le peu de bien que j'ai pu faire ; je renonce à cet état de componction et de pénitence où je dois me renfermer jusqu'à la fin de mes jours : je suis donc injuste à l'égard de moi-même, je suis l'administrateur infidèle de ma propre maison. Elle est en désordre, et je pense à ranger celle des autres. Elle est pour moi un sujet de larmes, et je m'égaie aux dépens d'une multitude d'étrangers dont les affaires n'intéressent pas ma conscience.

En second lieu, je suis une pierre de scandale dans la maison de Dieu. Les discours que je me permets sur le prochain passent dans l'oreille et dans le cœur des autres. Je détruis souvent dans leur esprit des personnes qui jouissoient de toute leur considération. Je commets une sorte de péché originel qui se transmet, qui se propage, et qui cause la mort à une multitude d'hommes, sans que je puisse déterminer les bornes de cette contagion. *La langue médisante d'un tiers*, dit le Saint-Esprit (1), *a excité de grands mouvemens, elle a dissipé les amis, elle a renversé la fortune des grands, elle a affoibli les peuples..... La verge ne fait qu'une contusion, et la mauvaise langue brise les os.*

En troisième lieu, je cause un dommage qu'il m'est comme impossible de réparer ; je contracte une dette dont je ne puis presque pas m'acquitter. Quoi de plus commun que les médisances,

(1) Eccli. 28, 16 et seq.

et de plus rare que les désaveux, les rétractations, les réparations de cette plaie faite à la charité? L'Eglise ne peut en dispenser, les sacremens ne peuvent décharger de cette obligation; Dieu lui-même ne fait miséricorde qu'à celui qui rétablit le prochain dans tous les droits qu'on lui a ravis. Cependant qui s'avoue coupable, injuste détracteur, calomniateur? On voit des pécheurs réconciliés, à ce qu'ils croient, par la pénitence, et admis à la Table de Jésus-Christ; en voit-on qui se condamnent ouvertement comme auteurs d'entreprises iniques sur la réputation du prochain? On voit des prétendus dévots faire des œuvres de surérogation; en voit-on qui rendent à leurs frères l'honneur dont ils les ont dépouillés?

Le sacrifice de la langue est donc un des plus grands et des plus nécessaires dans la vie chrétienne. J'ai réfléchi, Seigneur, en votre présence, sur les moyens de le bien faire, et vous m'avez fait connoître; 1.° Que les hommes conversent trop entre eux, et trop peu avec vous: ils perdent de vue votre sainte présence, ils s'oublient eux-mêmes, ils n'ont rien d'utile et d'intéressant à traiter dans leurs conversations, ils suppléent à l'ennui par des excursions sur la conduite du prochain; de là ce débordement universel de médisances et de calomnies: 2.° Que l'on ignore, Seigneur, le grand principe du christianisme, qui est l'union de tous les fidèles entre eux, comme membres de Jésus-Christ, comme ne faisant qu'un tout avec lui. Cette vé-

rité si belle et si touchante est dans les livres, et point du tout dans les cœurs ; de là cette persécution éternelle qu'on se permet contre ses frères, et par conséquent contre Jésus-Christ, chef unique de ce corps mystique qui est l'Eglise acquise au prix de son sang : 3.° Que le désir de plaire, fruit naturel de la vanité, donne une sorte d'importance à l'art de railler, de dire des bons mots, d'amuser par des plaisanteries, talens malheureux qui ne s'exercent jamais qu'aux dépens du prochain. L'Apôtre veut que, dans nos *discours*, *il y ait une certaine grâce et un sel qui les assaisonne* (1); mais cette *grâce* est celle de la charité, ce sel est celui de la sagesse. *Répondez*, ajoutoit-il, *à chacun comme il convient.* Quoi de plus *convenable* que de se respecter les uns les autres, de dissimuler et d'excuser les foiblesses de ses frères, d'embrasser tous les hommes dans l'amour de Jésus-Christ ?

CHAPITRE XIII.

Immoler la nature dans le zèle amer contre les fautes du prochain.

Le zèle amer est toujours un défaut ; mais il se trouve quelquefois joint à des vertus ; or, c'est ce qui en rend le sacrifice plus rare et plus difficile. On vit parmi une multitude d'hommes pleins de travers, de passions, de bizarreries, de mé-

(1) Coloss. 4. 6.

chanceté et d'injustice ; une sorte d'amour de l'ordre se révolte à la vue de ces égaremens, si l'impétuosité du caractère se joint à ce qu'on appelle probité et droiture ; on réclame ouvertement en faveur des bonnes règles, on s'élève contre les abus, on se croit chargé en quelque sorte de la réforme du genre humain, on blâme sans ménagement, et l'on irrite les coupables, au lieu de les corriger.

Rien n'est plus inutile que le zèle amer, et en même temps rien de plus contraire à la charité; on se doit à soi-même de ne point troubler la paix de son ame, et l'on doit au prochain de ne point lui rendre la vertu odieuse. Si l'on est préposé pour reprendre les autres, on ne l'est jamais pour les aigrir par une repréhension amère et insultante. *Reprenez*, disoit l'Apôtre à Timothée (1), *sans manquer de patience, et sans cesser d'instruire*; c'est-à-dire, joignez la douceur aux bonnes raisons. L'évidence même, sans la manière de la proposer, n'aura point d'effet; les hommes ferment les yeux à la lumière quand elle les blesse; et ils aiment mieux marcher dans les ténèbres, que de recevoir le flambeau d'une main qui les heurte au lieu de les conduire.

Le zèle amer a sa source dans l'oubli de soi-même: si l'on ne perdoit pas de vue ses défauts, on feroit peu d'attention à ceux des autres; et dans la comparaison, on se trouveroit presque toujours aussi coupable qu'eux; on verroit dans

(1) 2 Tim. 4, 2.

son œil une *poutre*, et dans celui du prochain une *paille :* mais on fait tout le contraire quand on sort de son intérieur ; on se croit parfait, l'on n'approuve rien dans ses pareils ; on les condamne sans miséricorde, tandis qu'on s'applaudit en tout : orgueil, vanité, présomption, principe du faux zèle, et matière d'un continuel sacrifice.

Il y a quelquefois dans le caractère un mélange de bonté et d'âpreté, d'onction et de sécheresse, de patience et d'impétuosité. On voit des personnes dans qui la tendresse des sentimens s'allie avec des manières brusques et choquantes au premier abord. Ceux qui connoissent le fond de ces personnes ne se rebutent pas de leurs vivacités, ils savent que ce sont des étincelles qui se perdent dans la douceur essentielle du caractère ; mais ceux qui n'ont pas été à portée de développer cette sorte de mystère, sont blessés d'un début qui manque de prévenance. Ils condamnent tout dès la première entrevue ; et par rapport à eux, le meilleur fond et la bonté la plus généreuse est comme à pure perte. C'est donc la matière d'un sacrifice, que cet extérieur dépourvu des ornemens de la charité. Cette grande vertu, selon l'Apôtre (1), *ne fait rien mal à propos ;* elle sait joindre les manières aux sentimens ; elle étudie ce qui peut plaire, afin de s'insinuer plus avantageusement dans les cœurs. Si le monde n'étoit pas si corrompu, il mériteroit qu'on le prît ici pour mo-

(1) 1 Cor. 13, 4.

dèle ; il a des manières, mais point de fond ; il s'insinue pour tromper, il plaît pour séduire, il flatte pour son propre intérêt, et il est complaisant pour répandre son poison. Il faut que la charité soit aimable, simple, bonne sans appareil, honnête sans flatterie, indulgente sans foiblesse. Le vertueux archevêque de Cambrai dit d'un style naïf : « Soyez bon homme sans » hauteur, ni décision, ni critique, ni dé- » dain (1). » Voilà tout ce qu'il faut, pour rendre le zèle des hommes de Dieu vraiment utile à eux-mêmes et aux autres.

Un autre sacrifice à faire dans le zèle, c'est la tristesse. Jonas vouloit mourir en voyant que Ninive échapperoit à la vengeance qu'il avoit annoncée ; et il se trouve encore des hommes de bien qui, à la vue des désordres publics ou particuliers, s'abandonnent à la douleur au point de trouver leur carrière trop longue, et de demander à Dieu qu'il les retire de ce monde. Ils ressemblent à ces serviteurs du père de famille, qui vouloient qu'on arrachât toute la zizanie de de son champ ; mais le père de famille, plus sage qu'eux, leur dit d'attendre le temps de la moisson, et de ne pas entreprendre mal à propos une destruction qui feroit périr le bon grain avec le mauvais. Cette attente de la moisson nous rappelle le grand principe de la conformité à la volonté de Dieu. Il permet tous les scandales du monde ; ces scandales entrent même dans les vues de sa Providence. Il sait le temps

(1) Lettre 148.

et la manière de rétablir l'ordre partout; c'est sous ce point de vue qu'il faut envisager les égaremens des hommes. Quand il nous est impossible de les prévenir, ou de les corriger, demeurons tranquilles dans le sein de Dieu; que jamais les iniquités de la terre ne troublent la paix de notre intérieur; ne réfléchissons point tant sur les maux infinis que causent l'irréligion, le libertinage, la calomnie, l'injustice, la barbarie de nos frères. Offrons pour eux nos prières et nos larmes; mais que l'onction de notre ame ne se répande pas sur des objets qui seroient encore les mêmes quand ils nous feroient périr de chagrin. Il ne faut pas ressembler à ces païens inconsidérés, qui n'avoient pas le courage de survivre aux maux de la patrie. La force de l'ame consiste dans l'égalité des sentimens au milieu des plus grandes révolutions. Tous les Livres saints des deux Testamens nous disent d'attendre le Seigneur, et de lui remettre le soin de tous les événemens.

L'amertume du zèle peut produire des maux sans nombre. Les Juifs furent zélés pour leur loi, et ils persécutèrent les premiers fidèles. Plusieurs hérésiarques établirent leurs prétendues réformes sous prétexte de zèle pour la pureté de l'Evangile; d'autres se séparèrent de la communion des fidèles, parce qu'ils y remarquoient des abus. Des citoyens inquiets troublèrent la patrie, parce que le gouvernement étoit, à leur gré, trop foible ou trop despotique; des pères inconsidérés découragèrent

leurs enfans par un excès de rigueur; des maîtres difficiles, exigeant trop de leurs domestiques, furent réduits à n'être servis que par des traîtres, ou à ne l'être point du tout; des amis, trop délicats sur les procédés, rendirent leur amitié odieuse; des supérieurs de communauté, toujours armés pour venger les infractions de la règle, firent de leurs inférieurs des hypocrites ou des rebelles; des ames ferventes, mais toujours en guerre contre elles-mêmes, tombèrent dans des scrupules interminables; des directeurs outrés chassèrent des cœurs les mieux disposés la confiance et l'amour, pour y substituer la crainte et le trouble. L'apôtre saint Jacques a dit, sur le zèle, tout ce qui en conserve les avantages, et en retranche les défauts : *Quel est le sage*, dit-il (1), *parmi vous? qu'il montre ses œuvres par la douceur mêlée de sagesse. Si vous avez un zèle amer, et un esprit contentieux, ne vous en faites point accroire, et n'employez point le mensonge contre la vérité; car une telle sagesse n'est pas celle qui vient d'en haut, mais une sagesse terrestre, animale, diabolique. Aussi, où il y a un zèle contentieux, là il y a du désordre et toutes sortes d'actions perverses. Pour la sagesse qui vient d'en haut, premièrement elle est chaste, ensuite paisible, modeste, traitable; elle se rend à ce qui est bon; elle est pleine de compassion et de bons fruits, ne jugeant point, n'usant point de feinte; or, ceux qui font des actions de paix sèment dans la paix des fruits de justice.*

(1) Jac. 3, 13 et seq.

Je vois dans ce texte tous les caractères du vrai zèle, et tous les sacrifices que je dois faire pour l'acquérir. Sacrifice de la fausse sagesse, de l'esprit critique et contentieux ; sacrifice de la bonne opinion de moi-même, et du penchant à juger les autres ; sacrifice de l'aigreur, de l'intolérance et de la dureté du caractère ; sacrifice de la hauteur et du désir de dominer : sans ces sacrifices, point de paix, point de bons fruits à espérer. Jésus-Christ étoit venu sur la terre pour enseigner toutes les vertus, et pour détruire tous les vices : son zèle fut fondé sur la douceur ; il ne parut armé de reproches que contre les pharisiens qui se scandalisoient de sa condescendance pour les pécheurs, de sa charité pour les pauvres, les petits, les ignorans. Il ne voulut jamais employer contre ses ennemis la puissance suprême dont il pouvoit disposer en maître. *Soyez doux et humbles de cœur*, disoit-il à ses disciples (1), *et apprenez de moi ces vertus.*

Je m'humilie, Seigneur, en votre présence ; je vous immole aujourd'hui tous les défauts de mon zèle prétendu, je ne vois plus en moi-même que des objets de patience et de compassion pour le prochain, et dans le prochain que des titres d'amour pour moi. Ils sont fondés ces titres sur les rapports que j'ai avec le prochain, et que le prochain a avec vous, ô mon Dieu ! Désormais je vous mettrai toujours, Seigneur, entre mes frères et moi ; j'irai à eux par vous, et il n'est point à craindre qu'en suivant cette

(1) Matth. XI. 29.

[illegible] charité et [illegible] réserves.

[illegible] IV.

[illegible]

[illegible] soi-même, [illegible] obéissance de foi ; [illegible] mon [illegible] vicissitudes, [illegible] tout [illegible] et le [illegible] comparaison de [illegible] nous en plus, [illegible] à l'égard de [illegible] ménager [illegible] même [illegible] actes [illegible] articles. [illegible] mys- [illegible] mais Dieu [illegible] connaîtrons assez [illegible] sur [illegible] même que [illegible] rapports [illegible] sur [illegible] pas plus [illegible]

pourquoi je ne croirois pas une religion si belle et si bien prouvée ; mais, sans ce don précieux, je ne ferois pas l'acte de foi surnaturel. J'ai donc déjà, en recevant la foi, fait le sacrifice de mes raisonnemens à l'égard de ce que les mystères sont en eux-mêmes. Mais aujourd'hui que Notre-Seigneur ranime et fortifie ma foi, je renouvelle ce sacrifice, j'y ajoute tous les sentimens de mon cœur, j'impose un éternel silence à mon esprit et à mon imagination sur tous les objets de ma foi. Je trouve dans ce sacrifice, non l'anéantissement de ma raison, mais sa gloire et son bonheur : sa gloire, parce qu'elle se soumet à l'Etre infini qui a parlé ; son bonheur, parce qu'elle demeure tranquille sous l'empire de cette parole. Plus les mystères sont sublimes et impénétrables, plus je trouve qu'ils sont dignes de l'infini ; et s'ils étoient à la portée de ma raison, je me croirois comme déshonoré en me soumettant à des choses qui seroient soumises elles-mêmes à mon examen. Je ne trouverois là, en quelque sorte, qu'un système, et je me croirois peut-être capable d'en imaginer un plus parfait. Enfin le sacrifice que je fais de ma raison aux mystères ineffables de Dieu, me paroît le plus bel usage que je puisse faire de cette raison, et je vous bénis, ô mon Dieu, de me l'avoir donnée, parce que j'ai l'avantage de vous l'offrir avec tout ce qu'elle a de lumières. C'est dans cette obscurité de la foi que je veux marcher toute ma vie ; je m'unis à tous les prophètes, à tous les saints de tous les siècles : ce furent

route j'oublie à leur égard les lois de charité et de patience que vous m'avez prescrites.

CHAPITRE XIV.

Immoler tout le raisonnement naturel par la foi.

QUAND je réfléchis sérieusement sur moi-même, je me trouve entre trois grands objets de foi ; savoir, la religion avec tous ses mystères, mon état dans cette vie, avec toutes ses vicissitudes, mon sort éternel, avec ses obscurités. Voilà tout ce qui peut m'intéresser essentiellement ; et le monde entier ne m'est rien en comparaison de ces trois choses. Je me considère de plus en plus, et je vois que, pour être tranquille à l'égard de ces trois grands intérêts, je dois me réfugier dans le sein de la foi, ou, ce qui est la même chose, que je dois immoler, par la foi, toutes mes inquiétudes à l'égard de ces trois articles.

La religion me présente d'abord tous ses mystères : je ne les vois, ni ne les conçois ; mais Dieu m'a fait la grâce de les croire. Je connois assez la religion pour savoir qu'elle est appuyée sur des fondemens très-solides ; je sais même que tout ce qu'elle m'enseigne ne peut être que très-vrai ; mais je ne saisis ni la nature, ni les rapports de ces vérités. J'en sais plus qu'un enfant sur les raisons de croire ; mais je n'en sais pas plus que lui sur les objets que je crois. Je pourrois, sans le don de la foi, me demander à moi-même,

pourquoi

pourquoi je ne croirois pas une religion si belle et si bien prouvée ; mais, sans ce don précieux, je ne ferois pas l'acte de foi surnaturel. J'ai donc déjà, en recevant la foi, fait le sacrifice de mes raisonnemens à l'égard de ce que les mystères sont en eux-mêmes. Mais aujourd'hui que Notre-Seigneur ranime et fortifie ma foi, je renouvelle ce sacrifice, j'y ajoute tous les sentimens de mon cœur, j'impose un éternel silence à mon esprit et à mon imagination sur tous les objets de ma foi. Je trouve dans ce sacrifice, non l'anéantissement de ma raison, mais sa gloire et son bonheur : sa gloire, parce qu'elle se soumet à l'Etre infini qui a parlé ; son bonheur, parce qu'elle demeure tranquille sous l'empire de cette parole. Plus les mystères sont sublimes et impénétrables, plus je trouve qu'ils sont dignes de l'infini ; et s'ils étoient à la portée de ma raison, je me croirois comme déshonoré en me soumettant à des choses qui seroient soumises elles-mêmes à mon examen. Je ne trouverois là, en quelque sorte, qu'un système, et je me croirois peut-être capable d'en imaginer un plus parfait. Enfin le sacrifice que je fais de ma raison aux mystères ineffables de Dieu, me paroît le plus bel usage que je puisse faire de cette raison, et je vous bénis, ô mon Dieu, de me l'avoir donnée, parce que j'ai l'avantage de vous l'offrir avec tout ce qu'elle a de lumières. C'est dans cette obscurité de la foi que je veux marcher toute ma vie ; je m'unis à tous les prophètes, à tous les saints de tous les siècles : ce furent

les plus grands hommes, les plus dignes d'admiration, parce qu'ils eurent la foi la plus vive et la plus constante.

Je me considère ensuite dans cette vie, et je me vois exposé à mille vicissitudes ; j'en ai éprouvé beaucoup, et il m'en reste probablement encore plusieurs à essuyer. Au premier usage que j'ai fait de ma raison, il m'eût été impossible de deviner par quelles routes la Providence vouloit me conduire ; il ne m'est guère plus possible aujourd'hui de prononcer sur ce qui me reste de chemin à faire, et sur la manière dont je ferai ce chemin. Si j'avois eu assez d'intelligence, dès que j'ai pu me connoître, j'aurois dû m'offrir à Dieu, et lui faire le sacrifice de tous mes raisonnemens, à l'égard de toute la carrière que je devois remplir. Aujourd'hui je dois m'acquitter de ce devoir, et mettre au pied du trône de cet Etre suprême toutes mes conjectures, toutes mes vues, tous mes désirs, tous mes projets, par rapport à ce que je suis et à ce que je serai. Ce sacrifice est fort étendu ; car il comprend l'état de l'abondance et de la pauvreté, l'état des honneurs et des humiliations, l'état de citoyen et d'homme expatrié, l'état du commerce avec les amis, et l'état de la plus profonde solitude. Il comprend la durée de mes jours, le temps, la manière et le lieu où je dois passer de ce monde dans l'éternité. Il renferme les diverses voies par où Dieu veut me conduire ; voies de consolations ou d'épreuves, voies de lumières ou d'obscurités, voies de repos ou de

travail, voies d'oraison ou d'actions ; toutes ces choses me sont inconnues, et à leur égard je dois m'établir dans la pure foi, et dans un acquiescement parfait à la volonté divine. Je ne sais que deux choses ; la première, que je dois, avec le secours de la grâce, me préserver du péché, et faire pénitence de mes iniquités passées ; la seconde, que je dois mettre à profit, pour mon salut, chaque moment que Dieu m'accordera. A l'égard de tout le reste, je dois me tenir dans une indifférence absolue ; et si je puis préférer quelque chose dans cette multitude de manières d'être, c'est celle où je serai le plus semblable à Jésus-Christ, pauvre, souffrant et humilié. Il m'est permis de former des désirs sur ce point. Bien loin de nuire à mon sacrifice, ils le rendront plus agréable à Dieu, parce qu'ils comprendront aussi le sacrifice de mes passions.

Enfin, je pense à mon sort éternel ; je suis assuré qu'au moment de ma mort j'entrerai dans un état qui ne finira jamais ; je sais que cet état est la gloire céleste ou la damnation, le séjour des bienheureux ou le gouffre de l'enfer. Cette vérité m'est prouvée par tous les monumens de la révélation ; ils m'apprennent en même temps que je ne puis avoir la même certitude sur ce qui doit m'arriver à l'égard de l'une ou de l'autre de ces situations ; que je ne puis mériter la grâce de mourir dans la justice ; que c'est un don spécial de la miséricorde de Dieu, arbitre unique de mes jours et de ma prédestination. Je sais de plus que je ne puis être indifférent en l'un ou

CHAPITRE XV.

Immoler par la confiance en Dieu, toutes les défiances et les pusillanimités.

Plus on se connoît, et plus on se défie de soi-même ; on a fait tant de fois l'épreuve de sa foiblesse, de son ignorance, de son inconstance, qu'on n'ose prendre aucune résolution d'être meilleur, et il arrive souvent que, par une sorte de lassitude de soi-même, on se décourage au point d'abandonner tout le soin de sa perfection et même de son salut. C'est toujours à recommencer, dit-on ; j'ai pris cent fois des mesures pour être tout à Dieu ; je me suis adonné aux exercices de piété, à l'oraison, à la mortification ; j'ai fait le sacrifice de tout ce qui pouvoit me plaire dans le monde ; jai ramé pendant bien des années contre le torrent de mes passions, et je me trouve, dans un âge avancé, tout aussi foible que si je n'avois jamais médité sur l'importance du salut.

Ce discours suppose quelques désirs d'avancer dans la vertu ; mais il renferme un grand fonds de confiance en soi-même, et de défiance de Dieu. On a cru pouvoir tout par ses propres efforts, et l'on a compté très-peu sur la protection divine ; peut-être en a-t-on eu très-peu d'idée. *Je peux tout*, disoit l'Apôtre (1), mais

(1) Philip. 4. 13.

en celui qui me fortifie. Ce grand homme sentoit très-bien ses foiblesses, il s'en plaignoit quelquefois amèrement; mais il avoit toujours présent à l'esprit ce mot de Jésus-Christ : *Ma grâce te suffit* (1).

Je dois donc me préparer aujourd'hui au sacrifice absolu de mes défiances et de mes pusillanimités, et ce sera la confiance en Dieu qui fera l'immolation. Cette confiance doit-être fondée sur la science de Dieu et de Jésus-Christ, dont l'Apôtre a tant parlé, et que je n'ai jamais bien étudiée. Cette science m'apprend que la bonté divine, que la charité de Jésus-Christ l'emporte infiniment sur toutes mes misères, et que ce sont ces misères mêmes qui touchent le cœur de Dieu, qui sollicitent la miséricorde de Jésus-Christ. Quand ce divin Sauveur étoit sur la terre, il avoit une compassion particulière pour les publicains et pour les pécheurs; il chercha la femme de Samarie, qui ajoutoit au schisme de sa nation des mœurs très-dépravées; il prit le parti de la femme pécheresse, contre ceux qui la réprouvoient comme une infâme; il fit grâce à la femme adultère qu'on vouloit lapider; il regarda tendrement et amoureusement l'apôtre qui venoit de le renier trois fois; il promit son royaume au voleur qui étoit crucifié à côté de lui; il n'établit ses apôtres que pour répandre partout les dons de sa grâce et de sa miséricorde. Depuis qu'il est assis à la droite de son Père, il s'occupe sans cesse de la gran-

(1) 2 Cor. 12. 9.

J'apprends de plus, en étudiant la science de Dieu et de Jésus-Christ, que ce sont, la plupart du temps, des bagatelles qui m'effraient, qui m'affoiblissent, qui m'arrêtent. Si j'avois de Dieu et de Jésus-Christ l'idée que m'en donnent la religion et toute la doctrine des saints Livres, je saurois deux choses : la première, que les ennemis de mon salut sont des troupes battues, vaincues, mises en déroute par Jésus-Christ, et constamment méprisées par les saints: la seconde, que je grossis par mon imagination le nombre, la force, l'importance des combats que j'ai à livrer contre ces ennemis. Que sont-ils donc ces prétendus forts qui m'attaquent ? le monde qui s'est retiré de moi en grande partie, et que je méprise encore plus qu'il ne me hait : le démon, qui ne peut rien sur ma volonté, qui ne sait pas même les pensées que je formerai, et les résolutions qu'il me plaira de prendre ; c'est un misérable couvert de plaies, un chien enchaîné qui aboie beaucoup, et qui ne peut mordre que les imprudens qui s'approchent de lui : mes sens et mes passions, dont je connois assez les supercheries, les illusions et le ridicule. J'avoue que, sans l'Evangile et la croix de Jésus-Christ, ces ennemis seroient redoutables, parce que je n'aurois ni force, ni armure ; mais mon état n'est pas celui d'un infidèle ou d'un philosophe, l'un et l'autre sans connoissance du vrai, et sans lumières pour le connoître. Un mot de Jésus-Christ, une sentence de l'Apôtre me découvre toute l'armée de mes en-

nemis, et la route par où il faut aller pour les vaincre. Que crains-tu, homme de Dieu, avec le saint Evangile, avec le Testament de ton Père; avec la croix de ton Sauveur, avec le corps et le sang de Jésus-Christ que tu reçois si souvent? Méprise le monde, méprise encore plus l'enfer, méprise-toi souverainement toi-même, et dès ce moment tous tes adversaires disparoissent. Mais ce qui fait mon malheur, c'est le jeu de mon imagination qui grossit, amplifie et exagère tout. Je suis toujours comme ce lâche dont parle le Sage (1) : *Il y a un lion dans le chemin*, disoit-il, je serai dévoré si je passe par là; et je dis de même : Comment ferai-je l'oraison; comment pratiquerai-je la mortification; comment soutiendrai-je la persécution, la calomnie, les mépris du monde; comment dompterai-je mon caractère ennemi de la solitude et de la gêne; comment me ferai-je à l'humeur de ceux que je ne pourrai ni éviter ni contredire; comment supporterai-je les épreuves de la pauvreté, de la maladie, de la vieillesse, la privation de mes proches et de mes amis; comment me délivrerai-je des pensées qui me troublent, des inclinations qui m'attachent, des habitudes qui m'entraînent; comment servirai-je Dieu parmi les sécheresses et les désolations intérieures? Voilà les lions que j'imagine dans le chemin. Et d'abord la plupart de ces lions ne se trouveront point, et ceux qui pourront se rencontrer auront aussi peur de moi et s'enfuiront; et ceux

(1) Prov. 26. 13.

qui pourront m'attaquer ne sont peut-être que des lionceaux sans griffes et sans force ; et ceux qui auront de la force ne tiendront pas contre mon armure : n'ai-je donc pas le bouclier de la foi, et le glaive de la parole de Dieu? Jésus-Christ ne sera-t-il donc pas avec moi ? Lâche soldat, tu as le signe du salut par le saint Baptême, l'onction du Saint-Esprit par la Confirmation, le pain des forts par l'Eucharistie, le sang de ton Sauveur par la Pénitence, les clefs du Ciel par la consécration sacerdotale, l'anneau spirituel de l'alliance contractée avec le divin Epoux, alliance qui est un vrai mariage entre Jésus-Christ et ton ame ; et n'espères-tu pas mourir avec l'onction sainte qui prépare l'entrée du Ciel à ceux qui quittent la terre? Il ne s'agit donc plus d'être lâche, pusillanime, inconstant, défiant, scrupuleux : que sais-je ? l'homme sans confiance en Dieu a presque tous les défauts et nulles vertus. Il est sans lumières et sans volonté, sans décision et sans fermeté. Quand Abraham fit le voyage de la montagne pour immoler son fils, il avoit naturellement toutes les raisons du monde pour se défier des promesses de Dieu. Il falloit égorger ce fils que Dieu destinoit à être le père d'un peuple aussi nombreux que les étoiles du firmament. Que penser d'un sacrifice si opposé en apparence à cette destination ? Mais ce grand homme étoit bien plus armé de foi que du glaive meurtrier. Il ne balança point ; il immola toutes ses défiances, toutes ses pensées, toutes ses réflexions ; il leva le bras, et Dieu cou-

ronna sa foi par de nouvelles promesses. O Seigneur, je suis l'enfant d'Abraham ; je vais le suivre sur la montagne, et immoler à son exemple toutes mes foiblesses et mes lâchetés.

CHAPITRE XVI.

Immoler, par la conformité à la volonté de Dieu, toutes les consolations sensibles.

L'HOMME étant malheureux, éprouve le besoin qu'il a de consolation. Son malheur est un sentiment si vif, que, quand toute espèce de consolation vient à lui manquer, il tombe dans le désespoir. Qu'imagine-t-il pour soulager sa peine ? Je ne veux point parler des plaisirs honteux, des amusemens tumultueux, des fougues violentes d'une passion effrénée ; ces consolations passagères entraînent bientôt le dégoût, l'ennui, les remords et toutes les suites déplorables qu'enfantent les excès. Il faut de nouvelles consolations pour remédier à ces désordres ; la passion en délire n'en trouve point, et il ne reste que le sentiment du malheur, avec la honte de s'être mépris dans l'espoir et dans la manière de l'adoucir.

Je ne parle donc que des prétendus sages, qui éprouvent aussi qu'ils ont besoin de consolations. Ils les cherchent tantôt dans l'amitié, tantôt dans des sociétés agréables, tantôt dans l'étude, tantôt dans les commodités de la vie, tan-

tôt dans ce qu'ils appellent la route de l'honneur, tantôt dans le soin de beaucoup d'affaires, tantôt dans les entreprises où ils se flattent d'acquérir des richesses. Sont-ils véritablement consolés? cessent-ils d'être malheureux? Quand ils sont de bonne foi, ils avouent que tous ces objets de consolation laissent un vide profond dans leur ame, que leur cœur est toujours affamé, et qu'au lieu de jouir de la paix, fruit précieux d'une consolation véritable, ils sont troublés par les choses mêmes où ils croyoient trouver leur repos et leur contentement.

Il n'est point rare de trouver des hommes qui veulent allier le service de Dieu avec les consolations du monde. Ils croient pouvoir marcher dans les routes de la justice, et goûter des plaisirs honnêtes parmi ceux que le monde estime. Ils prétendent que la science de Jésus crucifié n'exclut pas celle des égards qu'on doit avoir pour les usages du monde. Ils cherchent à tempérer la solitude par un commerce qu'ils appellent de bienséance, à se partager entre la prière et des conversations amusantes, à se distraire de la lecture sérieuse des saints Livres par la connoissance de toutes les nouveautés littéraires. Ils pensent que l'humilité de la croix n'est pas incompatible avec les désirs d'une grande considération dans le monde; que la fidélité aux exercices de la pénitence permet tous les amusemens qui ne blessent pas la loi. Ils sont fort sensibles aux douceurs de l'amitié, ils se récrient quand leurs amis paroissent indifférens.

Ils sont ennemis de l'avarice, mais jaloux de conserver et d'accroître leur fortune. Ils ont lu que les trois compagnes de Jésus-Christ furent la douleur, l'humiliation, la pauvreté; mais ils ne se croient presque jamais dans le cas d'en faire l'épreuve; et quand l'occasion se présente de marcher à leur suite, ils imaginent toutes sortes de moyens pour s'en dispenser.

Voilà des hommes qui n'ont jamais su faire le sacrifice des consolations sensibles. Ils se croient morts avec Jésus-Christ, et ils sont tout vivans de la vie du vieil homme. Ils aspirent peut-être à la perfection, ils se flattent même d'y parvenir, et ils n'en ont pas la première idée. Celui qui veut être tout à Dieu, prend en main le Testament de Jésus-Christ, et compare les consolations que donne ce saint Livre avec toutes les consolations sensibles. Il y voit à la vérité la mort de toute la nature corrompue, mais en même temps la vie de l'esprit. Puis il fait ce raisonnement: Ce qui doit consoler mon ame, dans cette terre semée de ronces et d'épines, doit l'emporter sur ce qui ne flatteroit que mes sens: ce qui doit me procurer pour l'éternité la jouissance de tous les biens, est infiniment préférable à ce qui m'exposeroit au plus grand des maux, qui seroit d'être éternellement privé de Dieu: ce qui a été choisi par les hommes les plus sages, qui sont les saints, doit avoir plus d'empire sur mon ame que ce qui a déterminé sans raison et perdu sans ressource les hommes plus aveugles, qui sont les mondains. J'entends

Thérèse qui me dit de penser que je n'ai ici-bas qu'une vie qui est courte, et qu'une ame qui est immortelle, qu'une éternité à attendre qui n'a point de fin, qu'une mort qui n'arrive qu'une fois; et ces quatre unités font taire le cri de mes sens. Leur intérêt n'est point compris dans cette doctrine; ils doivent être comptés pour rien dans le projet de me sanctifier; ils ne peuvent être que la matière d'un sacrifice; et c'est à ce sacrifice que je dois penser.

Comme il y a dans tout sacrifice un sacrificateur, un ministre de l'immolation, il doit y en avoir un dans le sacrifice des consolations sensibles; et c'est Dieu lui-même qui remplit ce ministère. Les consolations sensibles ne sont recherchées qu'à cause des maux sans nombre qui nous affligent: mais Dieu lui-même est l'auteur de ces maux; il les veut directement ou il les permet; et il veut de plus que nous ne cherchions pas, dans les consolations sensibles, le remède à ces maux. Sa volonté est donc ce qui doit me conduire à l'autel du sacrifice, et la conformité à son bon plaisir est ce qui doit frapper la victime et opérer l'immolation. D'un seul coup, cette conformité abat dans moi deux ennemis, l'opposition aux maux qui m'arrivent, et le penchant à rechercher les consolations sensibles. Je pourrois ne pas me réfugier dans les consolations sensibles, si je n'étois pas en proie à ces maux; et je pourrois peut-être acquiescer à ces maux, s'il me restoit la fausse espérance de me procurer des consolations sensibles: mais en

me conformant à la volonté divine, tant à l'égard de ces maux qu'à l'égard de la privation de toutes ces consolations sensibles, il ne me reste rien, et je suis totalement dans l'état de victime sous la main de Dieu. O sacrifice parfait, qui ressemble à celui d'Abraham! Il immoloit tout en la personne de son fils; il ne voyoit, dans cette grande action, que la volonté divine clairement manifestée, mais incompréhensible dans ses vues, et il se soumettoit sans opposition ni répugnance. Il n'alla pas chercher des consolations dans ses proches, dans ses amis, dans ses richesses, dans la considération dont il jouissoit parmi les grands du pays. Sa ressource unique fut la volonté de son Dieu, et le désir de lui plaire.

Jésus-Christ est un modèle infiniment encore plus respectable : accablé de douleurs dans le jardin, il pouvoit demander à son Père des légions d'anges pour le soustraire à ses ennemis; il pouvoit laisser agir un rayon de sa divinité et de sa gloire, sur son Cœur inondé d'amertume, et sur son corps courbé sous le poids de l'affliction; mais il veut donner l'exemple du sacrifice le plus absolu, et montrer à tous les siècles que la volonté de Dieu est l'unique consolation dont l'ame fidèle doit s'appuyer. A son exemple, les martyrs ont affronté les bûchers, les brasiers ardens, les chevalets, les ongles de fer, les bêtes féroces, le glaive et la mort. L'accomplissement du bon plaisir de Dieu les soutenoit au milieu des tourmens; ils ne jetoient

pas un coup d'œil sur leurs parens, sur leurs amis, sur leurs enfans, sur les espérances dont ils pouvoient se flatter dans le monde. Tout disparoissoit à leurs yeux; et ils ne voyoient, selon la doctrine et l'exemple de l'Apôtre, que la volonté suprême du maître pour lequel ils se sacrifioient.

Quelles sont mes prétentions quand je cherche des consolations sensibles dans les maux de cette vie? Mauvais économe, je dissipe le trésor des souffrances en me plaignant de leur rigueur, en me révoltant contre la main qui me les donne pour augmenter ma couronne dans l'éternité. Mauvais politique, je me plains de mes traverses à des hommes ou indifférens, ou perfides, ou railleurs, ou hypocrites; ils se jouent souvent de mes peines, et quand ils se portent pour vouloir me consoler, ils ajoutent à la frivolité de leurs raisons le mépris de ma foiblesse et de mon impatience. Mauvais juge en ma propre cause, je ne sens pas que la douceur momentanée dont je jouis dans les consolations humaines, augmente ma sensibilité, et me rend moins propre à soutenir d'autres épreuves; j'ignore que la source des souffrances ne s'épuisera jamais, et que celle des consolations sensibles n'a ni durée, ni constance; qu'elle se tarit dès le premier usage qu'on en fait, et que sa stérilité même ajoute au sentiment des maux dont on se plaint. Mauvais raisonneur sur l'état et la destinée des hommes, je crois pouvoir remédier à la nécessité de souffrir, sans considé-

rer que chaque moment peut être le dernier de ma vie, et que nulle consolation humaine ne peut me délivrer de cette crainte, qui est, pour tout autre que pour le chrétien soumis à la volonté divine, le plus grand et le plus affligeant de tous les maux.

Celui qui a sacrifié au Seigneur toutes les consolations sensibles, est un sage qui a tout mis en dépôt dans le sein de l'Etre éternel. « Il » a tout en Jésus-Christ, dit saint Ambroi- » se (1), et Jésus-Christ est tout en lui. S'il » désire être guéri de ses blessures, Jésus- » Christ est son médecin; s'il est brûlé de l'ar- » deur des passions, Jésus-Christ est le bain » salutaire qui le rafraîchit; s'il est chargé du » poids de ses iniquités, Jésus-Christ est sa » justice; s'il a besoin de secours, Jésus-Christ » est sa force; s'il craint la mort, Jésus-Christ » est sa vie; s'il redoute les ténèbres, Jésus- » sus-Christ est sa lumière; s'il désire le Ciel, » Jésus-Christ est sa voie; s'il cherche à rassa- » sier sa faim, Jésus-Christ est sa nourriture.» Je ne vois point cet homme mendier des consolations sensibles, se faire l'esclave du monde pour ntendre de sa bouche de fades et inutiles condoléances. Jésus-Christ seul est son asile, sa force, sa ressource; et que craint-il avec un tel appui?

Celui qui a sacrifié toutes les consolations sensibles, par une pleine conformité à la volonté divine, est le vrai consolateur des affligés. *Béni*

(1) De Virginitate, cap. 16.

soit le Seigneur de toute consolation, disoit l'Apôtre (1), *qui nous console dans toutes nos tribulations, afin que nous puissions consoler ceux qui sont dans la peine.* Je vois Paul dans les chaînes, et il console tous les fidèles, et il ne dit pas un mot qui ressemble aux consolations que donne le monde; il ne parle que de la volonté du Père et de Jésus-Christ son Fils, que de l'avantage et de la gloire des souffrances, du riche fonds d'espérance que laisse le bonheur de souffrir pour l'Evangile; il propose l'exemple de Jésus-Christ, ses humiliations, sa pauvreté, ses douleurs, et il ajoute qu'il faut *se réjouir et se réjouir toujours* (2). Quel homme, ô mon Dieu, quelle victime de vos saintes et adorables volontés! Que je sois donc enfin son imitateur, comme il l'a été de Jésus-Christ (3)! je ne convertirai pas, comme lui, les gentils et les Juifs; je ne parcourrai pas les diverses contrées de la terre pour annoncer la gloire de votre nom; mais je vous ferai l'hommage de tout ce que je suis, de tout ce que je souffre, de ma vie, de ma mort, et je me glorifierai dans vous, de tout ce qu'il vous plaira m'envoyer de tribulations, de croix, d'anéantissemens.

(1) 2 Cor. 1. 3. 4. — (2) Philip. 4. 4. — (3) 1 Cor. 11. 1.

CHAPITRE XVII.

Immoler, par la conformité à la volonté de Dieu, la crainte des peines intérieures.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Le monde ne connoît point de *peines intérieures*, en prenant cette expression dans le sens qu'entendent les hommes de bien et les personnes d'oraison. Le monde éprouve beaucoup de chagrins, de mouvemens passionnés, de fougues de l'amour-propre, de désirs violens, de regrets cuisans, d'impatiences tumultueuses; mais il n'appelle pas ces tyrans domestiques des *peines intérieures*. Tantôt il les regarde comme des affections raisonnables, tantôt comme l'effet naturel des événemens, tantôt comme des moyens de réussir dans ses projets, tantôt comme des suites de la malice des hommes; jamais il ne les considère dans le rapport avec la volonté de Dieu, et jamais il n'en profite pour son salut.

Les personnes qui prennent à cœur leur sanctification, appellent *peines intérieures* tout ce qui moleste leur ame, tout ce qui tend à en altérer la paix; et ce sont ou leurs péchés passés, ou les fautes qu'elles commettent habituellement, ou leurs passions mal mortifiées, ou les défauts de leur caractère, ou les suggestions de l'ennemi du salut, ou les épreuves de Dieu même. Les directeurs disent assez qu'il faut

se délivrer de ces *peines* ; mais tantôt ils n'en fournissent pas les moyens, tantôt ils suggèrent des remèdes inefficaces, tantôt ils ajoutent à ces *peines* en faisant de grands reproches à ceux qui les éprouvent, tantôt ils ne connoissent pas même la nature de ces *peines*. S'il s'en trouve qui disent à ceux qu'ils conduisent dans les voies de Dieu : Sacrifiez toutes ces peines en vous conformant à la volonté de Dieu, ce sont les maîtres qu'il faut croire, les guides qu'il faut suivre, les amis qu'il faut consulter ; mais il reste à expliquer ce genre de sacrifice, et c'est le détail où je veux entrer.

D'abord le souvenir de nos anciens péchés nous trouble. Nous avons lu dans les saints Livres qu'*il ne faut point être sans crainte à l'égard des péchés pardonnés* (1) ; mais il y a une grande différence entre la crainte et le trouble, entre l'humiliation d'un cœur contrit et l'agitation d'un intérieur peiné ; ce dernier sentiment est l'effet d'un amour-propre secret. On voudroit n'avoir pas été si criminel, non pas tant parce qu'on a outragé la majesté divine, que parce qu'on ne peut jouir des éloges d'une conscience irréprochable. Le Saint-Esprit dit qu'*il ne faut pas être sans crainte à l'égard des péchés pardonnés* ; et il ajoute : *N'ajoutez pas péché sur péché ; ne dites pas : La miséricorde de Dieu est grande, il me fera grâce malgré la multitude de mes péchés.* Voilà ce qu'opère dans l'ame la trop grande sécurité sur les péchés pardonnés ; on en

(1) Eccli. v. 5. 6.

commet de nouveaux, et l'on irrite le Seigneur au lieu de profiter des bienfaits de sa miséricorde. Saint Bernard dit qu'il y a trois choses qui obscurcissent l'intelligence de l'homme, et qui l'empêchent d'entrer dans la vraie lumière de la contemplation (1); savoir, les ténèbres des péchés, le souvenir de ceux qu'on a commis, et le soin inquiet des choses temporelles : à ces trois sources de trouble, il oppose trois remèdes, la confession, l'oraison, le repos. En sorte que, selon la pensée de ce saint docteur, l'oraison doit nous tranquilliser sur les péchés de notre vie. Ceci est bien vrai, et en même temps bien profond. Il faudroit une considération détaillée pour en développer tous les rapports. J'écris pour une personne qui les approfondira mieux que moi, et qui sait tout ce que peut l'oraison pour pacifier le cœur humain. Je me contente de dire qu'un homme d'oraison sacrifie tous ses péchés et toute l'agitation qui en résulte; qu'il forme de cette masse de corruption un holocauste qu'il consume dans les flammes du saint amour; qu'en comparant ses iniquités avec le prix immense du sang de Jésus-Christ, il s'écrie : Ah! Seigneur, je déteste mes crimes, mais je vois que la grâce du pardon est le triomphe de votre amour, et la gloire de vos mérites. Comment me troublerois-je au souvenir de tant de forfaits? Vous êtes venu non pour les justes, mais pour les pécheurs; et votre royaume est rempli des dépouilles que vous avez

(1) In festo Omn. Sanct. Serm. 1. n.° 13.

enlevées à l'enfer. Je serai donc tranquille au pied de votre croix. Je vois les cicatrices de mes blessures ; mais à la vue de celles que vous conservez, quoique glorieux et assis à la droite de votre Père, j'ai la confiance de croire que mes plaies sont fermées, et que les vestiges qui m'en restent ne sont que pour me retenir dans l'humilité et dans la vigilance jusqu'au dernier jour de ma vie.

On commet encore des fautes malgré les plus saintes résolutions ; et l'on se trouble, et l'on se tourmente, on coule des jours pleins d'amertume ; on se présente sans cesse au saint tribunal, et l'on ne tarit point la source de ces prévarications. Nouvel objet de sacrifice ; et saint Ambroise nous apprend d'un mot à le faire parfaitement. « Nous péchons, dit-il (1), et cela est de » nous ; nous pleurons nos péchés, et cela est de » Jésus-Christ. » Mais partout où se trouve Jésus-Christ, la paix intérieure doit se trouver ; et cette paix doit être d'autant plus intime, d'autant plus profonde, qu'elle a pour compagnes l'humilité et la reconnoissance; l'humilité qui nous concentre dans le mépris de nous-mêmes, et la reconnoissance qui nous lie à notre bienfaiteur. « Mes fautes, ajoutoit le même saint docteur(2), » me peuvent devenir plus utiles que l'innocence » même ; l'innocence me rendroit orgueilleux, » et mes fautes me tiennent dans la soumis- » sion. » Ce n'est pas qu'il faille abandonner la vigilance sur soi-même, pour avoir occasion

(1) De Jacob, et Vita beata, lib I. c. 4. — (2) *Ibid.*

de

de s'humilier, et de dépendre de la grâce, ce seroit abuser de la miséricorde, et se faire un jeu de la bonté divine. Les saints veillèrent beaucoup sur leur intérieur, et ils y virent des taches journalières; mais l'esprit de sacrifice qui les animoit, immoloit tout à la fois et les fautes commises, et l'amour-propre qui voudroit être irréprochable, et l'impatience qui s'irrite des rechutes, et la défiance qui porte à laisser un ouvrage toujours renaissant et ne finissant jamais. Les saints sont encore plus admirables par la patience avec laquelle ils ont supporté le poids de leurs foiblesses, que par les efforts qu'ils ont faits, avec la grâce, pour croître et se fortifier dans la perfection. C'est là cette tribulation qu'ils *ont bue* à longs traits, pour me servir du terme de saint Ambroise. Ce sont là ces *mauvais jours* qu'ils ont passés sur la terre, et dont ils ne se sont plaints qu'à Dieu, sans tourmenter leur ame par de vaines terreurs. S'ils étoient surchargés de leurs misères, ils prenoient les ailes de l'amour pour s'élever vers le Ciel: et s'ils éprouvoient, comme l'Apôtre, les combats de la chair, les trahisons d'un corps soumis à la mort, ils se consoloient, comme lui, en pensant que la grâce de Jésus-Christ leur suffisoit.

Il est de plus trop ordinaire de se troubler durant la guerre qu'on fait à ses passions. Plus on a d'ardeur pour les vaincre, plus on se désole en les voyant toujours rebelles, toujours en armes, et toujours prêtes à porter des coups

mortels. Quand on est chargé de combattre les ennemis de la patrie, on ne commence pas par mettre de la confusion dans ses idées, par se défier de soi-même et de ses troupes, par se décourager à la vue de l'ennemi. C'est le sang-froid et la constance qui sont les pronostics de la victoire. Pourquoi sommes-nous moins courageux en attaquant nos passions? Cette lâcheté vient de trois causes; nous les connoissons trop peu, nous les poursuivons trop mal, nous les soumettons trop rarement. Notre vanité, par exemple, ne se mêle-t-elle pas jusque dans nos bonnes œuvres sans que nous l'apercevions; ne se déguise-t-elle pas sous le prétexte du bien, pour que nous la fomentions; ne renaît-elle pas de ses défaites mêmes, afin que nous la flattions? Est-il étonnant ensuite que nous soyons tout étonnés de nous-mêmes quand la lumière céleste nous éclaire sur nos raffinemens d'amour-propre et sur nos subtilités de vaines complaisance? Mais cet étonnement doit-il nous jeter dans le trouble? Ah! ce seroit obscurcir le rayon de la grâce, et laisser à la passion toute la liberté de nous séduire encore plus grossièrement. Attaquons ce tyran domestique, selon toutes les règles de la milice spirituelle, dont la première leçon est de combattre avec paix; la seconde est de modérer l'empressement de nos désirs par rapport aux succès; la troisième est de saisir tranquillement toutes les occasions d'abattre le colosse de la vaine estime de nous-mêmes; la quatrième est de creuser sous notre vanité mê-

me le fondement d'une humilité profonde. Si le travail, l'ennui, le dégoût répandent des nuages dans notre ame, arrêtons-nous pour immoler ces insectes qui rongeroient notre cœur, et qui le laisseroient sans force pour remporter de nouvelles victoires. Oh! que la guerre des passions est glorieuse et avantageuse, quand l'intérieur est toujours serein, toujours en état de savoir, comme le disoit saint Chrysostôme, « ce qu'il y a dans nous, au-dessous de nous, » au-dessus de nous, vis-à-vis de nous, devant » et derrière nous! » Dans le trouble on ne voit rien de toutes ces choses; on combat dans les ténèbres, et les passions demeurent aussi rebelles que jamais.

Je n'ai considéré jusqu'ici qu'une partie de ce qui cause les peines intérieures, nos péchés passés, nos péchés présens, nos passions encore vives et indomptées. J'ai dit qu'il falloit faire le sacrifice de ces troubles et de ce qui les produit; mais je n'ai pas mis en exercice l'instrument principal de l'immolation; c'est la conformité à la volonté divine. Il est bien certain que Dieu condamne nos péchés passés et actuels, qu'il est l'ennemi de nos mauvais penchans; mais il permet les uns et les autres, et il veut positivement l'humiliation qui en résulte. En déplorant nos prévarications et nos foiblesses, embrassons de grand cœur le sentiment de ces misères et l'anéantissement où il nous réduit. Soyons bien aises de dire: Me voilà; je me vois tel que je suis, dépourvu de tout mérite, de toute vertu,

de toute raison, de toute sagesse ; me voilà digne de tous les fléaux de la colère de Dieu, tout aussi ingrat que les réprouvés qui gémissent dans les ténèbres de l'enfer. Le coup d'œil de moi-même me remplit d'effroi, mais j'y gagne la connoissance de mon néant ; et c'est ce que Dieu veut de moi, et c'est ce que je veux aussi, c'est le centre unique où je me place pour n'en plus sortir. Dans cet état j'immole toutes les sensibilités de mon amour-propre ; j'aime ma confusion, quoique j'en abhorre la cause. Recevez, Seigneur, cet holocauste : vous m'avez humilié ; et je conçois, avec votre Prophète (1), que c'est un effet de votre miséricorde.

CHAPITRE XVIII.

Immoler, par la conformité à la volonté de Dieu, la crainte des peines intérieures.

SECONDE CONSIDÉRATION.

Dieu nous laisse encore trois ennemis à combattre, qui sont : les défauts du caractère avec tout ce qui en résulte d'inconvéniens ; les suggestions de l'ennemi du salut, avec tous les artifices qu'il emploie pour nous perdre ; les désirs empressés de jouir des consolations du Seigneur, avec toute l'activité et l'inquiétude qui accompagnent ces désirs. Nous ne manquons pas de rencontrer ces trois adversaires dans la route du

(1) Ps. 118. 71.

salut ; et quand nous n'avons pas l'esprit de sacrifice, ils nous causent beaucoup de peine.

Les défauts du caractère sont quelque chose de fort affligeant, parce qu'ils nous mettent en guerre avec nous-mêmes, avec les autres, avec la piété ; parce qu'ils ne se font pas toujours connoître, et que, quand ils sont connus, tout parle dans nous en leur faveur, et tout résiste dans eux à nos efforts. Ces défauts peuvent être plus ou moins grands ; mais comme on ne peut dire d'aucun homme qu'il n'en a aucun, on ne peut dire que de très-peu de personnes qu'elles n'en ont pas d'essentiels. Il n'y a que les saints dans qui ils paroissent peu ; il n'y a que les saints qui rachètent ces défauts par de grandes qualités, et il n'y a qu'eux qui sachent tourner ces défauts en vertus. Paul étoit violent et extrême ; il est touché de la grâce, et toute l'activité de son caractère devient un zèle qui embrase l'univers. Augustin étoit d'une inconstance déplorable dans ses opinions et dans ses attachemens ; il est éclairé d'en haut, et il abandonne tous ses faux systèmes, il renonce à toutes ses folles inclinations. Jérôme étoit austère et intolérant ; il tourna sa sévérité contre lui-même, et son intolérance contre tous les ennemis de la religion. Thérèse étoit susceptible de toutes sortes d'impressions ; et quand elle se fut livrée à l'amour de Dieu, ce sentiment dans elle prit toutes les formes, se plia à toutes les entreprises, se roidit contre toutes les difficultés dans tous les esprits ; elle devint

capable d'instruire les hommes; et, abandonnée à ses penchans, elle eût pu les séduire.

Quand on connoît les défauts de son caractère, on commence par être honteux de soi-même. Ce n'est pas cette honte qu'il faut sacrifier, elle est la voie qui mène à l'humilité; l'objet du sacrifice est la peine intérieure, le trouble et le découragement que cette vue pourroit nous inspirer. Augustin racontoit tous ses défauts, il s'en humilioit, mais son ame étoit tranquille. Il désiroit être meilleur, il y travailloit sans cesse; mais il ne brusquoit rien dans une affaire qui étoit l'œuvre de la grâce beaucoup plus que la sienne. Il faut avouer que, dans les hommes ordinaires, cette sorte de travail iroit plus vite si les conseils d'un ami et les lumières d'un directeur secondoient les inspirations célestes. Cet ami et ce directeur diroient: Mais vous êtes toujours vain dans vos projets, toujours entier dans vos volontés, toujours léger dans vos résolutions, toujours inconsidéré dans vos paroles, toujours l'esclave des événemens, toujours lent à vous recueillir, à entretenir dans vous le cri de l'amour. Que sais-je? ces charitables conducteurs feroient ce que le jardinier attentif fait dans ses plants d'arbres, ils retrancheroient sans cesse les branches inutiles, ils arracheroient les plantes parasites, ils détruiroient les insectes venimeux, ils planteroient, ils arroseroient, et la grâce de Jésus-Christ donneroit l'accroissement. Mais quand Notre-Seigneur ne donne pas de tels secours, il y supplée lui-mê-

me ; et c'est encore ici que le sacrifice doit avoir lieu. Il faut dire dans l'oraison : Ah ! Seigneur, vous voyez mes défauts ; je suis la vigne que décrit votre Prophète (1) ; elle est sans rempart et sans défense, tous les ennemis du salut la pillent et la désolent ; prenez-en soin vous-même, ô mon Dieu ! vous ne voulez pas que je tombe dans la défiance, dans le dépit, dans le désespoir, ce seroit achever de perdre votre héritage ; apprenez-moi à le cultiver par des travaux soutenus, mais tranquilles ; je dois y porter le fer de la mortification, mais beaucoup plus encore le feu de votre amour, et vous seul pouvez l'allumer, l'entretenir, l'augmenter dans moi.

Les anges rebelles font la guerre aux enfans de Dieu : cette vérité est de la foi, et l'Apôtre nous avertit de combattre ces puissances, avec l'armure spirituelle dont il détaille toutes les pièces (2). Je ne puis dire de quelle manière ces esprits malfaisans inquiètent nos ames ; je crois qu'ils ont de l'ascendant sur nos sens, sur nos facultés corporelles ; qu'il leur est possible de troubler notre mémoire, de nous présenter des objets séduisans, de nous distraire dans l'oraison, de nous surprendre par des illusions, de nous tourmenter par des scrupules, de nous tromper par les apparences du bien. Je m'en rapporte sur toute cette doctrine à l'illustre Jean de la Croix, que Dieu semble avoir suscité pour découvrir les artifices de ces ennemis du salut.

(1) Ps. 79. 9 et seq. — (2) Ephes. 6. 11, 17.

Tout ce que je sais, c'est qu'il faut combattre ces monstres, et ne pas en avoir peur ; c'est qu'ils sont encore plus méprisables qu'artificieux ; que toutes les victoires qu'ils remportent sur nous ne sont que la preuve de notre lâcheté et de notre peu de confiance en Dieu ; que tous les piéges qu'ils nous tendent sont la plupart du temps préparés par nous-mêmes. Si je garde mes sens, si je suis fidèle à la prière, si je m'attache à la croix de Jésus-Christ, si j'ai le bouclier de la foi, tel que me le présente l'Apôtre, bien loin de m'affliger des attaques de l'enfer, je l'attaquerai moi-même, je le défierai de me séparer de la charité de Jésus-Christ. « L'Apôtre, dit saint Bernard (1), dit qu'il » est sûr que nulle puissance ne le séparera de » la charité de Jésus-Christ. Il n'ajoute pas » qu'il ne pourra en être séparé par lui-même, » par sa propre volonté, pour nous apprendre » que c'est là le seul ennemi qui soit à craindre. » Ah! que cette pensée est vraie! les démons ne sont forts que parce que nous sommes foibles. Si je puis donc faire le sacrifice de ma foiblesse, sacrifice qui consiste à la reconnoître pour me mépriser, et à la déposer au pied de la croix pour me revêtir de la force de Jésus-Christ, dès lors le sacrifice des peines que me cause l'enfer sera consommé. Tout l'enfer est en déroute à la vue de la croix, et un homme crucifié avec Jésus-Christ est un homme chargé des dépouilles de tout l'enfer.

(1) De divers. Serm. 11. n.° 1.

Les désirs empressés de jouir des consolations du Seigneur font plus de tort à l'ame que les opérations du malin esprit, souvent même que les défauts du caractère. C'est un objet de grande considération que la nature de notre ame, que le penchant invincible qu'elle a pour le plaisir; c'est ce qui la perd quand elle s'éloigne de Dieu; c'est ce qui la remplit de délices quand Dieu se communique à elle; c'est ce qui fait son tourment quand Dieu se cache. Il faut aimer à quelque prix que ce soit, et trouver son bonheur dans l'amour. Ceux qui ont voulu séparer l'intérêt de la créature de son amour pour Dieu, n'ont rien conçu à la nature de l'ame; ils ont été aussi mauvais philosophes que théologiens dangereux. Il est impossible de séparer de cet amour l'intérêt réfléchi, l'intérêt recherché, l'intérêt qui se considère directement et principalement. L'amour pur est bien plus noble, bien plus généreux; mais il n'est point sans intérêt, parce que ce sentiment est nécessaire, et inhérent dans la volonté. Quand il arrive donc que l'ame qui aspire à l'union divine, n'éprouve pas certaines douceurs en traitant avec Dieu, quand il lui semble que Dieu ferme pour elle les trésors de sa libéralité, elle s'afflige, elle se tourmente, si elle n'est parvenue à l'état du sacrifice. Ceci est extrêmement dangereux: car, cette privation des caresses de Dieu laissant l'ame dans le besoin qu'elle a du plaisir, il n'arrive que trop souvent qu'elle se détourne de Dieu, qu'elle cherche des consolations dans les créatures; et dès

ce moment toute l'œuvre de la perfection est sur le penchant de sa ruine. Que fait donc l'ame sacrifiée et immolée au bon plaisir de Dieu? renonce-t-elle à tout plaisir en aimant Dieu, ou, ce qui est la même chose, consent-elle à aimer Dieu sans aucun plaisir? cela est impossible : elle ne peut détruire sa propre nature, se dépouiller d'un sentiment invincible et nécessaire. Tout ce qu'elle peut, avec la grâce du sacrifice, c'est d'aimer sans consolations sensibles; en aimant elle goûtera le plaisir d'aimer, mais ce plaisir sera mêlé d'amertume, parce que l'onction de la grâce ne se fera pas sentir : ce sera un plaisir intellectuel, un plaisir fondé sur de grands principes de foi; un plaisir tout concentré dans l'idée des attributs de Dieu. L'amour alors sera d'autant plus noble qu'il y entrera moins d'intérêt du côté de la créature; cet intérêt y sera toujours, mais sans les touches vives et pénétrantes qui transportent toutes les facultés, qui agissent quelquefois sur les sens corporels, comme l'éprouvoit le Prophète, quand il disoit que *son cœur et sa chair tressailloient de joie en la présence du Dieu vivant* (1). Ce sacrifice des désirs par rapport aux consolations, est si généreux, si sublime, si agréable à Dieu, que les saints l'ont fait, et ont demandé à Jésus-Christ l'occasion de le faire souvent. Ils trouvoient dans l'accomplissement de sa volonté une satisfaction qui les dédommageoit abondamment des douceurs sensibles. Ils

(1) Ps. 83. 3.

vérifioient, par leur exemple, que l'oracle du Prophète, *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux* (1), ne manque jamais d'être accompli. Ils se voyoient à la vérité comme *dans une terre aride et déserte*; mais ils s'y voyoient, à l'exemple du même Prophète, comme *dans le sanctuaire du Seigneur* (2).

Je puis donc dire, en finissant ces considérations, à toutes les ames touchées du désir de leur perfection : Sacrifiez toutes vos peines intérieures à la sainte volonté de Dieu. Je ne dis pas : Ne souffrez point, n'éprouvez point en vous-mêmes de contrariétés, de déplaisirs, d'amertumes; cela est impossible dans cette vallée de larmes : mais, excluez le trouble et l'impatience, déposez dans le sein de Dieu ce poids de tristesse qui vous accable, chantez le cantique du Seigneur au milieu de vos tribulations. La science de la paix intérieure n'est pas longue; elle ne comprend que ces deux mots de saint Augustin : *se contenir et se soutenir* (3); *se contenir* pour ne pas chercher les consolations du monde; *se soutenir* pour ne pas succomber aux épreuves que Dieu nous envoie.

(1) Ps. 33. 9. — (2) Ps. 62. 3. — (3) Serm. 38. n.° 1.

CHAPITRE XIX.

Immoler, par la conformité à la volonté de Dieu, nos ignorances tant naturelles que spirituelles.

Il n'y a rien de plus inconcevable dans moi que mon ignorance ; elle est mêlée de ténèbres et de lumière, de foiblesses et d'activité, de honte et de gloire. J'ai le désir de connoître tout, et l'incapacité de bien connoître la plus petite chose. Mon esprit prend son vol vers le sommet des Cieux, pénètre jusqu'au centre de la terre, s'étend d'un pôle à l'autre, se rappelle les siècles passés, conjecture sur les siècles futurs, compose et décompose des idées, distingue les choses abstraites de celles qui tombent sous les sens, fait passer ses conceptions jusqu'aux extrémités du monde, et recueille celles qui lui sont envoyées des pays les plus inconnus ; puis réfléchissant sur lui-même, il ne se connoît pas, il ne peut dire ni d'où il vient, ni ce qu'il est, ni ce qu'il deviendra. Il est toujours affamé de savoir ; et quand il commence à entrevoir quelques vérités, elles lui échappent, soit par le défaut de sa mémoire, soit à cause du faux jour qui les environne, soit parce qu'il ne peut concilier ces vérités avec d'autres qui lui paroissent également certaines. Enfin quand il est livré aux douleurs du corps qui l'enchaîne, son feu s'éteint, ses lumières s'éclipsent, sa grandeur se

rétrécit : qu'il se fasse la moindre révolution dans les organes, il n'est plus, ou, ce qui est plus déplorable encore, il n'est qu'un objet de dérision pour les autres hommes. Et quand le dernier période de la vie est arrivé, l'homme riche de connoissances voit qu'il n'a fait que le premier pas du savoir ; que ce qu'il vouloit apprendre n'est qu'une leçon commencée ; et en supposant qu'il vécût autant que les patriarches, il se verroit encore au premiers élémens de la science.

Cette ignorance des choses naturelles m'étonne ; mais ce n'est rien en comparaison de ce qui concerne le salut et la vie future. Je ne parle pas des mystères qui sont incompréhensibles, des vérités de la morale qui choquent mes passions, des promesses qui m'ont été faites et qui surpassent toutes mes idées, de cette éternité que j'attends et dont le développement est impossible à ma raison. Je ne fais attention qu'à deux objets qui me touchent dans tous les momens de ma vie, et sur lesquels je suis d'une ignorance parfaite. Suis-je devant Dieu digne d'amour ou de haine ? Serai-je au moment de ma mort l'ami de Dieu ? Voilà deux points que ma raison, mon expérience, le conseil de mes amis, les lumières mêmes des saints Livres ne peuvent m'expliquer ; et, à ces deux égards, je serai jusqu'au dernier jour dans une incertitude absolue. Je dirois bien que l'enfant, qui vient d'être régénéré par le saint baptême, est digne d'amour ; je dirois également que, s'il est en-

levé de ce monde après cette heureuse régénération, il est du nombre des prédestinés : mais je ne puis rien assurer de moi-même, sinon que je suis pécheur, que j'ai encouru la disgrâce de Dieu, que j'ai mérité d'être exclu du royaume de Jésus-Christ. Toute ma science se borne à me condamner, et j'ignore si la science de Dieu n'ajoute pas encore à cette condamnation.

Quand il plairoit à Dieu de me révéler que je suis rentré en grâce avec lui, serois-je sûr de mourir dans sa paix et dans son amour ? O moment de la mort, si certain et si inconnu ! moment que tous les hommes attendent, que tous les hommes craignent, et auquel presque personne ne se prépare ! Quand, où, comment arrivera-t-il, et dans quel état serai-je pour le recevoir ? Dieu, dit saint Augustin (1), nous a caché ce moment, afin de nous tenir sur nos gardes dans tous les momens ; il nous a dit que dans tous les momens il est prêt à nous pardonner nos péchés, mais il ne nous a pas dit que ce seroit dans tel ou tel moment que nous pourrons faire pénitence ; il n'a point dit que ce seroit demain, puisque ce jour de demain n'est pas en ma puissance, et qu'il ne s'est pas engagé à me donner ce jour de demain. O incertitude qui a fait les pénitens et les saints, incertitude qui fait tous les jours des téméraires et des réprouvés ; incertitude dont on ne saisit bien les conséquences que dans le silence de

(1) Serm. 36, n.° 1.

l'oraison ; incertitude dont le monde prétend se consoler en n'y pensant point !

Que ferai-je, ô mon Dieu, dans ce chaos d'ignorance? Abdiquerai-je le désir de connoître? cela m'est impossible. Le premier homme, dans l'état même d'innocence, eut ce désir ; et c'est ce qui causa son malheur. Satisferai-je cette passion, en me consumant de veilles pour agrandir la sphère de mes connoissances? cela m'est encore impossible; plus je ferai d'efforts pour acquérir le savoir, plus je me fortifierai dans la persuasion que je ne sais rien. Douterai-je de tout, et me moquerai-je de toutes les vérités, comme les pyrrhoniens? cela m'est également impossible, puisqu'au moins je ne pourrai douter de mon existence, du désir que j'ai d'être toujours, de la crainte que j'ai de n'être plus, et de la certitude que j'ai de cesser un jour d'être tel que je suis. Demeurerai-je dans des perplexités continuelles, à cause de mes ignorances? me livrerai-je au trouble, au dépit, à l'amertume? Autre résolution pareillement impossible, puisque je ne puis être assez ennemi de moi-même pour vouloir être toujours malheureux.

Vous m'ouvrez, Seigneur, la voie unique de me consoler au milieu de ces incertitudes, de ces obscurités qui m'enveloppent de toutes parts. Cette voie consiste à vous faire le sacrifice de tout ce que j'ignore, c'est-à-dire, de tout ce que je suis, puisque je ne reconnois en moi qu'ignorance et aveuglement. Je conserverai le dé-

sir de connoître, puisque vous me l'avez donné; mais je le soumettrai à vos saintes volontés, qui réservent en moi ce désir et l'accomplissement de ce désir pour une meilleure vie. J'embrasserai les vérités que vous m'avez révélées, sans vouloir en pénétrer les rapports, ni en mesurer l'étendue. J'admirerai les œuvres de votre toute-puissance dans le spectacle de ce monde visible, sans rechercher les raisons de tant de merveilles dont vous seul connoissez les avantages. J'adorerai les décrets de votre Providence sur les hommes, sans observer ce qu'il y a de secret et d'incompréhensible dans la distribution de vos grâces. Je lirai vos saints Livres avec une vénération profonde, sans me piquer d'entendre tout ce qu'ils renferment de sublime et de mystérieux. Je me laisserai conduire par la voix de votre Eglise, sans me troubler des scandales qui l'affligent et des tempêtes qui l'agitent. Je vivrai parmi les hommes, sans m'étonner de leurs erreurs et sans m'aigrir de leurs égaremens. Je rechercherai l'amitié des justes, sans entreprendre de les instruire et sans me prévenir contre leurs diverses manières de penser. Je me rendrai docile à vos inspirations, sans m'effrayer des sacrifices que vous me demanderez. Je m'appliquerai à l'oraison, sans subtiliser sur ses différentes méthodes.

Et pour ce qui concerne, Seigneur, ma persévérance finale, quoique ce mystère soit terrible, je m'en rapporterai pleinement à votre amour; je m'abandonnerai entre les bras de Jé-

sus-Christ mon Sauveur, qui sait si je dois tenir un rang dans l'édifice de la sainte cité ; je ferai des efforts avec sa grâce pour n'en être pas exclus ; je le conjurerai de m'admettre parmi ses élus ; mais je dégagerai mon ame de toute inquiétude, persuadé que le meilleur moyen de lui plaire, est, en me confiant dans sa miséricorde, de me tenir inviolablement attaché à son bon plaisir.

O Dieu, source de toutes lumières, je ne désire, avec votre Apôtre, que la science de Jésus et de Jésus crucifié. Que je sois ignorant en tout le reste, si je connois la croix avec toutes ses dimensions, je l'emporterai sur tous les philosophes et tous les savans du siècle. Ils me mépriseront sans doute, ils traiteront de folie l'attention que je donnerai à cette étude ; mais les pensées de ces prétendus sages font partie de mon sacrifice, et l'autel où j'offre toutes mes ignorances est aussi chargé des fausses sciences du monde. Ces sciences ne sont, à proprement parler, que le faste de l'ignorance, que l'orgueil du pauvre, que l'enseigne de la misère, si je puis m'exprimer ainsi.

Me voilà donc tout à la fois, Seigneur, ignorant et savant ; me voilà investi de *rayons ténébreux*, comme s'exprimoit saint Jean de la Croix: ténèbres, parce que, livré à moi-même, je ne puis que m'égarer dans la voie du salut ; lumière, parce qu'avec Jésus-Christ je sais tout ce qu'il faut savoir pour parvenir au salut. Comme *la croix est un bâton fort*, suivant la belle expres-

sion du même saint, aussi l'obscurité de la croix est un flambeau lumineux. Comme il faut perdre son ame pour la sauver, suivant l'oracle de notre Maître (1), il faut aussi fermer les yeux à la lumière du monde pour être éclairé de celle de Dieu. Comme Paul étoit fort dans la foiblesse, aussi étoit-il sage par la sainte folie de l'Evangile. Tout, à votre école, ô mon Dieu, est en contraste avec l'école du monde. Ce sont des extrémités qui ne se rencontrent que dans le sacrifice, comme la vie et la mort s'y trouvent, mais la vie pour donner la mort. O sacrifice, que tu es impérieux dans tes prétentions, et implacable dans les coups que tu portes! C'est ce que disoit un saint homme, en expliquant les sacrifices de l'épouse des cantiques jalouse de plaire au céleste époux. « Il faut beaucoup » souffrir pour sacrifier l'amour du monde; il » faut encore plus souffrir pour sacrifier l'a- » mour de soi-même; il faut infiniment souffrir » pour se sacrifier totalement à l'amour de Dieu: » c'est pour cela que l'épouse s'écrie: *Prépa-* » *rez sous moi un lit de fleurs, appuyez ma tête* » *sur les fruits, car je languis d'amour.* »

Mais quelle paix dans mon ame depuis que j'ai immolé au pied de la croix tout ce que je sais et tout ce que je ne sais pas, ou plutôt tout ce que je n'ai jamais su en croyant même savoir! Si je puis parvenir à la science suréminente de la croix, quel changement se fera en moi; quel silence de mes désirs, quel interdit général porté

(1) Luc. 9. 24.

contre les fougues de mon imagination! Je n'entrevois encore qu'un rayon de la croix, il obscurcit déjà les facultés de mon ame ; il m'annonce la nuit de mes passions, pour me conduire dans la lumière de Jésus-Christ. O nuit! ô lumière! Voilà les deux extrémités qui se rencontrent dans le sacrifice. Achevez de vous réunir en moi, afin que je ne me voie qu'en Jésus-Christ, et que je voie tout en Jésus-Christ.

CHAPITRE XX.

Immoler, par la conformité à la volonté de Dieu, les retours sur nous-mêmes, en travaillant à notre perfection.

Il est bien plus facile de sacrifier ses pensées que ses affections, ses connoissances que ses volontés. On peut renoncer aux façons de penser du monde; mais il est très-rare qu'on renonce aux complaisances sur soi-même. L'amour-propre est si subtil, qu'il s'insinue jusque dans les désirs et dans la pratique de la perfection. Le *moi* naturel et corrompu est très-voisin du *moi* surnaturel et vertueux. Le premier veut toujours faire alliance avec le second ; c'est un faux ami qui prend tous les dehors de la complaisance pour tromper. Il acquiesce à tout, pourvu qu'il ait part à tout ; il ne refuse pas d'entreprendre des choses pénibles, pourvu qu'il soit question de lui dans l'entreprise. C'est l'ennemi de Dieu, et il se porte pour n'avoir d'autres in-

térêts que ceux de Dieu. C'est le persécuteur de la vertu, et il pratique ce que la vertu inspire de plus sublime.

La volonté de Dieu est que je le serve sans retours sur moi-même : je ne dis pas sans goûter combien le Seigneur est doux ; ce goût est de Dieu, et ses dons sont toujours saints comme il l'est lui-même ; mais les retours sur moi sont de moi, et portent l'empreinte de ma corruption. Je me suis souvent surpris dans le cercle de ces retours ; je ne pourrois les expliquer tous, mais j'en ai connu quelques-uns, et je les expose simplement pour sentir quel besoin j'ai d'un sacrifice parfait à cet égard.

Dans l'étude que j'ai faite de la perfection, et des routes qui y conduisent, j'ai été bien aise de connoître les égaremens du monde à l'égard de cette science du salut. C'étoit à la vérité un préliminaire essentiel à l'étude que je voulois faire pour m'approcher de Dieu ; mais l'amour-propre s'applaudissoit des prétendues lumières qu'il avoit acquises sur les misères du monde ; il ressembloit au voyageur qui découvre des terres nouvelles, et qui en tient un compte exact sur ses mémoires, afin d'avoir le plaisir d'en instruire le public à son retour. Ces nouveaux pays n'ont peut-être rien de fort estimable, mais la découverte est un aliment pour la vanité de ce voyageur. De là l'intérêt que j'ai pris à raisonner, soit dans la conversation, soit par écrit, contre les sottises du monde, sans m'apercevoir que je grossissois la somme de ces

sottises par des critiques dont je m'attribuois l'honneur.

Je n'ai pas refusé de montrer aux autres les sources de la perfection, de leur donner une grande idée de l'Evangile, de son auteur, de ses rapports, de son importance, de sa douceur, de l'excellence des saints hommes qui l'ont pratiqué à la lettre. J'ai pu parler de l'amour de Dieu avec quelque chaleur d'imagination, ou même quelques étincelles de bonne volonté; mais comme cet objet est le plus sublime qui puisse occuper l'homme, soit dans les discours, soit dans les écrits, l'amour-propre s'est monté à une sorte de sphère qui n'étoit pas celle de la pure charité, mais celle d'une complaisance tout humaine. Si l'on ne m'eût pas écouté, mon enthousiasme se seroit refroidi, et le langage de cet amour prétendu se fût éteint comme un feu qui n'a plus d'aliment.

Sans me communiquer aux autres, j'ai travaillé quelquefois sur moi-même par la lecture des saints Livres, par l'oraison, par la retraite, par le silence; et quand ces pratiques me réussissoient, je sentois non simplement le goût de Dieu, mais la satisfaction de moi-même, et il s'en falloit peu que je ne me crusse au niveau des ames les plus sublimes. Quand je n'éprouvois que de la peine et du travail dans mes exercices, je me troublois, je tombois dans le dégoût, j'étois sur le point d'abandonner tout; et c'étoit l'amour-propre au désespoir d'être privé des satisfactions qu'il recherchoit.

J'ai bien connu que j'étois méprisable à tous égards : ce sentiment m'étoit prouvé par tant de raisons, par tant de faits, par tant d'écarts, qu'il auroit fallu m'aveugler pour l'éteindre et le faire disparoître en moi ; j'ai donc fait l'aveu de ma misère, soit dans l'oraison, soit en traitant avec mes intimes amis ; il me sembloit même que le mépris qu'auroient pour moi ces personnes affidées ne m'affligeroit pas : mais voici deux subterfuges du *moi* séducteur. D'abord je me croyois élevé à quelque degré d'humilité, parce que je reconnoissois ma bassesse ; et c'étoit la gloire de cette humilité qui me touchoit, et cette gloire étoit un sentiment raffiné d'amour-propre. Ensuite l'acquiescement au mépris que pouvoient me témoigner mes amis, étoit tout sensuel ; c'étoit ou l'amitié qui le faisoit naître, ou le désir d'être estimé d'eux qui le fomentoit. Une preuve manifeste que cet acquiescement n'étoit point surnaturel, c'est que la crainte seule d'être méprisé des étrangers ou d'un grand public me faisoit frissonner d'effroi ; c'est que le souvenir des occasions où je m'étois rendu ridicule, portoit dans mon ame une tristesse et un regret que le temps ne guérissoit point ; c'est que j'aurois savouré délicieusement le discours de quelqu'un qui seroit venu me dire qu'il n'étoit point vrai qu'on m'eût trouvé ridicule, qu'au contraire tout le monde avoit approuvé mes démarches comme pleines de prudence et de sagesse.

Je ne finirois point ces détails, si je voulois

les discuter tous; et je conclus ici que j'ai été pétri d'amour-propre, que je me suis concentré dans des retours innombrables sur moi-même, que j'ai infecté de ce poison domestique toutes mes actions les meilleures et les plus saintes. J'ignore ce qui se passe dans les autres hommes, et mon affaire n'est pas de les juger. Je ne dois m'appliquer qu'à bien reconnoître l'objet de mon sacrifice. Il s'agit d'immoler, par la conformité au bon plaisir de Dieu, toutes ces inventions subtiles de l'amour-propre. Dieu me dit qu'il exige tout dans moi, et les œuvres de la piété, et les pratiques de la mortification, et les exercices de l'oraison, et les attentions de la charité, et la constances dans les épreuves, et le renoncement aux désirs d'une vie tranquille, et l'abnégation de tout ce qui flatte les sens; mais il me dit de plus qu'il est essentiel d'y ajouter la circoncision du cœur, le retranchement de tous les retours de complaisance, de vanité, de satisfaction domestique et intérieure. Que sont-ils ces retours? des replis de l'amour-propre qui se considère et s'admire. Il fait, ce tyran de moi-même, ce que la femme mondaine pratique habituellement par le désir de plaire; elle consulte sans cesse la glace qui lui répète ce qu'elle est, et qui lui conseille d'ajouter ou de retrancher afin de parvenir au ton des usages que la mondanité a établis: exercice misérable, que l'amour-propre imite jusque dans l'intérieur de quiconque n'a pas fait le grand sacrifice du tout, à celui qui est tout.

Ce ne sont ni mes sens, ni mon corps, ni mon esprit, ni ma mémoire, ni ma volonté, ni mes actions, ni mes résolutions, qui sont mon tout, c'est mon amour-propre; c'est l'attachement à moi-même, c'est le repli sur moi-même; c'est la connoissance réfléchie que j'aime à avoir de moi-même. Oh! disoit l'illustre Jean de la Croix, « la perfection ne consiste » pas dans les vertus que l'ame connoît en elle, » mais dans celles que Dieu connoît en elle. » Je ne suis, disoit l'humble saint François, comme le saint auteur de l'Imitation le répète d'après lui (1), « je ne suis que ce que je suis de- » vant Dieu. » Pourquoi donc me replier sans fin sur moi-même? Est-ce que Dieu se conformera aux idées que je prendrai de moi-même? est-ce que son livre éternel n'est écrit qu'en conséquence du compte que je tiendrai de mes prétendues bonnes œuvres? Ah! il est temps d'étouffer en moi ce serpent tout aussi insidieux que celui qui trompa la mère de tous les humains. La faute qu'elle fit fut de raisonner avec ce tentateur; et la faute que j'ai faite toute ma vie a été de raisonner avec moi-même, ou plutôt de conclure sans raisonner, en faveur de moi-même.

J'irai donc, Seigneur, à l'autel du sacrifice, et je vous y offrirai ces retours éternels du *moi*. Je ne reprendrai plus l'holocauste; il sera tout consumé en votre présence dans les flammes de votre amour. J'écris ceci dans un jour

(1) Lib. 3. cap. 50.

tout

tout de sacrifice et tout d'amour, puisque c'est la fête de votre sainte amante Thérèse de Jésus. Elle a montré ce que peut votre grâce contre l'amour-propre; elle a laissé au monde l'exemple du sacrifice le plus parfait. Grande sainte, obtenez-moi de J. C. non les sublimes connoissances qu'il vous donna, mais la science du sacrifice de l'amour-propre, afin que mon cœur, purifié de ce mauvais levain, chante avec vous éternellement le cantique du seul et véritable amour, qui est celui de Jésus-Christ votre époux. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXI.

Immoler, par la conformité à la volonté divine, tous les mouvemens de la nature corrompue, en sorte qu'on n'agisse que par une grâce de mort.

QUAND Jésus-Christ est venu sur la terre, il a trouvé tous les hommes passionnément attachés à la vie, et tous dans une ignorance grossière sur ce que c'est que la vie. Ils appeloient vivre, se livrer à toutes les passions du cœur, à toutes les folies de l'esprit; et, après avoir circulé dans ce labyrinthe d'erreurs, ils aboutissoient bien malgré eux à la mort.

Jésus-Christ étoit la vie. Si les hommes avoient eu une vraie notion de la vie, ils auroient dû faire un grand accueil à cet envoyé de Dieu; mais le contraire arriva. Il l'entendirent parler

de la mort, de l'obligation de perdre son ame si l'on vouloit la sauver, du grand avantage qui résulte du renoncement à soi-même et à sa propre vie pour plaire à Dieu. Ils virent que ce nouveau maître faisoit consister la vie non dans la jouissance des biens de ce monde, mais dans la pauvreté, dans les souffrances, dans les persécutions; qu'il ne permettoit, pour le temps présent, que des croix, et qu'il commençoit lui-même par choisir la plus pesante de toutes, disant toutefois qu'il ouvroit par-là le véritable chemin à la vie. La plupart de ceux qui entendirent ces discours n'y comprirent rien, et les plus puissans se liguèrent contre cette doctrine et contre celui qui venoit l'annoncer. Quelques-uns furent plus dociles, entre autres douze hommes, qui étoient d'abord, comme tous leurs pareils, fort attachés à la vie et fort ignorans sur ce qui pouvoit la procurer, la prolonger, la rendre invariable et éternelle. Mais tout-à-coup ces hommes commencèrent aussi à parler de la mort, à dire que pour vivre avec Jésus-Christ il falloit mourir avec lui; que tous ceux qui vouloient le suivre devoient être morts aux objets trompeurs de cette vie; que le baptême, qui étoit la porte du christianisme, représentoit la mort et même la sépulture; qu'il falloit être en ce monde dans l'attente de la vie, mais, en attendant, ne vivre que de Dieu et de Jésus-Christ. Ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'ils eurent un grand nombre de disciples, et que, dans toutes les parties du monde connu, ce langage

de mort s'établit. Jésus-Christ, pendant sa vie, n'avoit persuadé que très-peu de personnes, et après sa mort, il fut révéré comme l'auteur de la vie ; il étoit mort sur un bois infâme, et ce bois fut regardé comme l'instrument de la vie.

Dès lors l'autel du grand sacrifice de la vie purement humaine et sensuelle fut érigé, et la mort égorgea une infinité de victimes. Mais quelle mort ? tantôt celle qui conduisoit aux chevalets, aux bûchers, aux lions affamés, comme dans les martyrs ; tantôt celle qui ouvroit les déserts et les cavernes, comme dans les solitaires ; tantôt celle qui consumoit de veilles et de travaux, comme dans les hommes apostoliques ; tantôt celle qui ordonnoit le renoncement à toutes les délices du siècle, comme dans les vierges ; et, sans distinction d'âge, d'état et de condition, tous se soumirent à la mort, tous entreprirent d'acquérir la vie aux dépens de tout ce qu'ils avoient de plus cher, savoir, leurs désirs, leurs prétentions, leurs espérances.

Cette *mort vitale*, comme l'appelle le saint évêque de Genève, est l'ame du christianisme, le sceau de l'Evangile, le caractère du vrai disciple de Jésus-Christ, l'unique voie de parvenir à la vie. C'est une grande grâce que d'embrasser cette mort, et il a fallu la mort de Jésus-Christ pour nous l'obtenir. La vanité a pu faire des héros selon le monde, elle a pu rendre les hommes intrépides au milieu des dangers, elle a pu commander le sacrifice de la vie ; mais cette passion si impérieuse n'ordonna jamais la mort que Jé-

sus-Christ et ses saints apôtres nous ont fait envisager comme le principe de la vie. La vanité elle-même doit être immolée par cette mort, et c'est même le premier sacrifice que l'Evangile exige.

L'Apôtre a expliqué tout le grand sacrifice de la *mort vitale*, en disant que *la prudence de la chair est une mort*, et que *la prudence de l'esprit est vie et paix* (1). Qu'est-ce que la *prudence de la chair?* toute affection déréglée pour les choses de ce monde tant extérieur que domestique; car je suis investi de deux mondes, celui qui m'environne au dehors, et celui que je porte au dedans de moi-même. Si j'agis conformément aux vues, aux penchans, aux suggestions de ces deux mondes, je suis dans la mort, quoique je paroisse plein de vie, et qu'on me compte au nombre des hommes vivans. « Que de morts, » disoit saint Augustin, vont et viennent par- » mi nous! » Cette terre est véritablement la région des morts, non-seulement parce que tous sont condamnés à mourir, mais surtout parce que la plupart sont morts à la vie de la grâce avant que le fil de leurs jours soit coupé. Ce n'est pas de cette mort que je dois mourir; c'est même cette mort que je dois faire mourir, à l'exemple de Jésus-Christ qui a détruit la mort en mourant, et qui a vidé les tombeaux en se soumettant lui-même aux ténèbres du sépulcre. C'est la *prudence de l'esprit* qui fait périr cette mort des mondains, et qui donne par conséquent la

(1) Rom. 8. 6.

vie et la *paix*. Mais qu'est-ce donc que la *prudence de l'esprit* ? L'Apôtre me dit que c'est la conduite formée et dirigée par l'esprit de Jésus-Christ, en sorte que l'esprit de Jésus-Christ est le sacrificateur de la *mort* charnelle et mondaine, l'auteur de la *mort vitale* et spirituelle, le principe de la *vie* et de la *paix*.

Je n'ai qu'à reconnoître présentement les passions du monde qui voltige autour de moi, et celles qui ont pris racine dans moi. Voilà les principes de mort que l'esprit de Jésus-Christ doit détruire, et auxquels il doit substituer la *mort vitale*. L'illustre Jean de la Croix appelle *nuit*, cette mort qu'opère l'esprit de Jésus-Christ, et cette dénomination est d'une justesse admirable ; car il n'y a point de *nuit* plus profonde que celle de la mort, point d'obscurité plus absolue que celle du tombeau. Si mes passions sont entièrement mortifiées, elles sont dans la *nuit*, et si elles sont dans la *nuit*, elles doivent être parfaitement mortifiées. Mais, bien loin de m'affliger de cette *nuit* et de cette mort, je dois regarder cet état comme le plus désirable pour moi ; cette *nuit* est telle, que la lumière de Dieu lui succède et la remplace aussitôt ; cette mort est telle, que la vie occupe aussitôt sa place, et donne à l'ame une existence bien supérieure à celle des sens. Si je voyois l'intérieur d'un homme dans la nuit des passions, dans la mort des sens, je serois tout surpris de l'éclat qui l'environne et de la vie qui l'anime. Cet homme est mort, comme les Colossiens à

parle l'Apôtre ; aussi *sa vie est cachée avec sus-Christ en Dieu* (1) ; *il ne vit pas lui-même, st Jésus-Christ qui vit en lui* (2). Au contraire je voyois l'intérieur d'un homme vivant de la ie des sens, ce seroit pour moi un spectacle semblable à celui dont parle Jérémie ; *Dieu*, dit-il (3), *a regardé la terre, et elle étoit un vide et un néant ; il a jeté la vue sur les Cieux, et il n'y avoit point de lumière.* Cet homme, quoique vivant et brillant peut-être parmi ses semblables, me paroîtroit un chaos plus en désordre que celui qui fut au commencement, avant que Dieu eût ordonné à la lumière d'exister.

Il n'y a donc plus à délibérer sur mon sacrifice. Je dois dire comme les apôtres (4) : *Allons et mourons avec lui* ; allons et mourons à tout comme Jésus-Christ dépouillé de tout, dépouill de sa gloire, dépouillé de ses amis et de ses pro ches, dépouillé de ses vêtemens, dépouillé sa propre volonté, dépouillé de sa vie, pouillé même de tout appui sur la terre, pu qu'il meurt suspendu à la croix entre le ci le Calvaire. Ce qui opère son sacrifice, c'e conformité aux volontés de son Père, et aussi ce qui doit consommer le mien. La vo de Dieu est le glaive qui doit porter le mortel à ma vanité, à ma sensualité, à pidité, à mon humeur, à mes désirs ter à ma sensibilité, à mes projets, à ma à mes attachemens tout humains. O D

(1) Coloss. 3. 3. — (2) Galat. 2. 20. — (3) Jere
(4) Joan. 11. 16.

Voilà le sacrifice de Jésus-Christ : quel doit être le mien ? Ah ! Seigneur, je vais écrire la vérité, et je ne la pratiquerai pas ; je conviendrai de toutes mes misères, et je n'en serai pas plus humble ; je vous contemplerai dans vos anéantissemens, et à la première occasion, je ferai des projets de vanité et d'élévation ; je concevrai qu'il n'y a rien de plus grand qu'une ame anéantie avec vous, et la mienne s'attachera à toutes les branches de l'orgueil, pour ne pas entrer dans les profondeurs de votre abjection. Si j'écris avec quelque force de vos humiliations, j'en aurai de la complaisance ; si je ne touche que foiblement ce grand sujet, j'en concevrai de la honte et du dépit. Dans l'oraison, je me mettrai au-dessous de toutes les créatures existantes et possibles ; et au premier choc que recevra mon amour-propre je serai tout déconçerté. Il me semble que je serai très-content que quelqu'un prenne à tâche de m'humilier ; et si cet ami charitable se rencontre, tous mes sens se révolteront, et je regarderai ce sage moniteur comme mon ennemi. Je rappellerai toutes mes anciennes bévues, tous mes ridicules multipliés tant de fois, et il me semblera dans un moment que je boirai volontiers ce calice d'amertume ; mais, dans un autre, je le rejèterai avec horreur, ou bien je me livrerai au trouble, aux regrets, au repentir, non parce que j'aurai péché contre la discrétion, contre la prudence, contre la patience, contre la docilité, mais parce que j'aurai perdu l'estime des hommes. O mon

Dieu, que ce sacrifice est pénible ! qu'il est douloureux à ma nature corrompue, et que j'ai besoin d'une grâce bien privilégiée pour l'exécuter !

Je dois faire, pour m'encourager au sacrifice, trois considérations ; la première sur ce que Dieu est, et ce qu'il pense : la seconde sur ce que Jésus-Christ est, et sur ce qu'il veut que je sois ; la troisième sur ce qu'ont pratiqué les saints, et sur ce qu'ils demandent pour moi.

Dieu étant la souveraine vérité se plaît dans son infinie grandeur ; et cela ne peut être autrement, puisqu'il est infiniment vrai que Dieu est infiniment grand. Mais la même vérité qui est en lui, fait qu'il se plaît à voir la créature anéantie, parce qu'il est aussi très-vrai que le propre état de la créature est l'anéantissement. Si je me pique d'aimer la vérité, je dois donc entrer dans les pensées de Dieu, exalter son infinie grandeur, et me concentrer dans ma bassesse.

Jésus-Christ étoit le Verbe de Dieu, et il fut anéanti en se faisant homme. Il a, de cette manière, réuni les deux extrémités, la suprême grandeur et le profond anéantissement ; il a ajouté au néant de l'homme le néant des opprobres, en sorte qu'il n'étoit plus un homme, mais un *ver de terre* (1), selon l'expression du Prophète qui parle en son nom. Que veut-il de moi, sinon que je lui ressemble ? Mais je ne puis lui ressembler du côté de sa grandeur su-

(1) Ps. 21. 7.

prême; il reste donc que je lui ressemble du côté de ses anéantissemens.

Les saints ont été les fidèles imitateurs de Jésus-Christ, par conséquent des hommes anéantis, non-seulement par leur état de créatures, mais encore par leur propre volonté, par l'amour qu'ils ont eu pour les humiliations. Ils s'intéressent pour mon salut; ils demandent pour moi des grâces auprès du trône de l'Eternel; et que peuvent-ils désirer en ma faveur, sinon ce qui les a sanctifiés eux-mêmes, savoir l'acquiescement sincère aux humiliations et à l'abjection?

Ces trois considérations sont d'une vérité très-sensible, elles me montrent la *porte* et le *chemin* qui mènent à la *vie*. La *porte* est petite, il faut s'abaisser pour y entrer. Le *chemin* est étroit, il faut se dépouiller pour y marcher. Jusqu'ici j'ai voulu mener un grand train de vanités, d'estime du monde, de sensibilité à l'honneur du monde, et je n'ai pas pu passer par la *porte*, et je n'ai pu avancer dans le *chemin*: aussi suis-je demeuré entre les barrières, toujours exclus de cette entrée par le faste qui m'environnoit. O Jésus-Christ mon Seigneur! vous êtes entré dans le monde par la porte d'une étable, et vous en êtes sorti par un tombeau: vous étiez cependant celui à qui l'immensité des cieux ne suffit pas pour contenir la plénitude de votre grandeur; et moi, qui ne suis qu'un atome devant vous, j'ai prétendu oublier le néant de mon origine, m'élancer dans les espaces ima-

ginaires de l'estime des hommes. Qu'est-il arrivé, ô mon Dieu, de vos anéantissemens ? vous êtes entré dans la gloire de votre Père, en sorte que toute puissance dans le Ciel, sur la terre et dans les enfers fléchit le genou devant vous : et moi, dans la sphère fantastique de mon orgueil, je suis tombé dans l'ignominie du péché, en attendant que je passe de cet état honteux dans l'opprobre éternel des réprouvés. Satan a donné le premier exemple de cette étrange catastrophe; il s'est élevé au-dessus des nues, et il a été précipité dans l'abîme; il a ouvert la porte de l'orgueil, il a frayé le chemin de la présomption; nous l'avons tous pris pour guide, et nous nous sommes perdus avec lui. Non, Seigneur, tous ne suivent pas ce déplorable exemple. Depuis qu'on a vu vos anéantissemens, une troupe innombrable de saints a marché sur vos traces. Ils ont aimé vos opprobres, ils ont sacrifié toutes leurs prétentions d'honneur et de réputation; associez-moi à cette sainte famille d'hommes vraiment sages, puisqu'ils ne sortirent de l'abjection que pour être reçus dans les splendeurs de votre royaume.

CHAPITRE XXIII.

Immoler, par la science de la croix, toute activité pour les connoissances humaines.

Le désir de savoir est naturel à l'homme, et ce penchant est une preuve de l'immortalité de son ame, et de sa destination à une vie plus capable de le satisfaire que celle-ci. Il est évident en effet que le plus savant homme du monde termine sa carrière sans avoir acquis toutes les connoissances qu'il désire : cette ardeur de savoir subsiste encore dans lui. S'il ne devoit pas entrer dans une région où son esprit pût être éclairé de lumières tout autres que celles dont il s'étoit enrichi jusqu'alors, il seroit vrai de dire que la Providence lui auroit donné un penchant trop impérieux, trop étendu et trop vaste, puisqu'il n'y auroit point d'objets qui lui fussent proportionnés.

Les hommes se méprennent dans les véritables objets de la science; ils circulent dans la recherche d'une multitude de connoissances dangereuses ou inutiles; ils consument leurs jours à approfondir des questions qui ne peuvent les conduire au bonheur, et ils négligent celles qui seroient pour eux une source de paix en cette vie, et de félicité dans le monde futur. Dieu, dès le commencement, se fit connoître assez aux enfans du premier homme pour les convaincre

que leur véritable savoir consistoit à s'occuper de lui, et à remplir ses volontés ; mais les objets sensibles séduisirent ces esprits déjà obscurcis par la chute de leur père ; et ils donnèrent dans des erreurs, dont l'histoire, les variétés et la multitude sont encore aujourd'hui la matière de bien des recherches dont se parent les savans, sans s'apercevoir que leurs découvertes sont des titres d'humiliation pour l'humanité.

Jésus-Christ vint au monde, et ne parla point aux hommes de cultiver leur esprit par les sciences humaines. Il savoit tous les secrets de la nature, il connoissoit tous les ressorts qui font mouvoir cet univers ; et il ne dit rien de ces questions qui ont piqué la curiosité de tant de philosophes. Toute la doctrine de l'Evangile se borne à *connoître Dieu et Jésus-Christ son Fils ; mais en cela*, comme Jésus-Christ lui-même le déclare (1), *consiste la vie éternelle*, c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus intéressant pour les hommes, s'ils veulent se donner la peine de penser.

La science de Jésus-Christ comprend la connoissance de sa vie, de ses maximes, de ses promesses, de ses exemples, de ses desseins, et du terme où il est parvenu lui-même. Il a terminé sa carrière en ce monde par les douleurs et les opprobres, et il a enseigné aux siens que c'étoit la route du bonheur. Il n'a pas ôté aux souffrances et aux humiliations ce qu'elles ont d'amer et d'affligeant ; mais il a promis de répandre l'onction sur ces épreuves, et il les a fait envi-

(1) Joan. 17. 3.

sager comme le prix d'une éternité de bonheur; enfin il a laissé sa croix comme la source du vrai savoir, parce que ce devoit être le gage de l'immortalité.

Cette doctrine, toute nouvelle et tout extraordinaire qu'elle étoit, persuada d'abord quelques personnes dans qui la grâce avoit mis une bonne volonté; et parmi eux s'éleva un homme prévenu jusqu'alors de l'estime des connoissances les plus estimées dans sa nation. Paul pouvoit se faire un nom à Jérusalem; et la trempe de son esprit fait voir qu'il eût été un des oracles de la synagogue, si la science de Jésus-Christ n'en eût pas fait un apôtre. Que pensa ce disciple de Gamaliel quand il se vit investi d'une lumière qu'il avoit méprisée et persécutée jusqu'alors? Quelle résolution prit-il quand il eut réfléchi sur le grand mystère de la croix, quand il eut développé, si j'ose parler ainsi, ce livre qui parle plus encore au cœur qu'à l'esprit? *Je ne sais plus*, s'écria-t-il dans l'assemblée de ses disciples (1), *que Jésus, et Jésus crucifié;* c'est désormais *toute ma gloire. Je regarde tout le reste comme de l'ordure; la science* de Jésus-Christ crucifié *est suréminente* (2), et je ne cesse de demander au Père céleste qu'il la fasse goûter à tous les hommes. Ce fut en effet l'unique occupation de Paul, durant toute sa vie, d'annoncer Jésus-Christ et sa croix; il ne parla et il n'écrivit que pour inculquer doctrine dans tous les esprits; il se glorifia

(1) 1 Cor. 2. 2. — (2) Philip. 3. 8.

vant les puissances du siècle, du titre d'apôtre de la croix; et il scella enfin de son sang la profession qu'il avoit faite, durant plus de trente ans, d'être inviolablement attaché à Jésus crucifié.

Voilà un grand homme qui a fait, par la science de la croix, le sacrifice de toutes les connoissances humaines; et tous les saints, de siècle en siècle, l'ont imité. « Qu'est-ce que Pythagore, » Platon, Aristote, disoit saint Augustin(1), » en comparaison de Jésus-Christ? qu'est-» ce que leur autorité mise en parallèle avec » l'Evangile? qu'est-ce que ces hommes super-» bes auprès de notre Sauveur crucifié? Disons à » ces philosophes, qu'ils ont écrit leurs livres » dans le cœur des orgueilleux, et que Jésus-» Christ a planté sa croix dans le cœur des rois.» « Qu'est-ce que ma philosophie, disoit saint » Bernard(2)? savoir Jésus, et Jésus crucifié.» Je m'arrête pour réfléchir sur les qualités de cette science, et je trouve qu'elle est très-étendue, très-nécessaire, très-belle, très-aimable.

Dans son étendue, elle comprend la science de Dieu, la science de l'homme, la science du temps, la science de l'éternité. On peut m'enseigner plusieurs manières de connoître Dieu; mais, sur le Calvaire, je m'instruis, sans de longs discours, de ce que Dieu est en lui-même et par rapport à moi. En lui-même, c'est un être si excellent et si parfait, si jaloux de sa gloire et si absolu dans la volonté d'en venger les droits, qu'il a fallu l'Homme-Dieu mourant sur

(1) Enarrat. in Ps. 140, n.° 19. — (2) In Cant. Serm. 45.

la croix pour satisfaire à sa justice. Par rapport à moi, c'est un maître si grand, que, pour rentrer en grâce avec lui, j'avois besoin de lui offrir les satisfactions de l'Homme-Dieu. Mais qu'est-ce que la sagesse de Dieu qui a trouvé ce moyen de réconciliation, cette voie de réparation, ce nœud de réunion entre le Ciel irrité et la terre coupable? qu'est-ce que la bonté de Dieu, qui m'a mis entre les mains le prix de cette rédemption, qui m'a relevé tout aussitôt après ma chute, en m'offrant celui qui répondroit pour moi et qui seroit substitué à ma place? Il y a, dans cette science de la croix, un concert de tous les attributs de Dieu, que toute l'intelligence des hommes et des anges n'auroit jamais imaginé. J'y trouve en même temps la connoissance de l'homme. Ah! sur le Calvaire il me paroît plein de grandeur et de bassesse. Il est grand, puisqu'il est racheté au prix du sang d'un Dieu; et il est au-dessous du néant, puisqu'il s'étoit oublié au point d'avoir besoin d'une rédemption si chère. Je trouve de plus que Jésus-Christ mourant dans les douleurs et dans les opprobres, et voulant me servir d'exemple, ce ne peut être que parce que j'étois dans le désordre des passions; désordre de la cupidité, désordre de l'orgueil, désordre de l'ambition, désordre de l'ignorance par rapport à tous ces penchans qui me tyrannisoient, sans que j'eusse la pensée de m'en défier. Mais que ne m'apprend point la croix de Jésus-Christ sur le temps et sur l'éternité! Au Calvaire l'abus

du temps est expié, le bon emploi du temps est apprécié. Eh ! le Fils de Dieu consomme son sacrifice dans le temps, afin que les mérites de ce sacrifice nous soient appliqués dans le temps ; ce temps est court, l'éternité le suit de près. Jésus-Christ passe du Calvaire dans son royaume éternel, et nous invite à y entrer par la même voie. Qu'est-ce donc que l'éternité bienheureuse, qui a dûe être achetée à un si grand prix ? qu'est-ce qu'un bien que mon Dieu n'a pas cru payer trop cher en versant jusqu'à la dernière goutte de son sang ? Ici mes pensées m'abandonnent ; je n'ai plus dans l'esprit ni règle ni mesure, pour juger du bonheur des prédestinés. Dieu seul peut le connoître, puisque Dieu seul le leur a mérité, promis et donné, en conséquence de ses satisfactions infinies.

Qu'y a-t-il donc de plus nécessaire que la science de la croix ? j'appelle nécessaires, en cette vie, mille choses dont je puis me priver, ou que je puis suppléer par d'autres équivalentes ou meilleures ; mais ce qu'on apprend au Calvaire est unique, et ne peut être remplacé par quelque autre science que ce soit. L'Apôtre n'étoit occupé que du soin de connoître Jésus-Christ (1), la part qu'il avoit aux souffrances de cet Homme-Dieu, et l'obligation d'exprimer en lui-même l'image de sa mort. Puis-je dire que cet apôtre regarda cette occupation comme un accessoire dans les détails de sa vie ? Eh ! je le vois marcher toujours sur cette même ligne,

(1) Philip. 3. 10.

oublier tout *ce qui est derrière*, et faire des efforts pour *atteindre ce qui est devant* (1), c'est-à-dire, pour *parvenir au terme*, *qui étoit le prix* mérité par la croix de Jésus-Christ.

Mais quelle idée avoit-il de la beauté et de l'excellence du mystère de la croix? Il l'appelle *la sagesse et la force de Dieu* (2); il ne souhaite à ses disciples que l'avantage de posséder cette science *suréminente* (3), et d'en comprendre les dimensions. Il les exhorte à se glorifier uniquement dans la croix de Jésus-Christ (4); il ne craint rien tant, dans la prédication de l'Evangile, que de voir la croix de Jésus-Christ *rendue vaine et inutile* (5). Il prétend ne réfuter ses adversaires qu'en leur faisant voir qu'il *porte sur son corps les marques de Jésus crucifié* (6). Il ne peut assez s'étonner que quelques-uns des premiers fidèles fussent encore attachés aux œuvres de la loi, après qu'on leur avoit mis sous les yeux la croix de Jésus-Christ (7). « O croix, s'écrioit saint » Chrysostôme (8), vous êtes la gloire de Paul, » le rempart des saints, la lumière de l'univers! » Par vous l'enfer a été dompté, le péché dé- » truit, le serpent égorgé. Dans vous est la vo- » lonté du Père, l'éclat du Fils, le triomphe » du Saint-Esprit, la joie de toutes les intel- » ligences célestes. »

Puisque la science de la croix est si étendue, si nécessaire, si belle, si excellente, pourroit

(1) Philip. 13. 14. — (2) 1 Cor. 1. 24. — (3) Ephes. 3. 19, — (4) Galat. 6. 14. — (5) 1 Cor. 1. 17. — (6) 2 Cor 4. 10 (7) Galat. 3. — (8) Homil. de Cœmeter. et Cruce, n.° 2.

elle n'être pas aimable? Les saints l'ont connue, et en ont fait leurs délices. « Mon amour » est crucifié, » disoit l'illustre martyr saint Ignace; et qu'il y a d'onction et de sentiment dans ces trois mots! L'amour est ce qui intéresse l'ame uniquement; et cet amour, dont Ignace éprouve les ardeurs, est *l'amour crucifié*; c'est l'amour parmi les opprobres, les douleurs, la nudité, mais toujours l'amour, et d'autant plus l'amour qu'il est attaché plus intimement à la croix. En cet état, il est tout aimable, il est délicieux; il produit, dans ceux qui savent l'estimer et le goûter, des transports inexprimables. Ah! disoit avec tant de suavité le saint évêque de Genève (1), « c'est sur le Calvaire que » résident les cœurs que l'époux céleste favo- » rise de ses divines amours. Oh! que nous » sommes heureux, si fidèlement et amoureu- » sement nous avons choisi cette demeure pour » y adorer Jésus crucifié en cette vie! »

Que conclurai-je pour mon sacrifice, qui est l'objet de cette Considération? Je n'ai point à me dépouiller des sciences humaines, puisque je ne les ai jamais possédées; mais si, dans mon ignorance, j'avois eu néanmoins de l'estime pour elles, si j'avois été curieux de nouveautés, jaloux de connoître ceux qui pouvoient m'amuser de leurs recherches, flatté d'entendre le langage de ceux qui se piquent d'esprit et de savoir, je dois me placer aux pieds de Jésus crucifié, et répéter ce mot de saint Ambroise: « S'il

(1) Lettre 554.

» suffisoit à Paul de ne savoir que Jésus cru-
» cifié, n'est-ce donc pas assez pour moi de
» m'attacher à cet unique objet? Qui dit un
» Dieu, un Dieu incarné, un Dieu mort pour
» nous, c'en est assez. Parlons de Jésus-Christ,
» il est le véritable Dieu, il est la sagesse de
» Dieu (1). Sa passion est notre vie, son sang
» est notre vie, sa mort est notre vie (2). » Que désirons-nous davantage?

CHAPTRE XXIV.

Immoler par le silence, la légèreté, la dissipation, l'envie de parler.

On croit d'ordinaire que le silence n'est commandé qu'aux solitaires. On se trompe : il est commandé à tous les chrétiens de n'être ni légers, ni dissipés, ni prompts à parler. Il leur est ordonné de rentrer dans eux-mêmes, de s'occuper des vérités éternelles, d'écouter Dieu, d'être attentif à tout ce qui concerne sa sainte loi. Sans la pratique du silence, on ne remplira jamais ces devoirs. Je ne parle pas des péchés sans nombre qu'on commet en parlant. *La langue*, dit l'apôtre saint Jacques (3), *est un tison d'enfer*. Je prétends ici seulement qu'il n'y a point de progrès à faire dans la science du salut, dans l'union avec Dieu, sans l'amour du silence.

L'envie de parler est un des premiers et de-

(1) Expos. Evang. sec Luc. L. 6, n° 93. — (2) Enarrat. in 36, n.° 36. — (3) Jac. 3. 6.

plus dangereux fruits de la vanité. Celui qui parle beaucoup croit avoir des merveilles à dire. Ce qui sort de la bouche des autres ne lui paroît point aussi sensé, aussi agréable que ce qui sort de la sienne. S'il étoit persuadé que la plupart des choses qu'il dit sont ridicules, déplacées, triviales, l'amour-propre le réduiroit au silence: mais le grand parleur ne réfléchit point; comment pourroit-il se connoître? Il croit que les autres l'admirent; comment pourroit-il soupçonner qu'ils le méprisent? Il est le plus mauvais ménager du monde de sa propre réputation; il l'expose à tout instant et il la détruit, tandis qu'il s'imagine l'établir et l'étendre.

Le sacrifice que je médite ici doit donc commencer par l'exercice de l'humilité. Si j'ai déjà fait quelques progrès dans cette vertu, ma langue doit être à moitié soumise au silence; la garde doit être placée à ma bouche, selon l'expression du Prophète (1); la tentation de parler doit être réprimée en grande partie. Mais il me reste encore d'autres pas à faire pour parvenir au sacrifice parfait.

Il y a deux sortes de silence: le premier réprime la langue, et le second commande aux sens intérieurs, le premier retranche les discours inutiles, et le second empêche le trouble des pensées; le premier nous rend discrets, et le second nous conduit à l'union avec Dieu. La solitude est nécessaire au premier, et l'oraison est indispensable pour le second. On ne gardera

(1) Ps. 38. 2.

jamais

jamais le silence extérieur en fréquentant le monde, et l'on ne jouira point du silence de l'ame en conversant rarement avec Dieu. Le silence extérieur sans celui de l'ame ne peut produire que de la tristesse, de la mélancolie, des murmures secrets ; ce sera un silence forcé, un silence d'esclave ; au lieu que le silence de l'ame est accompagné de la paix et de la joie du Saint-Esprit.

Pour le silence extérieur, je ne vois rien de difficile, hors des occasions ; je veux dire que le sacrifice des paroles ne me paroît un exercice de vertu qu'en traitant avec les hommes. S'il ne se trouvoit aucune raison de les fréquenter, la solitude et l'exclusion de tout discours ne me causeroient aucune peine. Je ne suis rien dans le monde, et je n'ai rien à dire aux autres ; mais s'il est nécessaire d'entrer en société, je ne sais plus me renfermer dans les bornes du nécessaire, et au sortir de la conversation, j'éprouve le sentiment du saint auteur de l'Imitation, qui disoit : « Je voudrois ne m'être point trouvé » parmi les hommes (1). » Je suis touché de la maxime du saint évêque de Genève (2) : « Il n'y » a point de plus mauvaise façon de mal dire » que de trop dire. Si on dit moins qu'il ne » faut dire, il est aisé d'ajouter ; mais après » avoir trop dit, il est mal aisé de retrancher. » Or, je me trouve toujours coupable d'avoir trop dit, et ce jugement porté contre moi-même m'afflige d'autant plus qu'il est très-vrai, et que c

(1) Lib. 1. c. 10. — (2) Lettre 739.

goût persévérant de l'amour de Dieu, sacrifice de tous les faux goûts qui séduisent l'amour-propre et qui l'alimentent : mais j'aime ces sacrifices, ô mon Dieu, et je suis prêt à les consommer sous la direction ou plutôt sous le glaive de votre grâce.

Je ne sais pas faire l'oraison; mais je sais me présenter devant vous, Seigneur, et me proposer quelqu'une de vos saintes vérités. Je suis en votre présence comme un pauvre, comme la Chananéenne, qui mendie les miettes de la table somptueuse où se rassasient vos saints. Je suis convaincu de ma misère ; et je crie aux pieds de Jésus-Christ, comme l'aveugle de l'Evangile: *Jésus, fils de David, ayez pitié de moi.* La voix de mon indigence et de mes besoins est si forte, qu'elle fait taire celle de mes passions.

J'éprouve en moi des tempêtes qui irritent mes affections, qui heurtent mes inclinations. Il n'arrive rien de ce que mes penchans désirent, et il arrive une infinité de choses qui révoltent mon amour-propre ; mais votre volonté, Seigneur, se manifeste aussitôt : j'acquiesçe à cette loi suprême, et dès lors je commence à vouloir ce que je ne voulois pas, je réfute les raisons que j'avois de ne pas vouloir. Je veux tout ce qui est arrivé et tout ce qui arrive, parce que c'est vous, Seigneur, qui avez voulu, et qui voulez ou permettez toutes ces choses. Je n'ai plus qu'un désir, qui est que votre volonté s'accomplisse toujours en moi, et jamais malgré moi ; que j'ignore à jamais ce *malgré moi* qui est le

plus mauvais fruit de l'amour-propre, et qui a été si long-temps le plus cruel tyran de mon ame.

Je sens bien que les souffrances et l'humiliation n'ont rien, dans leur air et dans leur propos, de fort attrayant; dès qu'elles paroissent, l'ancien *moi* se met en défense, il prétend les combattre et les vaincre : entreprise inutile. Eh! ce sont les saintes compagnes de Jésus-Christ; elles l'ont suivi jusqu'à la mort, et il me les a léguées par son testament; qu'elles soient donc les bien-aimées de mon cœur, qu'elles y tiennent le premier rang d'estime et de considération. Il faudra bien que la sensualité et la vanité leur cèdent la place. Jésus-Christ a vaincu et enchaîné ces monstres; qu'ils aillent dans le désert avec le démon que lia l'ange conducteur de Tobie, et qu'ils laissent mon ame jouir de la paix destinée à ceux qui sont crucifiés avec Jésus-Christ.

Enfin, j'ai peu goûté jusqu'ici le mets délicieux de l'amour divin; je n'ai point su nourrir mon ame de cet aliment qui fait le bonheur des anges et des saints. Comment pourrois-je le substituer à l'amour-propre qui dévore tout ce qui est toujours affamé? Ah! Seigneur, ceci, comme tout le reste, est l'effet de votre grâce; mais voici la lumière que vous me donnez : de fréquens retours sur moi-même, un recueillement habituel, une attention presque continuelle à vous écouter, un saint empressement de retourner à l'oraison, une lecture réfléchie de vos saints Livres, un coup d'œil vif et animé sur votre

divine croix, un regard dédaigneux sur les petites affaires de ce monde ; je ne dis encore que la moindre partie des ressorts secrets qui entretiennent et augmentent le goût de votre saint amour.

Voilà donc le fond de mon ame en silence ; voilà la vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu ; voilà l'intérieur des saints. Quelle solitude dans le mien ! Est-ce que je la redoute ? est-ce que je ne puis être seul dans l'immensité de Dieu ? Eh ! s'écrie Jean Climaque, vous n'êtes point seul : je vais vous montrer la société qui s'est formée au dedans de vous. « Vous avez pour père celui » qui peut et qui veut vous décharger du poids » de vos péchés ; pour mère, la componction » dont le propre est de laver les souillures de » votre ame ; pour frère, quiconque vous donnera des conseils pour marcher dans la route » du salut ; pour épouse, la pensée continuelle » de la mort ; pour enfans, les gémissemens du » cœur ; pour esclave, votre corps ; pour amis » les saints anges qui vous recevront au sortir » de cette vie. Telle est votre famille et votre » société. (1) »

Ah ! Seigneur, que vos saints sont admirables ! ils savent que nous sommes faits pour être en société avec quelqu'un, et ils nous donnent la plus belle, la plus sainte et la plus aimable compagnie ; ils nous donnent un père, une mère, une épouse, des frères, des enfans, des amis. Mais cette société nombreuse ne trouble point

(1) Scala Paradisi, Grad. 3.

le silence de notre ame, elle n'empêche point que votre voix ne s'y fasse entendre; elle ne chante que vos louanges, et ne parle que de votre amour. Je m'unis à cette grande famille, elle me consolera dans mes peines, elle m'encouragera dans mes travaux, elle ne m'abandonnera pas au moment de ma mort, elle m'ouvrira vos tabernacles éternels. Puissé-je l'aimer toute ma vie, et ne jamais me séparer d'elle. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXV.

Immoler, dans la communion, la vie tout humaine, pour ne vivre que de la vie surnaturelle.

Jésus-Christ a dit que *celui qui mange sa chair aura la vie en lui* (1): quelle vie? Ce n'est pas la vie des sens, la vie des passions, la vie des désirs humains, la vie du vieil homme. Jésus-Christ entend la vie qui nous fait enfans de Dieu, la vie qui nous donne à l'héritage céleste, la vie qui consiste dans son amour. Cette vérité est de la foi. Mais, disoit saint François de Sales, comment arrive-t-il donc que, participant si souvent au corps de Jésus-Christ, nous menions une vie si peu digne de Jésus-Christ, c'est-à-dire, une vie si naturelle, une vie si peu élevée au-dessus des objets sensibles? Ceci, en effet, est inconcevable. « Quoi, disoit saint Pierre » Chrysologue (2), nous recevons tous les jours

(1) Joan. 6. 58. — (2) Serm. 33.

» le corps et le sang de Jésus-Christ, et nous
» ne sommes pas guéris de nos blessures! l'at-
» touchement du bas de sa robe guérit la Cha-
» nanéenne, et tout son corps adorable ne nous
» rendra pas la santé de l'ame! »

La communion suppose déjà dans nous l'état de la grâce; nous devons déjà être vivans quand nous approchons de ce banquet céleste: mais cette viande sacrée perfectionne la vie en nous, elle la maintient, elle la rend active et vigoureuse; elle nous communique les sentimens de Jésus-Christ, elle nous anime de son esprit, et nous remplit de son amour. Telle est la vie qu'a voulu nous donner ce divin sauveur; vie tout opposée à la vie purement humaine de la plupart des chrétiens.

Elevons nos cœurs au Seigneur, disoit saint Augustin, en rappelant ces paroles que le prêtre chante immédiatement avant le moment du sacrifice: *élevons nos cœurs*, quittons nos pensées terrestres. Le pain matériel nous donne des forces pour remplir les fonctions de la vie humaine, et le pain eucharistique nous prépare à tous les exercices de la vie surnaturelle. Celui qui participe à ce pain descendu du Ciel, habite encore parmi les hommes; mais il ne doit plus penser et agir en homme. Oh! *élevons nos cœurs*, et connoissons nos engagemens. L'eucharistie est un sacrifice, et elle demande de nous l'immolation de tout notre être purement humain.

Ceci me paroît d'une grande étendue, et en même temps d'une vérité bien essentielle. Si je

voyois l'intérieur d'un saint encore habitant sur la terre, et mettant à profit tous les dons que Jésus-Christ lui communique dans son sacrement, je concevrois ce que c'est que la vie surnaturelle. Cet homme seroit d'abord fort uni à Dieu, et auroit un grand usage de l'oraison; comment pourroit-il ne pas chercher toutes les occasions de converser avec Jésus-Christ qui l'auroit honoré de sa présence réelle et corporelle? Il pourroit être obligé de traiter souvent avec les autres hommes, mais il se seroit fait en lui-même une retraite intérieure où il entendroit la voix de son bien-aimé. Il seroit peut-être engagé dans de grandes affaires; mais il ne s'y livreroit jamais, et il soupireroit après le silence de la solitude. En maniant les affaires du monde, il pratiqueroit quantité de vertus dont le monde ne s'apercevroit que rarement; il seroit modeste, patient, charitable, compatissant. Jésus-Christ résidant en lui réprimeroit toutes les saillies des passions, et sanctifieroit les démarches en apparence les plus naturelles. Il seroit exposé à des traverses, à des tribulations, et bien loin d'en murmurer, il béniroit le Seigneur qui le rendroit conforme à l'image de son fils immolé sur le Calvaire, et réduit à un état de mort dans le sacrifice eucharistique. Il pourroit être lié avec quelques amis, et il auroit pour eux les sentimens de la plus tendre affection; mais leurs rapports mutuels tendroient toujours à étendre la connoissance et l'amour de Jésus-Christ. Ils prendroient tous

à la sainte table de nouveaux degrés de ferveur, et leur liaison représenteroit celle des chrétiens de la primitive Eglise, qui n'étoient qu'un cœur et une ame, parce qu'ils rompoient tous ensemble le pain de vie.

Les ames qui participent dignement au corps et au sang de Jésus-Christ, connoissent peu la vie des mondains, et les mondains connoissent encore moins la vie surhumaine que nourrit et entretient la divine eucharistie. Quand on rapporte à ces derniers les sentimens dont furent animés les saints, un Chrysostôme, un Ambroise, un Bernard, une Thérèse, un François de Sales, en parlant et en écrivant de ce mystère d'amour, ils taxent ces grandes ames d'exagération et d'enthousiasme; mais s'il arrive que quelqu'un d'entre eux rentre dans les sentiers de la justice, et s'approche du sacrement de Jésus-Christ, il ne s'étonne plus des transports auxquels se sont livrés les saints.

Faisons-en l'épreuve, toute notre vie naturelle et humaine s'éteindra dans notre ame. Redoutons l'usage de ce grand sacrement, si nous ne sentons aucune ardeur pour la vie intérieure et surnaturelle. Craignons d'être du nombre de ces Corinthiens, qui, selon le grand Apôtre (1), étoient malades, *infirmes*, *et même morts* spirituellement, *parce qu'ils n'avoient pas su discerner le corps du Seigneur*. Oh! quel malheur, grand Dieu, si l'aliment de la vie devenoit en moi un principe de mort! Je veux donc m'éprouver;

(1) 1 Cor. 11. 30.

je veux examiner en votre présence si je vis de la vie profane, basse et terrestre, quand j'approche de votre sanctuaire. Oh! donnez-moi, Seigneur, la force d'immoler cette vie si indigne de vous, et répandez dans moi la chaleur vivifiante de votre amour, puisque je vous reçois, ô vous qui êtes l'amour et la vie!

CHAPITRE XXVI.

Immoler l'esprit propre par la docilité aux bons avis.

Je pourrois parler ici d'obéissance au lieu de *docilité;* et traiter ce sujet dans toute l'étendue des devoirs que l'esprit de soumission exige de ceux qui ont pris des engagemens dans la religion. Mais je parle pour tout le monde, et je me borne à montrer les bons effets de l'esprit de docilité en ce qui concerne la vie spirituelle. Je me propose trois réflexions. Cette docilité éclaire l'esprit, rassure la volonté, maintient dans toute la conduite de l'homme la sainte et précieuse humilité.

Il ne faut pas donner sa confiance à tout le monde, c'est un principe que la philosophie même humaine recommande; mais, dans la carrière du salut, il faut la donner à quelqu'un. L'homme le plus sage est souvent peu éclairé sur son propre intérieur; il se condamne ou il s'approuve d'après des règles incertaines, et l'amour-propre usurpe la fonction de maître,

tandis qu'il devroit être réduit à celle de disciple. Il arrive souvent que, dans les matières spirituelles, les petits et les humbles en savent plus que les docteurs de profession. Il faut croire ceux-ci quand ils développent les points de foi, et ne pas négliger ceux-là quand ils raisonnent sur les voies intérieures. Quand les ministres de la parole sont des hommes d'oraison, ils doivent être préférés à tous les autres. Quand ils ne le sont pas, il est permis d'entendre jusqu'à un certain point les simples fidèles qui ont l'expérience des communications avec Dieu. Thérèse, par exemple, a pu instruire les plus savans, quoiqu'elle ne prétendît pas à la qualité de prophétesse en Israël.

Quand on a bien choisi son guide, on marche avec plus d'assurance. Ce guide peut être un livre spirituel, quand les hommes ne parlent pas; et de tous les livres, sans contredit, le plus sûr et le plus infaillible est le Testament de Jésus-Christ. Il faut l'étudier toute sa vie, non en esprit de curiosité, mais avec la simplicité des enfans qui consultent leur père. « La prière, » dit un homme très-éclairé (1), a besoin d'être » soutenue par la lecture de l'Evangile; car » nos méditations, pour être solides, ne doi- » vent point être fondées sur nos propres pen- » sées, mais sur celles de Dieu. » Si les hommes nous parlent selon l'esprit de Jésus-Christ, ils décident tous nos doutes, et notre confiance doit être sans bornes. Le monde ne conçoit pas

(1) Fénélon, Lettre 16.

jusqu'où la docilité d'une ame chrétienne peut aller ; il s'en étonne, parce qu'il n'a point d'idée du grand intérêt qui détermine cette ame. Il faut le laisser dire : c'est un aveugle qui ne voit rien dans les voies de Dieu.

La docilité aux bons avis réprime l'amour-propre, et est la gardienne de l'humilité. Il en coûte pour se soumettre aux enseignemens de son semblable. On est obligé d'imposer silence à ses propres idées, de captiver son jugement sous celui d'un autre, qui, en d'autres matières, n'a peut-être que des connoissances bornées. On fait le sacrifice de ce qu'on a pensé, voulu, et même déterminé ; cela est désolant pour la nature, mais très-agréable au Seigneur, qui a dit : *L'obéissance est préférable aux victimes* (1).

Si les guides spirituels étoient plus communs et plus établis dans l'oraison, le monde chrétien pourroit être meilleur ; mais il le seroit encore, s'il profitoit des lumières qui subsistent dans les ministres de l'Eglise ou dans les simples fidèles qui savent parler de Dieu. Il y a encore plus de gens éclairés que de personnes qui cherchent à bien connoître la voie. L'instruction est encore plus commune que la docilité. Pour ce qui me regarde, je reconnois, en la présence de Dieu, que la rudesse et l'âpreté de mon caractère n'influe pas sur ce qui concerne la direction de mon ame. J'allie un esprit revêche et hautain sur mille objets, avec une sou-

(1) Reg. 15. 22.

mission parfaite aux bons avis spirituels qu'on voudroit me donner. Je n'ai pas cru pouvoir conduire les autres, mais j'ai senti le besoin que j'avois d'être conduit; et le malheur est que je ne l'ai jamais été. J'ai cherché dans les ténèbres, et je n'ai abouti à aucune lumière fixe, suivie et durable; de temps en temps il s'est trouvé des lueurs des préliminaires de conduite, et rien de parfait dans cette œuvre si nécessaire au salut. Seigneur, vous voyez le fond de mon ame; le premier ou le dernier de vos serviteurs, qui voudra en prendre soin, séra écouté avec joie et obéi avec ponctualité. Donnez-moi cet Ananie, ou ce Paul, ou cet Ambroise, ou cette Thérèse, ou ce Jean de la Croix; inspirez-lui de me dire vos saintes vérités, et de débrouiller le chaos de mes misères.

CHAPITRE XXVII.

Immoler au jour du Seigneur tous les jours de ma vie.

Je terminerai mes Considérations par celle-ci, qui est la plus importante de toutes. J'entends le *jour du Seigneur* dans le même sens que l'Apôtre, lorsqu'il disoit aux Philippiens (1): *Soyez fidèles et sans broncher, jusqu'au jour de Jésus-Christ.* Ce jour ne pouvoit être que celui du jugement universel ou celui de leur mort, et

(1) Philipp. 1. 10.

très-probablement c'étoit ce dernier ; mais, quand c'eût été celui du jugement général, c'est toujours le même sens, puisque, selon la remarque faite bien des fois par saint Augustin (1), le jour de notre mort est par rapport à chacun de nous comme le dernier jour de l'univers.

Je dois donc *immoler*, c'est-à-dire, consacrer tous les jours de ma vie au jour de ma mort, qui est à mon égard le *jour du Seigneur*. Ce jour est le dernier, c'est le terme de ma carrière, c'est le but auquel tendent tous les instans de ma vie. Je suis né pour ce jour, j'ai cru pour ce jour, j'ai erré sur la terre pour ce jour. Si je respire encore, c'est pour ce jour ; et quand ce jour sera venu, tout sera dit, fini, consommé par rapport à moi. Que le monde après cela subsiste encore des millions d'années, que les générations se multiplient et se succèdent en aussi grand nombre que les flots de la mer, cela ne me regarde plus. Le monde est comme anéanti pour moi ; le jour est venu, le temps n'existe plus, l'éternité lui a succédé.

Quand les hommes ont une grande affaire d'où dépend leur fortune, leur état, leur gloire, ils dirigent à ce point toutes leurs pensées, ils portent là toutes leurs vues ; ils emploient leurs jours à ménager le succès de cette affaire, qui n'est pourtant jamais d'une telle importance, qu'elle ne puisse être suppléée ou remplacée par une autre peut-être meilleure et plus désirable : le dernier jour rassemble tous les intérêts pos-

(1) Serm. 170. n.° 10.

sibles, et les hommes ne s'en occupent point. Ils savent que ce jour arrivera, et ils le redoutent quand ils y pensent; mais le remède qu'ils ont imaginé contre leur frayeur, c'est de n'y point penser. Cette conduite est d'une imprudence, ou plutôt d'une folie dont on ne croiroit pas que des êtres doués de raison fussent capables, si le fait ne démontroit pas que la chose est ainsi, et qu'elle sera telle apparemment jusqu'au grand dernier jour, qui est celui de la consommation générale.

Il y a eu cependant, et il y a encore quelques sages qui ont pensé et qui pensent à ce *jour du Seigneur*; et quand ils envisagent toute l'importance de ce jour, ils concluent qu'ils doivent consacrer tous leurs autres jours à celui-là. Conclusion très-sage et très-nécessaire, pour trois raisons.

Premièrement, ce *jour du Seigneur* arrivera infailliblement, et quand il sera venu, il ne sera pas temps de s'y préparer. Il faudra être prêt, selon la parole de Jésus-Christ même (1); mais sera-t-on prêt, si les autres jours, qui sont comme les préliminaires de ce grand jour, sont employés à tout autre chose qu'aux préparatifs de ce jour unique?

Secondement, ce *jour du Seigneur* arrivera bientôt, et plus tôt même qu'on ne pense: il peut arriver tous les jours. Et Jésus-Christ, dit si bien saint Augustin (2), « a voulu nous cacher » ce jour, afin que nous fussions sur nos gar-

(1) Matth. 24, 44. — (2) Serm. 39. n.o 1.

» des tous les jours. Il n'y a point de demain » promis par la parole de Dieu; » mais cette parole dit que *Jésus-Christ viendra au moment qu'on y pensera le moins.* Ceci est terrible; et quand on raisonne, on se détermine à profiter non-seulement du jour, mais du moment même où l'on raisonne, pour faire les préparatifs de ce jour si certain et si caché, si infaillible et si inconnu.

Troisièmement, ce *jour du Seigneur* est appelé ainsi, parce qu'il est uniquement au Seigneur, soit parce que le Seigneur en détermine l'époque, soit parce que le Seigneur y demandera compte de tous les autres jours, soit enfin parce que ce jour sera remplacé par l'éternité, qui est, à proprement parler, la durée du Seigneur. Les autres jours sont en quelque sorte aux hommes, parce que le Seigneur leur en abandonne l'usage; mais ce dernier jour n'est plus à eux; le Seigneur le réclame pour exercer son jugement et pour porter son arrêt irrévocable; vérité plus effrayante encore que les autres, et qui achève de démontrer la nécessité du sacrifice de tous les jours à ce dernier.

J'ai parlé de beaucoup de sacrifices dans ces considérations; tous sont relatifs au grand sacrifice que nous devons faire de nos jours au *jour du Seigneur.* Ces sacrifices ne sont même que l'exécution du sacrifice de tous mes jours, en vue du dernier. O Seigneur! tout ce que j'ai dessein de sacrifier pour votre amour, se borne donc à immoler mes jours à votre service, afin

qu'au dernier jour vous me trouviez dans l'état de victime. O que dans le cours de ma vie il s'est écoulé de jours où je ne vous ai rien sacrifié! Ce sont des jours vides, des jours nuls, ou plutôt des jours coupables, des jours que je dois effacer par mes larmes. Donnez-moi de méditer votre *jour* durant tous les jours que votre miséricorde voudra bien encore m'accorder.

OCTAVE

DE

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

AVERTISSEMENT.

Les Exercices contenus dans cet écrit ne sont pas dans la forme des méditations ordinaires. On ne les a pas divisés en plusieurs points : méthode assez indifférente pour des personnes qui savent faire l'oraison.

On a ici des Considérations sur les principales vertus de saint François de Sales ; de manière cependant que tout se rapporte à un objet unique, qui est la connoissance ou la science de notre Seigneur Jésus-Christ, *science suréminente*, comme l'appelle saint Paul ; *science* qu'il est si nécessaire d'acquérir, et dans laquelle le saint évêque de Genève fut si parfait.

Quoique ces Considérations ne soient pas distribuées en plusieurs points, il est aisé de juger, à la [illegible]ecture, qu'on peut s'en occuper ut[illegible] méthode même des méditation[illegible]

La préparation essentielle à ces exercices est d'y porter un désir sincère d'apprendre à connoître notre Seigneur Jésus-Christ d'après l'exemple et les leçons du saint fondateur (1). C'est la grâce qu'il faut demander en esprit de foi, et sous la protection de la sainte Mère de Dieu, en commençant chaque Exercice de cette sainte Octave.

(1) Cette Octave a été composée pour les religieuses de la Visitation de Strasbourg.

CONSIDÉRATION

POUR LA VEILLE DE CETTE FÊTE.

Science de Jésus-Christ, caractère principal de saint François de Sales.

Tous les saints qui règnent dans la gloire ont eu la science de Jésus-Christ, puisque le premier degré pour parvenir à cette gloire, *est de connoître Dieu le Père et son Fils Jésus-Christ pour le seul vrai Dieu* (1), et puisque *sous le ciel il n'y a point d'autre nom que celui de Jésus-Christ, en vertu duquel nous devions être sauvés* (2).

Mais cette science de Jésus-Christ s'est manifestée d'une manière plus éclatante dans quelques saints que dans d'autres. Destinés particulièrement à être la lumière du monde, ils ont parlé, ils ont écrit de Jésus-Christ avec la force du zèle le plus ardent. Paul eut toujours le nom de Jésus-Christ sur ses lèvres et sous sa plume, parce que Jésus-Christ lui-même l'avoit choisi pour porter ce nom sacré aux nations et aux rois. Augustin, après sa conversion, ne fut occupé que de Jésus-Christ, parce qu'il devoit combattre tous les ennemis de la divinité de Jésus-Christ, de la grâce de Jésus-Christ, de l'Eglise de Jésus-Christ.

Dans ces derniers siècles, Dieu a suscité saint François de Sales, pour ramener les grands et

(1) Joan. 17. 3. — (2) Act. 4. 12.

les petits, les riches et les pauvres, les hérétiques et les pécheurs à la connoissance et à l'amour de Jésus-Christ. Il doit donc être très-parfait dans la science de ce divin Sauveur. Aussi, dans le cours de son histoire, que remarquons-nous? que toutes les merveilles dont elle est remplie eurent pour principe la science de Jésus-Christ; c'est-à-dire, tout ce qu'il a entrepris, tout ce qu'il exécuta pour sa propre sanctification, et pour celle de tant d'autres, fut le résultat de l'étude profonde qu'il avoit faite de Jésus-Christ: c'est sous ce point de vue que nous le considérerons durant cette Octave.

Il ne s'agit pas précisément pour nous d'honorer ce saint fondateur, quand l'Eglise lui rend l'hommage d'un culte religieux; mais il nous importe de bien connoître ce qui l'a fait élever à un si haut degré de gloire. Encore une fois, c'est la science sublime de Jésus-Christ; elle l'éclaira dans toutes ses démarches, elle couronna toutes ses œuvres, et voilà ce que nous devons apprendre de lui.

Mes frères, disoit saint Paul aux premiers fidèles, *je ne sais plus parmi vous que Jésus, et Jésus crucifié* (1)... *Je regarde tout comme un désavantage pour moi, en comparaison de la science éminente de Jésus-Christ* (2).... *Je demande au Père céleste, qu'il vous fasse connoître toutes les dimensions de cette science si supérieure à toutes les autres connoissances que l'homme peut acquérir* (3).

(1) 1 Cor. 2. 2. — (2) Philip. 3. 8. — (3) Ephes. 3. 18, 19.

Saint François de Sales, très-instruit des sentimens de l'Apôtre, a tenu pendant toute sa vie le même langage. Il nous le répète aujourd'hui; et chacun de nous doit dire, en commençant ces saints Exercices : Oui, Seigneur, je suis animé du désir de vous connoître; je prendrai pour guide et pour maître celui que vous m'avez donné pour père et pour modèle; je verrai, dans toutes ses actions, des traits de votre ressemblance.

Il se plaignoit de ceux qui vouloient être *enfans de l'Evangile* (1), sans vouloir vous suivre ailleurs qu'au Thabor, et jamais au Calvaire. Ce n'étoit pas là vous connoître; c'étoit vous contredire et vous abandonner. J'ai trop longtemps erré dans cette voie d'illusion et de mensonge; vous ne couronnez que ceux qui vous ont connu pauvre, souffrant, humilié, qui vous ont étudié au pied de votre croix : tel fut François de Sales. Donnez-moi, ô mon Dieu, de l'entendre et de l'imiter, de parvenir, sous sa protection, jusqu'à vous.

O science éminente de mon Sauveur! j'entrevois déja une partie de ce que vous êtes. Il me semble que ce premier rayon de lumière me fait entrer dans un nouveau monde; que j'y aperçois d'autres principes, d'autres maximes, d'autres projets à former, d'autres routes à suivre; que j'y contracte un goût de vérité, qui m'étoit inconnu jusqu'ici; que mes vues s'étendent, et que mon cœur s'enflamme du désir de croître

(1) Lettre 504.

dans l'étude de Jésus-Christ. O science divine! je me livre à vous sans partage; je veux m'occuper de vous jusqu'au moment où je vous posséderai sans voile, sans altération, sans craindre de vous perdre. Ainsi soit-il.

CONSIDÉRATION

POUR LE PREMIER JOUR.

Science de Jésus-Christ dans l'usage que saint François de Sales fit de ses qualités naturelles et de ses talens.

Jésus-Christ posséda tous les trésors de la science et de la sagesse de Dieu; mais, dans l'usage de ces dons, il ne chercha que la gloire de son Père, et il parut oublier la sienne. Il fut, selon la belle remarque d'un saint homme (1), plein de grandeur et de simplicité, supérieur à tous les hommes par la dignité de sa personne, et leur égal dans la manière de converser avec eux; la grâce couloit de ses lèvres, la force de Dieu étoit dans ses mains, et toute sa conduite paroissoit commune; il enseigna les plus sublimes vérités sans appareil de doctrine; il traita les plus importantes matières sans jouir de l'éclat qu'elles devoient avoir dans la suite des siècles. Il commandoit à toute la nature, et il vécut dans la dépendance. Il étoit l'objet de l'adoration des anges, et il fut traité comme *le dernier des hommes.*

(1) Gilleb. in Cant. Serm. 20. n.° 9. (in vol. 2 Oper. S. Bern.)

Seigneur,

Seigneur, il n'est donné ni permis à personne de se comparer à vous; mais le comble de la sagesse est d'imiter vos exemples, d'étudier vos leçons; et c'est en quoi excella votre serviteur François de Sales. Que voyons-nous dans cet homme destiné à être la lumière de ces derniers siècles?

Il ne lui fut pas possible d'ignorer les avantages qu'il eut du côté de la naissance, de la fortune, de l'esprit, de la figure. Il ne put douter de la tendresse qu'eurent pour lui ses proches, des succès qui accompagnèrent ses études, de l'accueil qu'on lui fit dès son entrée dans le monde. Ce fut un homme que le moindre degré d'ambition eût porté aux plus éminentes dignités, et que la trempe de son esprit y auroit maintenu malgré les caprices du sort; un homme né pour les grandes choses, et sûr de réussir dans tous les emplois; un homme qui réunissoit dans sa personne une multitude de qualités, dont chacune auroit suffi pour attirer les regards du public. Quel don de plaire et de persuader! quel concert de pénétration et de capacité, de prudence et de naïveté, de force et de douceur, de facilité pour bien faire, et de travail pour ne rien négliger!

Mais, Seigneur, vous lui inspirâtes, dès l'enfance; le désir de vous connoître; vous lui apprîtes, comme à votre Apôtre, que tous les avantages temporels ne sont rien, et que la science de votre adorable personne, de votre vie divine, de votre saint Evangile, est tout.

Considérons-le occupé, dans l'âge même des passions, de tous les exercices de la piété chrétienne. Il s'agit de *former Jésus-Christ en lui-même;* et ce grand ouvrage absorbe toutes ses pensées. Son innocence est en butte aux traits de l'enfer; mais il a déjà appris de Jésus-Christ que la pureté du cœur est récompensée de la vue de Dieu, et il prend l'engagement d'une continence perpétuelle.

Il se distingue dans tous les degrés des sciences humaines, on applaudit à son esprit et à ses connoissances : mais il sait que Jésus-Christ recommande à ses disciples de prendre partout la dernière place, d'aspirer à la véritable gloire par la voie de l'humilité; et l'exemple de ce divin Sauveur, anéanti pour notre amour, fait taire en lui la voix de l'amour-propre.

On lui offre dans l'Etat et dans l'Eglise des dignités qu'il auroit encore honorées par son mérite; mais il fixe toujours ses regards sur la croix de Jésus-Christ, et il n'estime que les emplois où il aura plus d'espérance d'être conforme à son divin maître. « Il faut vivre, dit-» il (1), une vie exposée au travail, puisque » nous sommes les enfans du travail et de la » mort de notre Sauveur. »

Il n'éclipsera donc pas ses lumières, il n'enfouira pas ses talens; les peuples profiteront de son esprit, de son éloquence, des charmes de sa conversation, de l'ascendant qu'il a sur les esprits et sur les cœurs : mais François de Sales

(1) Lettre 530.

sera, comme l'Apôtre (1), *un homme crucifié au monde, et pour qui le monde est crucifié ; s'il se glorifie de quelque chose, ce sera de la croix de Jésus-Christ*; s'il se livre aux exercices du zèle, ce sera pour apprendre aux hommes qu'ils doivent embrasser la sainte folie de la croix.

Tournons donc nos pensées vers ce fidèle imitateur de Jésus-Christ. Il sanctifia toutes ses grandes qualités par l'étude de Jésus-Christ ; il ne s'en servit que pour croître dans la science de Jésus-Christ. Et nous, qui faisons profession d'être les disciples et les enfans de François de Sales, quel usage avons-nous fait des dons que Dieu nous avoit distribués pour acquérir la connoissance de Jésus-Christ? Notre vanité n'a-t-elle pas rendu nos talens, quels qu'ils soient, non-seulement inutiles, mais pernicieux ?

Etrange corruption du cœur humain ! ce n'est pas toujours le plus de mérite qui met en nous plus d'obstacles à l'humilité: l'homme le plus borné croit tenir un rang, aspire à des distinctions, et sollicite des éloges. Ce n'est pas toujours un titre pour être humble que d'avoir acquis quelques vertus: la vanité est un poison très-subtil qui infecte les vertus mêmes, et qui attaque les moins équivoques. Ce n'est pas toujours avoir fait de grands progrès dans le mépris de soi-même, que de connoître quelques-unes de ses misères : on se glorifie de cette con-

(1) Galat. VI, 14.

noissance, et l'on tire avantage de l'aveu qu'on fait de ses foiblesses.

Quel sera donc le bon usage de tout ce que nous sommes, de tout ce que nous savons, de tout ce que nous pouvons faire, de tout ce que nous pouvons acquérir de perfection? ce sera, selon la doctrine de notre saint père, si, dans l'exercice de nos fonctions, de quelque nature qu'elles soient, nous aimons sincèrement la sainte abjection. Et comment parviendrons-nous à l'aimer? si nous avons toujours les yeux fixés sur Jésus-Christ; si nous sommes « tout » en lui, tout par lui, tout avec lui, tout pour » lui, tout lui (1). »

CONSIDÉRATION

POUR LE SECOND JOUR.

Science de Jésus-Christ dans l'emploi que saint François de Sales fit de son temps.

C'EST, à proprement parler, Jésus-Christ seul qui apprend aux hommes ce que c'est que le temps, quel est le bon emploi du temps, et quelle est la récompense destinée à ceux qui usent bien du temps. Jésus-Christ est venu sur la terre dans le temps pour expier nos péchés, et pour nous appliquer dans le temps le mérite de ses satisfactions.

Jésus-Christ est le père de famille qui s'éloi-

(1) *Lettre 188.*

gne de sa maison, et qui ordonne à ses serviteurs d'être sur leurs gardes pour le recevoir au moment qu'il reviendra. Jésus-Christ est le prince qui va prendre possession d'un royaume, et qui, à son départ, charge ses sujets de travailler et de négocier jusqu'à son retour. Jésus-Christ est l'époux qui veut que les vierges aient leurs lampes allumées, lorsque le temps sera venu de les admettre à la solennité de ses noces.

Toutes ces paraboles, consignées dans l'Evangile (1), annoncent l'importance du temps, et la manière de le bien employer; tous les préceptes, tous les conseils, tous les exemples qu'a donnés Jésus-Christ ne peuvent servir à notre salut que par le bon emploi du temps. La vie publique de Jésus-Christ n'a été que de trois années; mais, dans ce court espace de temps, il a réglé tout ce qui devoit occuper les hommes jusqu'à la consommation des siècles. Il a tracé la ligne qui seule peut les conduire du temps à la bienheureuse éternité. Il leur a dit: *Veillez et priez, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure* où je viendrai: paroles qui ont le même sens que celles-ci: Observez tous les momens, n'en perdez aucun; parce que chaque moment peut être celui que je choisirai pour vous demander compte de l'emploi du temps.

C'est donc une partie essentielle de la science de Jésus-Christ et de son Evangile, que de connoître le temps, le bon emploi du temps,

(1) Matth. 25. 1 et seq.

et l'éternité qui est le prix du temps. Mais qui fut plus instruit de ces principes, et qui en tira plus de conséquences que saint François de Sales ? Sa vie, sans être fort longue, fut une carrière immense de travaux; toujours en action pour le service du prochain, et toujours uni à Dieu par la prière; toujours livrant des assauts à l'hérésie, et toujours instruisant les vrais enfans de l'Eglise; toujours annonçant la divine parole, et toujours visitant les pauvres, les malades, les affligés; toujours réconciliant les pécheurs, et toujours dirigeant les justes dans les voies de la perfection. Il passe de la cour des princes dans la cabane des bergers; il est appelé dans les grandes villes, et il va chercher ensuite ses brebis sur le sommet des montagnes; il a de saints amis qu'il cultive par des lettres pleines d'onction, et il a des ennemis cruels qu'il désarme par sa douceur et par de bons offices. Ceci n'est que le premier trait d'une si belle vie; François de Sales s'est multiplié en quelque sorte: on diroit que pour lui le temps n'étoit pas aussi rapide que pour les autres hommes.

Cependant il disoit encore: « Quand je pen-
» se comme j'ai employé le temps de Dieu, je
» suis bien en peine qu'il ne me veuille point
» donner son éternité, puisqu'il ne la veut
» donner qu'à ceux qui useront bien de son
» temps (1). » Quel prodige d'humilité! mais aussi quelle idée sublime du temps! C'est le

(1) Lettre 803.

temps de Dieu ; il n'est point à nous, il ne nous appartient point d'en disposer. L'éternité est la récompense du bon emploi du temps ; le moindre moment perdu ne peut avoir son prix dans l'éternité.

Avons-nous jamais médité ces admirables paroles ? et ne devons-nous pas être infiniment plus effrayés que François de Sales, en considérant l'emploi que nous avons fait *du temps de Dieu ?* « Ma vie, disoit-il ailleurs, n'est » point à moi, elle est à Jésus-Christ. » Autre maxime qui nous confond, si nous ne sommes pas, comme ce grand saint, toujours occupés de Jésus-Christ, durant le cours de notre vie. « Ne regardons le temps, disoit-il encore (1), » que pour aspirer à l'éternité. » Est-ce là notre règle ; est-ce le plan de notre conduite? Ne livrons-nous point notre temps à la curiosité, à la vanité, à des entretiens frivoles, à des amusemens puérils? ne regardons-nous pas ce temps si précieux comme un fardeau qui nous accable, ou, ce qui est un abus du temps tout aussi condamnable, ne nous plaignons-nous point de la rapidité des heures et des jours, parce que nos projets sont infinis, et nos désirs insatiables ?

Occupons-nous donc, comme saint François de Sales, de la science de Jésus-Christ, qui comprend la science du temps. Etudions ce qu'a fait et ce qu'a dit Jésus-Christ, pour nous frayer la route de l'éternité : toutes ses leçons

(1) Lettre 715.

et tous ses exemples se rapportent au saint emploi du temps. Analysons le temps comme faisoit saint Augustin, en confessant au Seigneur les égaremens de sa jeunesse (1). Hélas! qu'est-ce que le temps? le passé n'est plus en notre pouvoir, et, pour la plupart de nous, il n'est qu'un sujet de larmes; le futur ne dépend pas de nous, et n'arrivera peut-être jamais; le présent seul est à nous, et ce présent encore nous échappe; et ce présent est toutefois le seul moyen que nous ayons pour nous préparer à l'éternité. « C'est, disoit notre saint fonda-
» teur (2), la seule planche en ce monde qui
» puisse nous servir à passer dans l'autre. »

O temps! ô prix inestimable du temps! O mon Dieu! quels autres emplois me donnez-vous en ce monde, que celui de méditer votre temps, de penser, comme votre Prophète (3), *aux jours anciens* que j'ai dissipés, et aux *années éternelles* où je dois entrer bientôt? C'en est fait, Seigneur, je me plonge dans cet abîme du temps, et je m'écrie avec François de Sales : « O Dieu! que c'est une leçon digne d'être
» bien entendue, que cette vie ne nous est don-
» née que pour acquérir l'éternelle (4)! »

(1) Confess. lib. XI, c. 14 et seq. — (2) Lettre 789. — (3) Ps. 76. 6. — (4) Lettre 406.

CONSIDÉRATION

POUR LE TROISIÈME JOUR.

Science de Jésus-Christ dans la manière dont saint François de Sales envisagea la mort.

La mort est la fin du temps ; il nous seroit fort inutile de savoir apprécier le temps, si nous négligions de penser à la mort et aux suites de la mort. Tout ce que Jésus-Christ nous a dit de l'obligation d'être saintement avares de notre temps, n'a pour but que de nous apprendre à être prêts pour le moment de notre mort.

Si saint François de Sales a eu la science de Jésus-Christ, en ce qui concerne le bon emploi du temps, il l'a eue pareillement en ce qui touche la véritable idée de la mort, et la manière de se préparer à cette dernière heure. S'il a pris l'Evangile pour la règle de son temps, il l'a consulté de même pour connoître les dispositions nécessaires à une sainte mort. Si, durant toute sa vie, il s'est attaché à l'étude de Jésus-Christ, son intention a été d'être trouvé conforme à ce divin modèle quand le moment du départ de cette vie seroit arrivé.

Nous savons toutes les circonstances de sa bienheureuse mort ; ce fut comme le résultat de tout ce qu'il avoit appris de Jésus-Christ, comme l'abrégé de la méditation perpétuelle qu'il avoit faite des leçons et des exemples de

Jésus-Christ. Il avoit dit cent fois que « la mort » est une vie quand elle se fait devant Dieu (1).» Aussi s'écrioit-il, dans ses derniers momens : « Que fais-je ici, ô mon Dieu, éloigné de vous, » séparé de vous ? Venez à moi, ou commandez-» moi que j'aille à vous. Tirez-moi de cette val-» lée de l'armes, et je courrai après l'odeur de » vos parfums (2). »

Il savoit que la mort considérée en elle-même est l'événement le plus funeste, l'objet le plus haïssable, la catastrophe la plus cruelle ; mais la science de Jésus-Christ l'avoit convaincu que, dans le point de vue de ce divin Sauveur, la mort est infiniment aimable, qu'elle entraîne tous les désirs de l'homme juste, qu'elle fait ses délices. Aussi répétoit-il avec le Prophète (3) : *Mon cœur et ma chair se sont réjouis au Dieu vivant. Je chanterai les miséricordes du Seigneur pendant toute l'éternité. Quand paroîtrai-je devant sa face?.. O mon Dieu, mon désir est devant vous, et mes gémissemens ne vous sont point inconnus.*

Prenons dans cet Exercice, et d'après les sentimens de notre saint père, prenons la véritable idée de la mort ; commençons par nous séparer de la foule des habitans de la terre, qui, pour n'être point troublés dans la possession de leurs plaisirs, écartent, autant qu'il leur est possible, la pensée de la mort. C'est une illusion misérable et puérile, puisque la mort

(1) Lettre 256. — (2) Vie de saint François de Sales, par Marsolier, liv. 7. — (3) *Ibid.*

n'en est pas moins nécessaire et moins inévitable.

Réfléchissons sur les maux de cette vie, tournons ensuite nos regards vers la sainte éternité, et méditons cette admirable sentence de notre saint fondateur : « Sans cette sainte éternité à » laquelle toutes nos journées aboutissent, » nous aurions raison de blâmer notre condi- » tion humaine (1). » Ah ! nous sentirons bientôt la vérité de cette belle pensée de saint Augustin, que « celui qui désire être uni à Jésus- » Christ a besoin de patience pour vivre, et qu'il » n'éprouve que des délices en mourant (2). »

Mais enfin si la pensée de la mort nous trouble encore, et nous remplit d'amertumes, examinons d'où nous vient cette frayeur. Est-ce de l'appareil funèbre dont nous avons été témoins en rendant les derniers devoirs à nos pareils ? Terreur frivole puisque cet extérieur lugubre n'affectera point nos sens, et que le tombeau n'est par lui-même que le séjour du silence et de la paix. Est-ce la séparation douloureuse de notre corps qui nous afflige ? Nous ignorons si la douleur précédera notre dernier moment, et quand nous aurions à éprouver tout le poids des infirmités, ce ne seroit qu'une raison de plus pour souhaiter la dissolution de cette machine que le péché a rendue susceptible de tant de maux. Est-ce le souvenir de nos péchés qui nous alarme? Eh ! faut-il plus de temps pour nous jeter dans le sein de la miséricorde divine,

(1) Lettre 259. — (2) In Epist. Joan. Tract. 9. n°. 2.

que pour livrer notre cœur à des remords qui nous agitent et ne nous convertissent pas? Est-ce enfin la rigueur des jugemens de Dieu qui nous fait frémir? Ces jugemens sont terribles, et nous devons toujours dire avec le Prophète: *N'entrez point, Seigneur, en jugement avec votre serviteur, parce que nul homme vivant n'est parfaitement juste à vos yeux* (1). Mais prenons garde que notre crainte ne soit comme celle des mondains, pour qui la mort est un objet si redoutable? Que craignent-ils? de trouver Dieu; au lieu que les ames vraiment chrétiennes craignent de le perdre. Les premiers sont les esclaves qui ont peur de tomber entre les mains d'un maître irrité. Les autres sont des enfans qui seroient inconsolables d'être privés de la présence de leur père.

« Que le chrétien, disoit excellemment saint » Augustin (2), craigne de perdre Jésus-Christ; » qu'il s'afflige d'être séparé de Jésus-Christ; » qu'il désire d'être avec Jésus-Christ; qu'il se » réjouisse dans l'espérance de régner avec Jé- » sus-Christ. » Voilà quatre sentimens qui contiennent toutes les dispositions nécessaires pour vivre dans la paix de Dieu, et pour mourir dans son amour. *Craignons de perdre Jésus-Christ*; cette crainte nous rendra vigilans sur nous-mêmes. *Affligeons-nous, si nous avons le malheur de nous écarter de lui;* cette tristesse nous pressera de rentrer dans les voies de la justice. *Désirons d'être avec lui;* ce désir réprimera tous

(1) Ps. 142. 2. — (2) In Joan. Evang. Tract. 60. n.° 3.

nos autres penchans. *Réjouissons-nous d'être destinés à le posséder;* cette joie nous remplira de confiance et d'amour. Préparons-nous, disoit notre saint fondateur, « à passer le Jour-» dain, pour entrer en la terre où Dieu nous » appelle (1). »

CONSIDÉRATION

POUR LE QUATRIÈME JOUR.

Science de Jésus-Christ dans l'idée que saint François de Sales avoit conçue du monde.

C'EST à l'école de Jésus-Christ, que saint François de Sales avoit appris à connoître le monde, et à le mépriser. Ce saint évêque ne s'est jamais permis d'invectives que contre le monde. Il chérissoit tous les hommes, et son cœur étoit toujours ouvert pour consoler les affligés, pour soulager les pauvres, pour recevoir les pécheurs; mais la pensée seule du monde enflammoit son zèle. « Je l'abhorre, disoit-il, et ses délices, et » son esprit, et ses maximes, et toutes ses » niaiseries (2). Plus je vais avant, plus je trouve » le monde haïssable, et les prétentions des » mondains vaines, et ce qui est encore pis, » injustes (3). »

Mais pourquoi se déclaroit-il si hautement contre le monde? c'est qu'il connoissoit Jésus-

(1) Lettre 788. — (2) Lettre 442. — (3) Lettre 471.

Christ, qui, par la bouche de son disciple bien-aimé (1), a condamné les trois convoitises du monde, l'amour du plaisir, le désir des richesses, et la soif des honneurs. Dans un de nos Exercices précédens, nous méditions sur l'emploi du temps : eh ! toute l'occupation de François de Sales fut d'attaquer et de combattre le monde. Il le trouva dans toutes les contrées qu'il parcourut, à la cour et dans les bourgades, dans les villes et sur les montagnes, dans les académies littéraires et dans les asiles de la piété. Il vit que le monde avoit formé des hérésies, et affoibli la foi des catholiques; qu'il dominoit dans les sociétés des libertins, et qu'il s'étoit introduit jusque dans le sanctuaire ; qu'il avoit perverti les sages, et séduit les simples.

Le monde lui tendit même des piéges. Le monde tâcha de le corrompre par l'appât des richesses, par l'éclat des dignités, par l'amorce des plaisirs. Il tenta sa modestie par les succès, et il voulut déconcerter son zèle par les contradictions. Mais ce grand homme fixa toujours ses yeux sur Jésus-Christ. Il s'éleva sans cesse au Calvaire, et de là il découvrit toutes les tempêtes du monde. Il vit ses trahisons secrètes et publiques, ses bizarreries honteuses ou ridicules, ses conseils faux ou pernicieux, son opposition continuelle à la vraie sagesse qui est celle de l'Evangile, son acharnement à décrier la vertu, et son adresse à pallier le vice. Il observa que les partisans du monde vivent dans le trou-

(1) 1 Joan. 2. 16.

ble, et meurent sans espérance; qu'ils sont ennemis de Jésus-Christ et d'eux-mêmes; que, sous prétexte d'acquérir des connoissances, ils altèrent leur raison, perdent leur religion, et se précipitent, au sortir de cet enfer, dans celui où le feu ne s'éteint point, et où le ver rongeur ne meurt jamais.

Je dois donc bien me convaincre que la science de Jésus-Christ est nécessaire pour convaincre le monde. Saint Paul le comprit parfaitement, puisqu'il prêcha aux peuples et aux rois la sainte folie de la croix, pour les détacher de la vaine sagesse du monde. Saint François de Sales marcha sur les traces de ce grand apôtre: « Tenons-nous bien fermes, disoit-il souvent (1), serrons bien étroitement le pied de » la sacrée croix de notre Sauveur: la pluie qui » y tombe de toutes parts, abat bien le vent, » pour grand qu'il soit. » Il ne lui étoit pas possible d'éviter tous les orages du monde; mais, ajoutoit-il (2), « jetons la vue très-affectueuse- » ment vers cette patrie céleste, et pensons per- » pétuellement que le prophète Elie ne monta » pas au Ciel autrement que par un tourbillon. »

On a écrit qu'il n'y avoit point de milieu avec le monde, qu'il faisoit de nous des anges ou des démons; des anges, si nous le méprisons, si nous le foulons aux pieds, selon l'exemple de notre saint prélat; des démons, si nous nous familiarisons avec lui, comme tant de dupes qu'il a perdues. Cette observation est bien capa-

(1) Lettre 593. — (2) Lettre 6.

ble de nous faire entrer en compte avec nous-mêmes. Peut-être nous rassurons-nous sur les barrières que nous avons établies entre le spectacle du monde et nous ; mais, comme l'observoit le B. Pierre Fourier, le démon du monde est subtil ; il se glisse dans les trous des rochers où s'enferment les solitaires, il pénètre à travers la grille des cloîtres, il a des intelligences dans notre propre cœur. Eh! n'avons-nous pas à redouter notre vanité naturelle, notre curiosité démesurée, notre intolérance pour le prochain, notre humeur pleine d'inégalités et de caprices, notre opposition à la dépendance, notre sensibilité aux avis, aux reproches, aux contradictions, notre tiédeur dans les exercices de piété, notre ennui dans la pratique des observances communes, notre penchant à former des liaisons dont notre amour-propre est le nœud, et dont la charité, la paix et l'édification publique sont blessées ? Voilà le monde qui s'empare des sociétés régulières, qui les mine peu à peu, qui y éteint l'esprit primitif, et qui achève son ouvrage en les détruisant.

Mais qu'oppose à cela notre saint instituteur ? la connoissance et l'amour de Jésus-Christ ; l'estime sincère des trois saintes compagnes de Jésus-Christ au Calvaire, la *pauvreté*, l'*humiliation*, la *douleur*, trois ennemies déclarées des trois convoitises du monde, l'*avarice*, l'*ambition*, la *mollesse*.

O Dieu ! toujours votre douloureux sacrifice, toujours la sainte montagne, le théâtre de votre

amour, est dans la pensée et dans les instructions de François de Sales, parce que vous l'avez choisi pour combattre et pour vaincre le monde votre ennemi, et l'ennemi de la croix! Donnez-nous de remporter la même victoire, en nous attachant à cette sainte croix, l'instrument de notre salut, et la terreur de l'enfer. Oui, Seigneur, à son exemple et d'après ses leçons, « nous nous jetons en esprit sur vous, » pour mourir sur la croix avec vous. Nous » vous tiendrons, nous ne vous abandonne- » rons jamais ; nous mourrons avec vous, et » nous brûlerons des flammes de votre amour. » Un même feu consumera notre divin Créa- » teur et ses misérables créatures. Jésus est » tout à nous, et nous sommes tout à lui. » Nous vivrons et mourrons sur sa poitrine: » ni la vie ni la mort ne nous sépareront ja- » mais (1). » Ainsi soit-il.

CONSIDÉRATION

POUR LE CINQUIÈME JOUR.

Science de Jésus-Christ dans la manière dont saint François de Sales conversoit avec Dieu.

C'EST par Jésus-Christ, et selon les leçons de Jésus-Christ, que nous devons nous élever à

(1) Traité de l'amour de Dieu. liv. 7. chap. 7.

Dieu. *Personne*, dit Jésus-Christ lui-même (1), *ne connoît le Père, sinon le Fils, et celui à qui le Fils voudra le révéler. Si vous me connoissiez*, ajoutoit-il ailleurs (2), *vous connoîtriez mon Père.* La manière dont Dieu veut que nous conversions avec lui est si sublime, que les anges mêmes n'auroient pas suffi pour nous l'apprendre. Il a fallu que Dieu nous parlât par son Fils; et depuis que ce fils de l'Eternel est venu nous instruire des desseins de son Père, nous n'avons qu'à entendre ses instructions, qu'à suivre ses exemples, qu'à nous appuyer sur ses mérites.

Jésus-Christ nous dit tout, et c'est ce que comprit saint François de Sales, dès qu'il put étudier la religion. Il s'éleva bientôt à un haut degré d'oraison; il pénétra les secrets de la vie mystique, mais sans s'égarer jamais dans les routes de l'illusion; pourquoi? parce que la connoissance de Jésus-Christ fut toujours la base de ses communications avec Dieu, et le fondement de toute sa doctrine sur l'oraison : « Arrêtez-vous à Jésus-Christ, répétoit-il sans » cesse (3), et croyez-moi, nous ne saurions » aller à Dieu le Père que par cette porte... La » divinité ne pourroit être bien contemplée par » nous en cette vie, si elle ne se fût jointe à la » sacrée humanité du Sauveur, dont la vie et » la mort sont l'objet le plus proportionné, le » plus judicieux, et le plus utile que nous

(1) Matth. 11. 27. — (2) Joan. 14. 7. — (3) Vie, livre 8, art. 8.

» puissions choisir pour notre méditation or-
» dinaire. »

Il est aisé de juger qu'un homme tel que François de Sales, qui ne savoit, comme l'Apôtre, que Jésus crucifié, étoit presque toujours occupé, dans l'oraison, de cet ineffable mystère. Pour développer tous ses sentimens, il faudroit transcrire tous ses traités et toutes ses lettres. Il considéroit, toujours à l'exemple de l'Apôtre, que Jésus-Christ crucifié est la sagesse et la force de Dieu; qu'au pied de la croix on apprend à connoître l'étendue de la justice de Dieu, l'ingratitude de l'homme révolté contre Dieu, la rigueur des peines réservées au pécheur qui profane le sang de l'Homme-Dieu. Le spectacle de Jésus souffrant et mourant inspiroit une frayeur religieuse à ce saint prélat; il se croyoit indigne de le contempler, et il vouloit qu'on n'approchât de la croix qu'avec une profonde humilité (1).

Mais la science de Jésus-Christ comprend bien plus l'amour que la crainte. Saint François de Sales s'éleva par l'amour à la plus haute contemplation. Il fut, dans ces derniers temps, le docteur de l'amour de Dieu, comme saint Augustin l'avoit été dans son siècle. Pénétrons, s'il est possible, dans le cœur de notre saint prélat tout brûlant d'amour. Voyons-le encore sur le Calvaire aux pieds de Jésus-Christ. « C'est
» là, disoit-il (2), que résident les ames que l'é-
» poux céleste favorise de ses divines amours.

(1) Lettre 468. — (2) Lettre 554.

» O que nous serons heureux, si fidèlement
» et amoureusement nous avons choisi cette de-
» meure pour y adorer Jésus crucifié! » Il avoit appris de Jésus-Christ, que l'amour de Dieu doit être sans partage, sans restriction, sans ces réserves que l'amour du monde inspire, afin de conserver toujours des ressources à nos penchans terrestres; faux amour, que la sainte charité réprouve. François de Sales regardoit l'amour de Dieu comme un conquérant qui détruit tout. « Sa gloire, disoit-il (1), consiste
» à brûler et à consumer tout ce qui n'est pas
» lui-même, pour réduire et convertir tout en
» lui. » « Le feu sacré, ajoutoit-il (2), change
» tout en soi; il fait que nous ne soyons pas
» aimans, mais amour. »

Quelle source d'amour lui ouvrit le sacrement de Jésus-Christ! Oh! c'est ici que nos expressions sont trop foibles pour développer le saint commerce de cette grande ame avec le Dieu d'amour. C'est ici que la science de Jésus-Christ l'éclairoit, le pénétroit, l'élevoit au-dessus de lui-même. Quelles idées sublimes il eut du sacerdoce, du sacrifice, du sacrement de l'Homme-Dieu! Quand il traitoit ces importantes matières au sortir de l'oraison, c'étoit avec une abondance de lumières qui portoit la conviction dans tous les esprits. Son style devenoit plus énergique, ses espressions plus fortes; le feu dont il étoit embrasé se répandoit sur toute sa personne. Il confondoit les

(1) Lettre 570. — (2) Lettre 814.

hérétiques ennemis de la présence réelle; il ranimoit la foi des catholiques tièdes et indifférens. Il portoit à la plus haute contemplation les ames ferventes; il leur suggéroit mille manières d'honorer l'auguste sacrement, de converser avec Jésus-Christ après la sainte communion, de *négocier*, comme s'exprimoit sainte Thérèse, l'affaire de leur salut. Ce sujet est infini, et nous ne pouvons comprendre, encore moins expliquer tous les fruits que notre saint Père retiroit de l'adorable Eucharistie. Il connoissoit Jésus-Christ, et Jésus-Christ voyoit la droiture, la pureté, la générosité de cette belle ame. « Elle communioit selon l'esprit de l'E-
» poux, elle s'anéantissoit elle-même, elle di-
» soit à Notre-Seigneur : Anéantissez-moi,
» convertissez-moi en vous (1). »

O Seigneur! notre saint Maître nous a dit encore que votre « sacrement est toujours puis-
» sant pour fortifier les cœurs au bien, les
» exempter du mal, les consoler, et en un mot
» les diviniser en ce monde (2). » Mais quel succès, ô mon Dieu! ont eu jusqu'ici ces saintes leçons, et quel progrès avons-nous fait dans votre amour, après des communions tant de fois réitérées? Pourquoi sommes-nous donc encore si tièdes, si indifférens, si remplis d'amour-propre? Pourquoi votre chair adorable n'opère-t-elle pas en nous quelques-uns des effets qui furent si sensibles dans notre saint instituteur? N'est-ce point que nous nous appro-

(1) Lettre 412. — (2) Lettre 257.

CONSIDÉRATION

POUR LE SIXIÈME JOUR.

Science de Jésus-Christ dans la manière dont saint François de Sales traitoit avec le prochain.

La plupart « des hommes, disoit un sage et » illustre auteur (1), sont secs, critiques, ri- » goureux, et ne sont jamais condescendans » qu'à demi. » C'est ce qui prouve que très-peu de personnes ont la science de Jésus-Christ, puisque cette science comprend tant de leçons sur la charité, sur la douceur, sur la patience; puisque Jésus-Christ lui-même a donné tant d'exemples de ces vertus.

Saint François de Sales, dans sa manière de traiter avec le prochain, ne perdit pas un seul trait de ce divin modèle. On lit dans l'histoire de sa vie, qu'il étoit naturellement porté à la colère. Tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il a écrit rendroit incrédule sur ce point, si l'on ne savoit que la grâce opère des prodiges dans la conversion des cœurs ; si l'on n'étoit assuré que Pierre brava la fureur des Juifs ennemis de l'Evangile, après avoir tremblé à la voix d'une simple servante ; que Paul annonça Jésus-Christ aux peuples et aux rois, après avoir été son persécuteur ; qu'Augustin fut embrasé du feu de l'amour divin, après

(1) Fénélon, Lettre 10.

avoir

avoir désespéré lui-même de pouvoir rompre les liens d'un amour profane.

Le zèle de François de Sales pour le salut de ses frères fut comme une fournaise qui ne s'éteint jamais, qui pénètre et qui embrase tout, qui brise les rochers, fond les métaux, et dissout les corps les plus durs. Mais ce feu, qui avoit été préparé par la science de Jésus-Christ, ne blessa jamais personne. Il eut toute sorte d'intérêts à traiter, toute espèce de caractères à manier, toute la fureur des hérétiques à calmer, toute l'opiniâtreté des pécheurs endurcis à combattre et à vaincre, toutes les contradictions du monde et de l'enfer à éprouver. Combien de dangers dans ses courses apostoliques, de difficultés dans ses entreprises les mieux concertées, de contre-temps dans l'exécution de ses desseins! Combien de fois on attenta à sa vie pour arrêter le cours de ses travaux! combien de calomnies on inventa pour décrier son zèle, et pour lui susciter des ennemis capables de le perdre! Il fallut ménager la délicatesse des grands, sans pallier leurs défauts; rechercher la protection des princes, sans les flatter; se roidir contre tous les abus, sans prévenir le temps de les déraciner; établir de saints usages, sans rien précipiter; faire revivre la religion, la piété, les exercices du vrai culte, sans paroître innover.

Quelles ressources eut donc ce grand homme, pour surmonter tant d'obstacles, et pour opérer tous les prodiges dont son histoire est

remplie ? la science de Jésus-Christ, qui fut par excellence le bon pasteur, qui ne répandit que des bienfaits durant le cours de sa vie publique, qui recommanda instamment à ses disciples d'apprendre de lui la douceur et l'humilité, qui instruisit enfin et sauva tout le genre humain au prix même de son sang. D'après ce grand modèle, saint François de Sales a été la merveille de ces derniers siècles.

Nous reconnoissons cette vérité, nous applaudissons à son éloge ; nous disons volontiers, avec toute l'Eglise, *qu'il s'est fait tout à tous pour le salut des ames.* Mais rentrons en nous-mêmes, interrogeons-nous sur la manière dont nous traitons avec le prochain. Avons-nous recueilli ces dernières paroles, qui sont comme le testament de notre père : « Vivez en » paix avec les autres, mais aimez Dieu sur » toutes choses (1)? » N'avons-nous point oublié ce qu'il a répété tant de fois dans ses écrits, qu'il ne savoit rien de mieux, pour vivre en paix avec tout le monde, que la pratique de ces trois « petites vertus, la sincérité, la sim- » plicité, la patience ? »

O Seigneur ! qu'il y a de lumières dans cette courte instruction ! Voilà trois vertus éminentes, trois qualités qui feroient de la terre un séjour comparable au Ciel, si elles étoient dans le cœur de tous les hommes. La *sincérité* banniroit du monde tous les artifices, toutes les fraudes, tous les mensonges. La *simplicité* excluroit

(1) Vie. liv. 7.

l'orgueil, la vanité, le faste, la présomption. La *patience* préviendroit toutes les dissensions, termineroit toutes les querelles, répandroit les fruits de la paix dans toutes les sociétés. Le saint prélat dit que ce sont de *petites vertus*, parce qu'elles sont paisibles, ennemies de l'éclat, et toujours fondées sur la charité qui est tout intérieure.

Voyons, encore une fois, quel progrès nous avons fait dans la *sincérité*, dans la *simplicité*, dans la *patience*. Sommes-nous *sincères* avec nos supérieurs pour ne leur rien cacher de ce qui concerne notre avancement dans la perfection; avec nos égaux pour leur parler sans artifice, pour les obliger sans intérêt, pour les *estimer*, selon l'avis de saint Paul (1), *plus que nous-mêmes;* avec nos inférieurs, pour les porter au bien par des voies aussi éloignées de la dissimulation que de la hauteur et du caprice? Sommes-nous *simples* dans nos façons de penser, d'agir, de parler; sans prétentions du côté de la naissance, de l'esprit, des talens; sans aspirer, dans l'exercice de nos emplois, aux distinctions, aux éloges, aux récompenses? Sommes-nous *patiens* dans l'indifférence qu'on nous témoigne, dans les contre-temps qui nous arrivent, dans les choses désagréables qu'on nous dit? Savons-nous supporter les humeurs bizarres ou contredisantes, les caractères brusques ou altiers, les importunités des prétendus amis qui prennent sur notre temps et sur nos affaires?

(1) Philip. 2. 3.

Notre saint père disoit avec autant de zèle que de vérité (1): « Les entreprises que les amis font » sur notre liberté, sont merveilleusement fâ- » cheuses; mais enfin il les faut supporter, puis » porter, et enfin aimer comme de chères con- » tradictions. »

Soyons donc bien convaincus que ces trois *petites* mais admirables *vertus*, la *sincérité*, la *simplicité*, la *patience*, sont les trois grands instrumens de la charité chrétienne et religieuse; qu'elles sont le nœud de la paix et de l'union fraternelle, dans toutes les sociétés où l'on fait profession de tendre à la perfection du christianisme. Enfin, pour traiter avec le prochain selon la science de Jésus-Christ, et selon les maximes de notre saint fondateur, « soyons, » comme le disoit le grand prélat cité au com- » mencement de cet Exercice (2), soyons sans » hauteur, ni décision, ni critique, ni dédain, » ni délicatesse. Soyons vrais, ingénus, en dé- » fiance de notre propre sens, fidèles à renon- » cer à notre vanité, et aux sensibilités de no- » tre amour-propre. »

(1) Lettre 490. — (2) Fénélon, Lettre 148.

CONSIDÉRATION

POUR LE SEPTIÈME JOUR.

Science de Jésus-Christ dans le soin que prit saint François de Sales de conserver l'égalité de son ame dans les divers événemens de sa vie.

En faisant l'éloge de saint François de Sales, on a répété cent fois qu'il fut, comme Moïse, *le plus doux des hommes;* mais on n'a peut-être pas également observé que cette douceur étoit fondée sur l'égalité constante de son ame, et que cette égalité si précieuse avoit pour principe l'étude qu'il fit toute sa vie des leçons et des exemples de Jésus-Christ. L'intérêt, la politique, le respect humain, l'usage du monde rendent quelquefois les hommes doux et complaisans: mais ces vertus ne sont qu'extérieures, et tandis qu'on les exerce au dehors, l'ame peut être tyrannisée par de grandes passions, et agitée de violentes tempêtes.

Saint François de Sales fut *le plus doux des hommes*, parce que son ame fut toujours dans une assiette tranquille, et que cette tranquillité étoit le fruit de l'étude qu'il avoit faite de Jésus-Christ. L'Evangile dit que ce sauveur du monde vérifia dans sa personne ce que le Prophète avoit annoncé de lui, plus de sept cents ans avant qu'il parût sur la terre. *Voici*, disoit

le Seigneur par la bouche d'Isaïe (1), *voici mon serviteur que j'ai choisi, mon bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances. Je ferai reposer mon esprit sur lui, et il annoncera la justice aux nations. Il ne se répandra point en clameurs; il ne fera point acception de personnes, et l'on n'entendra point sa voix dans les places publiques. Il ne brisera pas le roseau à demi froissé; il n'éteindra pas la mèche fumante; il ne sera ni austère ni turbulent, jusqu'à ce qu'il établisse la justice sur la terre; et les nations seront dans l'attente de sa loi.*

L'évangéliste saint Matthieu copie presque tous les traits de ce tableau, où l'on remarque les principaux caractères de la grande ame de Jésus-Christ (2): sa beauté qui étoit l'objet des complaisances de son père, ses sentimens toujours dirigés par le Saint-Esprit, sa tranquillité inaltérable, son équité impartiale, sa condescendance pour les foiblesses humaines, sa bonté toujours prête à pardonner, sa douceur, sa modestie, son zèle pour le salut de tous les peuples.

Personne ne peut égaler un si parfait modèle; mais il fut donné aux saints de l'imiter, et dans ces derniers temps François de Sales fut un des plus privilégiés en ce genre de perfection. Nous n'ignorons rien de ses entreprises, de ses travaux, des dangers qu'il essuya, des difficultés sans nombre qui traversèrent ses desseins. Il se trouva, comme

(1) Isaï 42. 1-4. — (2) Matth. 12. 17-21.

saint Paul (1), *dans la tribulation, dans la détresse; en butte aux séditions et aux mauvais traitemens; accablé de veilles; consumé de jeûnes; regardé comme un séducteur, quoiqu'il fût simple et vrai dans toutes ses démarches; comme un téméraire sans ressources, quoique sa charité le mît en état de secourir tous les indigens:* et presque tout le reste du tableau tracé par l'Apôtre, représente notre saint évêque dans les diverses circonstances de sa vie.

Mais, au milieu de ces travaux si variés, de ces orages si multipliés, de ces traverses si continuelles, quelle fut l'égalité de son ame! C'est ici que François de Sales paroît dans tout son éclat; ce n'est plus simplement sa douceur, sa patience, sa modération, sa simplicité, son humilité qu'il faut admirer, c'est son ame tout entière que la science éminente de Jésus-Christ a établie dans un calme inaccessible à toutes les tempêtes du monde et de l'enfer. Traite-t-il des affaires aussi importantes que compliquées? c'est sans embarras et sans empressement. Répond-il à une multitude de questions difficiles ou captieuses? C'est avec autant de facilité que de précision. Passe-t-il des objets de controverse aux matières de la plus haute spiritualité? c'est sans laisser rien à désirer à ceux qui l'entendent. Est-il obligé de réformer des abus? c'est avec zèle, mais sans humeur et sans enthousiasme. Interrompt-il les exercices de l'oraison pour vaquer au service du prochain? c'est sans pré-

(1) 2 Cor. 6. 4 et seq.

judice de son union avec Dieu. Est-il arrêté dans le cours de ses fonctions par des infirmités qui sont le fruit de ses travaux ? c'est sans regretter un temps dont les divers rapports de son ministère lui font sentir tout le prix.

Ce sujet est inépuisable, parce que l'égalité de son ame est sans bornes. François de Sales est l'homme de tous les momens, de toutes les saisons, de tous les pays. Il est à la tête de toutes les entreprises de piété, le centre de toutes les œuvres de charité, la ressource de tous les pauvres, le consolateur de tous les affligés ; il est tout à la fois et le pasteur d'un peuple immense, et l'orateur des rois, et le restaurateur du saint culte, et le fléau des hérétiques, et le directeur des ames qui aspirent à la perfection, et l'ami de tous les gens de bien, et le fondateur d'un grand ordre ; il a l'œil à tout, il prend les mesures sur tout ; et toujours il est le même, toujours son ame est dans une égalité parfaite, parce que la grâce lui a fait connoître en quoi consiste la sainte liberté des vrais disciples de Jésus-Christ.

Pour notre instruction, ne perdons rien d'un si grand caractère. L'*égalité de l'ame* est une qualité très-rare dans les sociétés même religieuses, parce qu'elle suppose de grandes victoires remportées sur l'amour-propre, et qu'elle est le résultat de presque toutes les vertus. On se pique de quelque régularité, on croit avoir fait des progrès dans l'oraison ; mais on est bizarre, changeant, humoriste, tantôt gai et tan-

tôt sombre, tantôt indulgent à l'excès et tantôt exact jusqu'à la rigueur ; on s'acquitte avec soin de quelques emplois, mais on ne peut s'accorder avec ceux qui doivent en partager les fonctions, ou bien on est jaloux de la dextérité avec laquelle ils les remplissent. S'il survient des difficultés dans une affaire dont on est chargé, le trouble saisit l'intérieur, l'empressement brouille toutes les idées, les murmures prennent la place des ressources qu'on trouveroit dans la réflexion. Si, dans les exercices de la vie spirituelle, on éprouve des sécheresses, des désolations intérieures ; si l'onction de la grâce se retire ; si, après de saintes résolutions, on fait des chutes, on perd la trace qu'avoit frayée la ferveur, tout le fond de l'ame s'ébranle ; les anxiétés, les scrupules l'agitent ; la tristesse succède à la joie du Saint-Esprit. Où sera pour lors cette précieuse égalité, dont notre saint Père a possédé le trésor, et qu'il a voulu nous laisser pour héritage ? Ah ! prenons pour maxime et pour règle, à son exemple, cet oracle sublime du grand Apôtre (1) : *Il n'y a point en moi de oui et de non, parce qu'en Jésus-Christ, que je vous ai annoncé, il n'y a point eu de oui et de non, mais un oui perpétuel en sa personne* ; ce qui signifie qu'en Jésus-Christ, et dans ceux qui le connoissent et le suivent, tout est constant, tout est uniforme ; que les événemens de la vie n'y changent rien, et qu'ils ne sont pour eux qu'un motif de plus pour témoi-

(1) 2 Cor. 1, 18, 19.

gner à Dieu leur résignation et leur amour. Retenons cet avis si sage de notre père (1) : « Aimez bien Jésus-Christ dans les retraites que » vous faites pour le prier et adorer ; aimez-le » quand vous le recevez en la sainte commu- » nion ; aimez-le quand votre cœur sera arrosé » de sa sainte consolation ; mais aimez-le sur- » tout quand il vous arrivera des tracas, des » importunités, des sécheresses, des tribula- » tions. »

CONSIDÉRATION

POUR LE HUITIÈME JOUR.

Science de Jésus-Christ dans l'établissement du grand ordre dont saint François de Sales est l'instituteur.

Saint François de Sales estimoit et chérissoit toutes les sociétés religieuses ; il voyoit avec joie que les unes font profession d'une pauvreté absolue tant en commun qu'en particulier, que les autres s'obligent à publier jour et nuit les miséricordes du Seigneur dans son saint temple, que celles-ci pratiquent des abstinences rigoureuses et des macérations fréquentes, que celles-là s'emploient à l'éducation de la jeunesse ou au service des pauvres.

Mais, à l'exemple du grand Apôtre (2), *la charité de Jésus-Christ le pressoit*, et il crut de-

(1) Lettre 507. — (2) 2 Cor. 5. 14.

voir procurer aussi des moyens de sanctification à quantité de personnes qui ne peuvent soutenir les rigueurs d'une pénitence extraordinaire. Il considéra qu'il étoit possible de compenser les travaux du corps par l'exercice continuel des vertus intérieures ; que, dans une vie commune, on peut, malgré la foiblesse de l'âge ou du tempérament, s'élever à toute la perfection du christianisme ; qu'il n'étoit nécessaire pour cela que de prescrire, dans une règle sagement ménagée, tous les devoirs de l'humilité, de l'obéissance, de la simplicité, de la modestie, de la vérité dans les paroles, de la pureté dans les pensées et dans les actions, de la charité mutuelle, de la ponctualité en toutes choses, et surtout de l'union intime avec Dieu par l'usage fréquent de l'oraison. Il ne prétendit pas exclure la pratique des austérités corporelles, toujours si recommandée par les saints, et si nécessaire pour tenir le corps dans la dépendance de l'esprit ; mais il jugea plus à propos d'en modérer l'exercice, et de le soumettre à l'obéissance, que de l'établir comme un des points essentiels à son institut.

Ne remarquons-nous pas, dans ce plan si sage, des traits sensibles de la science éminente de Jésus-Christ ? Ce divin Sauveur a destiné la loi évangélique au bonheur de tous les habitans de la terre ; elle est proportionnée à tous les caractères, à tous les tempéramens, à tous les états, à tous les principes de la raison prévenue et fortifiée des secours de la grâce. Le fond du

christianisme est de servir Dieu en esprit et en vérité, de substituer l'amour de Dieu à l'amour des biens sensibles, d'attendre tout de Dieu par la médiation de Jésus-Christ.

Qu'a fait notre saint fondateur ? il a saisi tous les rapports de cette législation divine, il y a joint la doctrine si parfaite des conseils évangéliques, et il en a formé le corps de nos constitutions. Sans oublier la prééminence qui est due aux ouvrages des apôtres et des autres écrivains sacrés, il nous seroit possible et avantageux de comparer ces constitutions, qui nous sont si chères, avec les instructions qui furent données aux premiers fidèles. Qui fut plus savant que saint Paul dans la connoissance de Jésus-Christ? et que dit-il, par exemple aux Philippiens, lorsqu'il étoit encore dans les chaînes pour le nom de Jésus-Christ? Ah! ceci est admirable, et mérite que nous nous en occupions avec tout l'intérêt qu'inspire l'amour de la vérité. Ce grand apôtre demande d'abord au Seigneur que ces nouveaux chrétiens *croissent dans la science* (1) ; et pour expliquer ce que c'est que *cette science*, il ajoute : *Entrez dans les sentimens qu'a eus Jésus-Christ, qui, étant l'image de Dieu et égal à Dieu, s'est anéanti lui-même prenant la figure d'un esclave; et s'étant fait semblable aux hommes, il s'est abaissé lui-même, et a été obéissant jusqu'à mourir sur la croix.* Telle étoit la science que l'apôtre des gentils enseignoit à ses disciples; mais il ne se borne pas là,

(1) Philip. I. 9; II. 5-8.

il entre dans un détail que nous ne pouvons trop considérer. *Soyez sans reproches*, leur dit-il (1), *et sans artifice, comme de vrais enfans de Dieu, au milieu du monde qui est une nation dépravée et perverse. Conservez avec soin la parole de vie et la joie du Seigneur... Tenez-vous constamment attachés à lui... Que votre modestie paroisse aux yeux de tous les hommes, vous souvenant que le Seigneur est proche : n'ayez d'inquiétude sur rien ; mais que vos demandes s'adressent à Dieu avec des actions de grâces : que la paix de Dieu qui surpasse tout sentiment, garde vos cœurs et vos esprits en Jésus-Christ : du reste, mes frères, ne soyez occupés, dans vos pensées, que de ce qu'il y a de vrai, de ce qu'il y a de pur, de ce qu'il y a de saint, de ce qu'il y a d'aimable, de ce qu'il y a de conforme à l'édification, de ce qu'il y a de vertu, de ce qu'il y a de louable en fait de discipline. Ce que vous avez vu en moi, mettez-le en pratique, et le Dieu de la paix sera avec vous.*

Ne semble-t-il donc pas que notre saint fondateur a pris pour modèle cette grande instruction de l'Apôtre? N'a-t-il pas prétendu nous établir dans le séjour de la paix, en nous recommandant, comme on l'a déjà observé plus haut, l'humilité, l'obéissance, la simplicité, la joie intérieure, l'exercice de la prière, la modestie dans l'extérieur, la vérité dans les paroles, la pureté dans les pensées, la charité mutuelle, et l'observation exacte de la discipline? tout cela pré-

(1) Philip. II. 15, 16; 4, 1, 5-9.

cédé et accompagné de la science et de l'amour de Jésus-Christ humilié, anéanti, et obéissant jusqu'à la mort de la croix.

O le saint amour de Jésus-Christ! l'Apôtre en étoit tout pénétré : ce nom sacré se trouvoit toujours sur ses lèvres et sous sa plume. Il faudroit transcrire toutes ses admirables Epîtres pour juger de la vivacité de l'étendue, et des effets de cet amour. Oh! que saint François de Sales a bien connu cet article si essentiel de la science de Jésus-Christ! qu'il est entré profondément dans les sentimens de l'Apôtre! qu'il nous a laissé de précieux monumens de son zèle pour le divin époux de nos ames! Toujours Jésus est à la tête de ses écrits, et toujours il nous recommande de le placer à la tête des nôtres. « Mais, disoit-il (1), pour le bien exprimer, » il faut avoir une langue toute de feu. Que » nous serions heureux, ajoutoit-il, de n'avoir » en l'entendement que Jésus, en la mémoire » que Jésus, en la volonté que Jésus, que Jé- » sus en l'imagination! Jésus seroit partout en » nous, et nous partout en lui. »

Ce saint instituteur n'a pu voir les grands progrès de son ordre; mais il y a laissé en mourant la science de Jésus-Christ, et il en a confié le dépôt à notre sainte mère, cette digne coopératrice des travaux du saint prélat, cette ame généreuse qui se livra si parfaitement à la connoissance et à l'amour de Jésus-Christ. Par ses soins et par ses exemples, l'institut a péné-

(1) Lettre 802.

tré dans toutes les parties du monde chrétien ; il a répandu jusqu'ici la bonne odeur de Jésus-Christ : c'est à nous de soutenir cette œuvre si protégée du Ciel, parce qu'elle a été fondée sur la science éminente de Jésus-Christ. Souvenons-nous que *nous sommes les enfans des saints* (1) ; qu'ils nous désavoueroient pour leurs descendans, si nous dégénérions de leur vertu ; si l'esprit du monde, le grand ennemi de Jésus-Christ, entroit parmi nous ; si nous abandonnions la pratique exacte de nos saintes institutions.

O Seigneur ! en terminant les Exercices de cette solennité, nous vous répétons la prière que vous adressa votre serviteur David, après avoir préparé tout ce qui étoit nécessaire pour la construction de votre temple (2) : *O Dieu de nos pères ! nous vous avons donné tout ce que nous avons reçu de vos mains ; vous voyez le fond de nos cœurs, vous en connoissez la droiture et la simplicité ; c'est un grand peuple*, une congrégation nombreuse, *qui se prosterne au pied de votre trône ; elle fait avec joie le sacrifice de tout ce qu'elle possède. Conservez dans elle cette bonne volonté, et ne permettez pas qu'elle s'écarte jamais des sentimens de vénération, d'obéissance et d'amour qui vous sont dus.* Ainsi soit-il.

(1) Tob. 2. 18. — (2) 1 Paral. 29. 16, 17, 18.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE

DU TOME QUATRIÈME.

CONSIDÉRATIONS SUR LA MORT.

PRÉLUDE. *Page* 1
PREMIÈRE CONSIDÉRATION. La mort est très-certaine et très-inconnue. 3
IIe CONSIDÉRATION. *La mort est horrible en elle-même.* 6
IIIe CONSIDÉRATION. La mort est la suite et la peine du péché. 8
IVe CONSIDÉRATION. La mort est un hommage que nous rendons à l'éternité de Dieu. 10
Ve CONSIDÉRATION. La mort est très-aimable en Jésus-Christ. 13
VIe CONSIDÉRATION. La mort est une école de sagesse dans tous les événemens de la vie. 15
VIIe CONSIDÉRATION. La mort fait connoître le prix du temps. 18
VIIIe CONSIDÉRATION. La mort est un principe d'égalité entre les hommes. 20
IXe CONSIDÉRATION. La mort est l'interprète des vérités révélées. 23
Xe CONSIDÉRATION. La mort est la consolation des affligés. 25
XIe CONSIDÉRATION. La mort est l'objet perpétuel de l'attention des saints. 28
XIIe CONSIDÉRATION. La mort dit plus de choses aux grands qu'aux petits. 31

CONSIDÉRATIONS SUR LA MORT MYSTIQUE.

PRÉLUDE. 35
PREMIÈRE CONSIDÉRATION. Qu'est-ce que la mort mystique ou spirituelle? 36
IIe CONSIDÉRATION. La mort mystique est une véritable vie. 39
IIIe CONSIDÉRATION. Parallèle de la mort mystique avec la mort physique. 42
IVe CONSIDÉRATION. Etendue de la mort mystique. 45
Ve CONSIDÉRATION. Ce qu'il y a de plus difficile dans la mort mystique. 48
VIe CONSIDÉRATION. La mort mystique est une source de paix avec nous-mêmes. 50
VIIe CONSIDÉRATION. La mort mystique est le lien de la paix avec nos frères. 54
VIIIe CONSIDÉRATION. La mort mystique a été enseignée par Jésus-Christ et par les apôtres. 58
IXe CONSIDÉRATION. La mort mystique a été embrassée par tous les saints. 62
Xe CONSIDÉRATION. La solitude, premier moyen pour entrer dans la mort mystique. 65
XIe CONSIDÉRATION. L'oraison et l'exercice de la présence de Dieu, second moyen pour entrer dans la mort mystique. 68
XIIe CONSIDÉRATION. La sainte communion, troisième moyen pour entrer dans la mort mystique. 72

SEPT DEGRÉS DE PERFECTION.

PRÉLUDE. 69
PREMIER DEGRÉ. Concevoir une haute idée de la suprême volonté de Dieu. 82
IIe DEGRÉ. Connoître les principes et l'étendue de la volonté de Dieu par rapport à notre conduite. 86

CHAP. XXIV. Immoler, par le silence, la légèreté, la dissipation, l'envie de parler. 287
CHAP. XXV. Immoler, dans la communion, la vie tout humaine, pour ne vivre que de la vie surnaturelle. 295
CHAP. XXVI. Immoler l'esprit propre par la docilité aux bons avis. 299
CHAP. XXVII. Immoler au jour du Seigneur tous les jours de ma vie. 302

OCTAVE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

AVERTISSEMENT. 307
CONSIDÉRATION POUR LA VEILLE DE CETTE FÊTE. Science de Jésus-Christ, *caractère principal de saint* François de Sales. 309
POUR LE PREMIER JOUR. Science de Jésus-Christ dans l'usage que saint François de Sales fit de ses qualités naturelles et de ses talens. 312
POUR LE SECOND JOUR. Science de Jésus-Christ dans l'emploi que saint François de Sales fit de son temps. 316
POUR LE TROISIÈME JOUR. Science de Jésus-Christ dans la manière dont saint François de Sales envisagea la mort. 321
POUR LE QUATRIÈME JOUR. Science de Jésus-Christ dans l'idée que saint François de Sales avoit conçue du monde. 325
POUR LE CINQUIÈME JOUR. Science de Jésus-Christ dans la manière dont saint François de Sales conversoit avec Dieu. 329
POUR LE SIXIÈME JOUR. Science de Jésus-Christ dans la manière dont saint François de Sales traitoit avec le prochain. 336
POUR LE SEPTIÈME JOUR. Science de Jésus-Christ dans le soin que prit saint François de Sales de

conserver l'égalité de son ame dans les divers événemens de sa vie. 341

POUR LE HUITIÈME JOUR. Science de Jésus-Christ dans l'établissement du grand ordre dont saint François de Sales est l'instituteur. 346

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME.

Stanford University Libraries
3 6105 012 533 775

DATE DUE			

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004